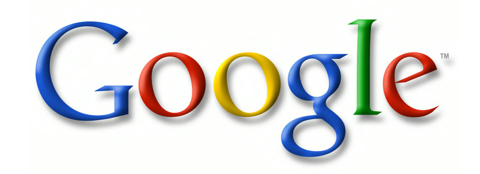
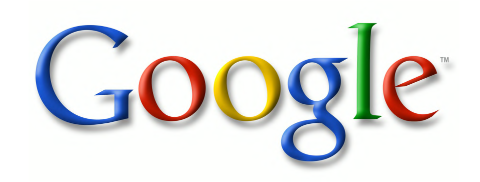
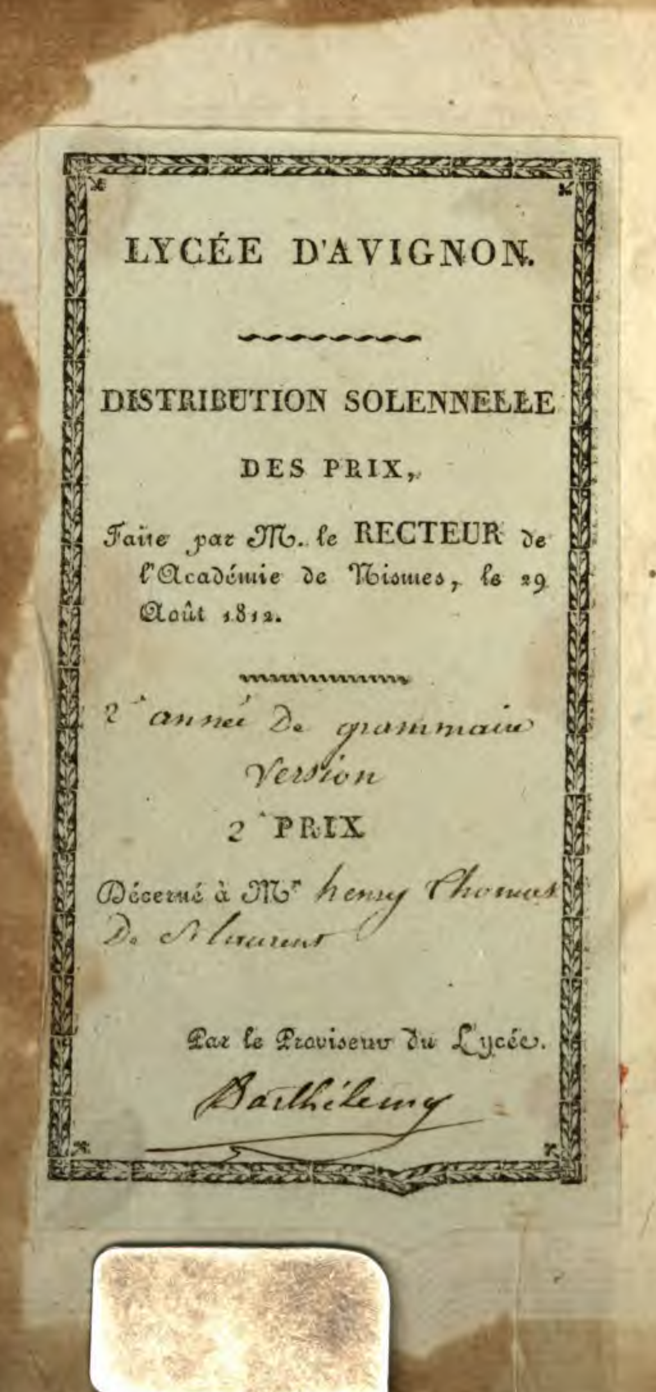






UNIVERSITÉ IMPÉRIALE
LYCÉE
D'AVIGNON



LYCÉE D'AVIGNON.

DISTRIBUTION SOLENNELLE

DES PRIX,

Faite par M. le RECTEUR de l'Académie de Nismes, le 29 Août 1812.

2e année de grammaire
Version

2e PRIX

Décerné à Mr henry Thomas
De [illegible]

Par le Proviseur du Lycée.

Barthélemy


TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA

L'HYMEN

ET

LA NAISSANCE.

L'HYMEN

ET

LA NAISSANCE,

OU

POÉSIES

EN L'HONNEUR DE LEURS MAJESTÉS

IMPÉRIALES ET ROYALES.



PARIS,

FIRMIN DIDOT, IMPRIMEUR DE L'INSTITUT,

ET GRAVEUR DE L'IMPRIMERIE IMPÉRIALE, RUE JACOB, N° 24.

1812.

LA VISION DU VIEILLARD

DANS LA NUIT DU 12 DÉCEMBRE 1791.

PAR M. E. AIGNAN.

LA VISION DU VIEILLARD

DANS LA NUIT DU 12 DÉCEMBRE 1791.

STANCES.

Comme, au pressentiment des soudaines tempêtes,
La foudre encor repose au-dessus de nos têtes,
Mais de feux précurseurs le ciel est embrâsé;
Un noir frissonnement gonfle la plaine humide,
Et le vanneau timide
Se cache au fond du nid dans les algues creusé.

Tels les jours orageux s'annonçaient à la France.
Cependant, sur les monts que baigne la Durance,
Près des lieux où Pétrarque a soupiré ses vers,
Habitait (les coteaux que l'olivier décore
S'en souviennent encore)
Un Pontife blanchi par quatre-vingts hivers.

Les honneurs, la puissance, avaient orné sa vie;
Mais à leur vanité, du repentir suivie,

Solitaire, il disait un éternel adieu;
Et content de parer, sous le chaume rustique,
Son autel domestique,
Détrompé des humains, il s'élançait vers Dieu.

« Entends, Dieu de bonté, ma douleur gémissante;
« Veille sur un grand peuple, et que ta main puissante
« Détourne les fléaux dont il est menacé :
« Le ciseau, le burin, les pages de l'histoire,
« Tout répète sa gloire;
« Du rang des nations serait-il effacé? »

Ainsi montait aux cieux la nocturne prière,
Quand le temple s'ébranle ; un faisceau de lumière
Eclipse de l'autel les flambeaux pâlissants,
Et, de la profondeur du sacré tabernacle,
Un prophétique oracle
Porte au prêtre étonné ces célestes accents :

« Vieillard, de longs malheurs désoleront la terre ;
« Mais, clément dans la paix, terrible dans la guerre,
« Un homme apparaîtra, par ma main suscité :
« J'imprime sur son front le sceau de ma puissance;
« La Force et la Constance,
« Ministres assidus, marchent à son côté.

« L'Aurore à l'Occident racontera sa gloire ;
« Les siècles périront, mais non pas sa mémoire ;
« Les rois même avoûront qu'il doit régner sur eux :
« Son nom pénétrera jusques en ces rivages
« Désolés et sauvages,
« Où du soleil jamais n'ont pénétré les feux.

« Quand de ses propres mains ton pays se déchire,
« Le géant fait trois pas, et la Discorde expire ;
« De la nuit du chaos tout est créé par lui ;
« Du Ciel vois redescendre, à sa voix protectrice,
« Les lois et la justice,
« Et la religion leur immortel appui.

« Devant son trône, un jour, levant leur main timide,
« Trente peuples, couverts de sa puissante égide,
« S'écrîront : Par toi seul nous sommes triomphants ;
« Eternise le cours de nos destins prospères,
« Et, bienfaiteur des pères,
« Sois à jamais aussi bienfaiteur des enfants.

« Fais retentir nos bords des chants de l'hyménée ;
« Que d'une auguste épouse, en tes bras amenée,
« Sortent les héritiers d'un sceptre glorieux ;
« Que le léopard tremble et rugisse à leur vue,

« Tandis que dans la nue
« S'enfonce avec fierté l'aigle victorieux.

« Le Héros entendra leur prière plaintive;
« La foudre dans ses mains reposera captive.
« Des rives de la Seine aux plaines de Memphis :
« L'Hymen lui sourira; de sa couche féconde
« Naîtra la paix du monde,
« Et la fille des rois lui donnera des fils.

« Le Seigneur ne fait point une vaine promesse.
« Au moment où je parle, un concert d'alégresse
« Sur les bords du Danube a retenti soudain;
« De graces, de vertus Louise couronnée
« Naît, et sa destinée
« Est promise au vainqueur du Tibre et du Jourdain. »

La voix se tait. Alors, par un nouveau miracle,
Sur le disque de feu jailli du tabernacle,
Une invisible main grava, NAPOLÉON.
Le saint vieillard s'incline, et, dans le sanctuaire,
Sa voix octogénaire
Chanta jusqu'au matin l'hymne de Siméon.

CANTATE,

Par M. ARNAULT, Membre de l'Institut.

La Musique de cette Cantate est de M. MÉHUL, Membre de l'Institut.

CANTATE

EXÉCUTÉE AU PALAIS DES TUILERIES,

LE JOUR DE LA CÉLÉBRATION

DU MARIAGE

DE S. M. L'EMPEREUR NAPOLÉON

ET DE S. A. I. ET R.

L'ARCHIDUCHESSE MARIE-LOUISE.

LES FEMMES.

O doux printemps, descends des cieux
Dans tout l'éclat de ta parure!
Consolateur de la nature,
Viens ajouter encore aux charmes de ces lieux;
Parfume ces bosquets, et sous nos pas joyeux
Déroule tes tapis de fleurs et de verdure!

LES HOMMES.

Ne crains pas aujourd'hui d'exaucer nos desirs :
Ce n'est plus la voix de Bellone
Qui te presse à grands cris d'abréger ses loisirs ;
Ce clairon qui sonne,
Ce bronze qui tonne,
C'est le signal des jeux, c'est la voix des plaisirs.

LES FEMMES.

Mars soupire, et cède la terre
Au seul Dieu que la paix ne puisse désarmer :
Sous un ciel plus serein, vois tout se ranimer,
Tout s'attendrir, tout s'enflammer
Sur le chêne, sous la bruyère ;
Vois, cédant au besoin d'aimer,
L'aigle altière elle-même oublier son tonnerre.

LES HOMMES.

Mêlés aux Citoyens, vois ces nombreux Guerriers,
Sous des myrtes nouveaux cachant leurs vieux lauriers,
Pour la première fois oublier les conquêtes ;
Vois le Français, vois le Germain

Se tendre noblement la main,
Et s'inviter aux mêmes fêtes.

CHOEUR.

Entends la voix qui retentit
Des rives du Danube aux rives de la Seine;
Entends la voix qui garantit
Un long règne au bonheur que ce grand jour amène.

CHOEUR GÉNÉRAL.

Dieu de paix ! Dieu témoin du serment solemnel
Qui couronne notre espérance,
Rattache, par ce nœud d'un amour éternel,
Les destins de l'Autriche aux destins de la France!

LES FEMMES.

Ce nœud, qui joint la force à la bonté,
La douceur au pouvoir, les graces au courage;
Ce nœud, qui joint la gloire à la beauté,
Grand Dieu, de ta faveur déja nous offre un gage.

LES HOMMES.

Bénis, pour nos fils et pour nous,
Le vœu qu'un couple auguste à tes autels profère.

En jurant leur bonheur, deux Illustres Époux
Ont juré celui de la terre.

CHOEUR GÉNÉRAL.

Que ce bonheur s'étende à la postérité!
O NAPOLÉON! ô LOUISE!
Que votre règne s'éternise,
Sans cesse rajeuni par la fécondité!
De votre heureux amour, terme de tant d'orages,
Ce vaste empire attend ses rois:
Que votre hymen, dont ils tiendront leurs droits,
Soit un bienfait pour tous les âges!

CANTATE,

Par M. Arnault, Membre de l'Institut.

La musique de cette Cantate est de M. Méhul, Membre de l'Institut.

CANTATE

EXÉCUTÉE DEVANT

LEURS MAJESTÉS

IMPÉRIALES ET ROYALES

LE JOUR DE LA FÊTE DONNÉE PAR LA VILLE DE PARIS,

AU SUJET DE LEUR MARIAGE.

LA VILLE DE PARIS.

Du trône où jusqu'à Toi s'élève notre hommage,
Du trône où la beauté règne auprès du courage,
Et Minerve à côté de Mars;
Sur ces bords dont l'Amour t'a rendu Souveraine,
Sur ces bords fortunés, embellis par la Seine,
Louise, abaisse tes regards!

Dont les ondes te sont données,
Ont ouvert ces nouveaux chemins?

LA SEINE.

Aux besoins, aux plaisirs de la Ville du monde,
Fière de m'épuiser pour enrichir ses bords,
De mon urne féconde
Je prodiguais tous les trésors.
Les rois, dans leur munificence,
Se contentaient de mes tributs;
NAPOLÉON, plus grand, devait exiger plus:
C'est dans l'utilité qu'est sa magnificence;
NAPOLÉON parle, et soudain
A des Fleuves nouveaux Paris ouvre son sein.
Dans l'albâtre et dans l'or, où leurs eaux s'embellissent,
Ils viennent en sujets rendre hommage à leur Roi;
Et de mon vaste lit les profondeurs s'emplissent
Des flots que sur mes sœurs il a conquis pour moi.

CHŒUR GÉNÉRAL.

Nos descendants pourront-ils croire,
En admirant tant de splendeur,
Qu'infatigable Bienfaiteur,

Il ait porté notre bonheur
A la hauteur de notre gloire ?

LES FEMMES.

C'est à ses Lois que nous devons
La paix qui règne en cette enceinte.

LES HOMMES.

C'est par Lui que nous survivons
Aux feux de la discorde éteinte.

LES SOLDATS.

Les Français des Français ne sont plus ennemis ;
L'État sans s'effrayer voit leur bravoure armée ;
Sous les ailes de l'Aigle à sa voix réunis,
Ils ne forment plus qu'une armée.

LE PEUPLE.

Les vieux ressentiments expirent oubliés :
Aux pieds du trône auguste où Sa Majesté brille,
Les partis réconciliés
Ne forment plus qu'une famille.

LES FEMMES.

Il nous gouverne en Père ;

LES HOMMES.

Il nous défend en roi.

LE PEUPLE.

Par notre intérêt seul le sien se détermine,
Et son amour pour nous, ô REINE! est l'origine
De tout l'amour qu'il a pour Toi!

CHOEUR GÉNÉRAL.

Qu'à cet amour le tien réponde!
Que des rois le plus généreux,
Que le plus grand homme du monde
En soit aussi le plus heureux!
C'est pour remplir cette espérance,
Qu'en nos murs Tu viens habiter.
Ton amour seul peut acquitter
Toute la dette de la France!

LE JOUR NUPTIAL,

ODE.

PAR M. D'AVRIGNI.

LE JOUR NUPTIAL,

ODE.

Comment s'est tout-à-coup dissipé cet orage
Qui, croissant dans sa course et portant le naufrage,
Grondait sur la tête des rois ?
Au son d'une divine voix,
La foudre s'éloigne en silence ;
Les nuages ont fui ; le ciel, déja plus pur,
Voit des Autans soumis tomber la violence ;
Et l'écharpe d'Iris, présage heureux et sûr,
Du soleil qui renaît, annonce la présence.
Relève, fille d'Agénor,
Ce front que voilait la tristesse !
L'Olympe s'est ouvert ; et de la voûte d'or,
Où règne sur les rois l'éternelle sagesse,
L'aimable Paix descend au séjour des humains :
Les fleurs ont, sous ses pieds, parfumé les chemins :
Le ciel brille, et la terre a frémi d'espérance.
L'immortelle s'arrête aux remparts de Paris ;

Et sa voix en ces mots, qu'anime un doux souris,
S'est fait entendre au cœur du héros de la France:
« Superbe vainqueur des Germains,
« Le ciel, par tes bienfaits, veut rassurer la terre;
« De la discorde et de la guerre
« Les feux, de tous côtés, s'éteindront par tes mains.
« L'Hymen te réserve Louise.
« Digne ornement des bords lointains
« Que le Danube fertilise,
« C'est elle qu'aujourd'hui les ordres des destins,
« Pour le bonheur du monde, à la France ont promise. »
Elle dit; et soudain du céleste palais
La voûte a répété les accents de la paix;
L'impatiente Renommée
Les porte, dans son vol, à l'Europe charmée.
Mais, pour vous, quel augure et quel jour, ô Français!
Accourez, peuple heureux, à cette illustre fête.
Le myrte, que l'Hymen apprête,
Va s'unir aux lauriers qui parent le vainqueur;
Et d'une plus douce conquête,
Déja la noble attente a rempli son grand cœur.

Tonnez, foudres de Mars, tonnez, vous qui naguère
Annonciez aux mortels l'épouvante et la guerre!

Elle approche! le sort a comblé tous nos vœux.
Des trompettes, des cors j'entends la voix lointaine!
Tonnez, et sur la Seine
Annoncez de l'hymen et la pompe et les jeux!

Tout s'émeut... Voyez-vous planer au-devant d'elle
Des graces, des vertus le cortége fidèle,
Les Muses, qui toujours ont charmé son loisir,
Et de l'oiseau guerrier, dont la puissante serre
Balance le tonnerre,
Les ailes dans les cieux s'agiter de plaisir?

Hâtez, filles du Temps, sa marche trop tardive!
Et toi, nymphe des eaux, que de ta double rive
S'élève le concert de la publique voix!
Vierge auguste, venez! la Seine vous appelle;
Montez, jeune immortelle,
A ce trône où s'assied le Jupiter des rois.

C'est elle!... sur son front la pudeur virginale,
Qu'embellit de ses traits la douce majesté,
Imite d'un jour pur la rougeur matinale;
Et le noble sourire où se peint sa bonté,
Adoucit de ses yeux la modeste fierté.....

Mais quelle pompe solennelle
Dans le palais des rois attache les regards!
O prodige, où d'un Dieu la faveur se révèle!
Soudain, pour éclairer une fête si belle,
Reparaît dans les airs, et luit sur nos remparts,
L'astre du jour, paré d'une splendeur nouvelle:
L'autel fume d'encens, et de feux étincelle;
L'hymne saint a cessé de porter nos souhaits
Vers le Dieu qui pour nous prodigue ses bienfaits;
Un soin religieux tient la langue captive;
L'alégresse a brillé dans les yeux satisfaits,
Et la France écoute attentive....
Consacrez, Ministre de paix,
Ces nœuds, où des humains l'espérance se fonde!
En jurant son bonheur, un couple glorieux
Vient de jurer celui du monde.
Qu'un si pieux serment soit écrit dans les cieux!

Oui, vous le remplirez, auguste Souveraine.
Quel nuage ne cède à des attraits si doux!
Vos soins embelliront les loisirs d'un époux,
Qui, du poids des travaux où son destin l'enchaîne,
Viendra respirer près de vous.

Les mortels, sous vos lois, oubliront leurs alarmes.
Ah! de la guerre encor, dans leurs noires fureurs,
Si les filles d'enfer ramenaient les horreurs,
Paraissez; et vos yeux, vos yeux mouillés de larmes,
Sauront désarmer tous les cœurs.

Ainsi brille, au milieu des vapeurs les plus sombres,
L'étoile, au front d'argent, espoir des matelots,
Qui des enfants d'Eole arrête les complots,
Et, d'un ciel orageux éclaircissant les ombres,
Ramène la paix sur les flots.

O de l'antique Rome immortelle héritière,
Dont les murs triomphants reçoivent aujourd'hui
Une épouse, un époux, leur gloire et leur appui,
O Reine des cités, vois de l'Europe entière
Les fières nations partager la grandeur
De ta brillante destinée,
Et du plus illustre hyménée
Tout un peuple de rois accroître la splendeur...
Mais la voûte des cieux déja se décolore
Aux rayons pâlissants du soleil qui nous fuit:
Mille feux étoilés, dont Paris se décore,
Enflamment le char de la Nuit,

Et jusqu'au retour de l'Aurore
Prolongent la clarté du beau jour qui nous luit.....
Jour heureux, que doit suivre un jour plus doux encore!
L'Hymen te promet à nos vœux,
Jeune et noble héritier, qu'attend le diadême!
De festons et de fleurs couronnons nos cheveux!
Le plus grand des mortels, dans un autre lui-même,
Renaît pour nos derniers neveux.

Chantez, chantez sa gloire, harmonieux Orphées!
L'avenir usera l'airain de ses trophées;
Mais vous rendez au jour les héros disparus;
Et dans la nuit des temps, votre voix libre et fière
Ranime la poussière
Qui jadis fut César, Alexandre ou Cyrus.

Qu'il vive! et que la paix, fille de la victoire,
Par les lois, par les arts étende encor sa gloire!
France! Autriche! à jamais confondez vos drapeaux.
Ainsi puisse entre vous d'une chaîne éternelle
L'étreinte fraternelle
De l'Europe et du monde assurer le repos!

Cependant frémira, dans sa rage impuissante,

Encélade, agitant la mer retentissante,
Et sur un lit de feux tourmentant ses douleurs:
Mais ses efforts en vain troublent le sein de l'onde ;
Dans une paix profonde,
La terre se revêt de moissons et de fleurs.

LES

FÊTES DE L'HYMEN,

PAR M. BAOUR DE LORMIAN.

LES FÊTES
DE L'HYMEN.

Flore étale à nos yeux sa riante corbeille;
Au milieu des parfums Zéphire se réveille,
Et balance, dans l'or des nuages flottants,
Le trône de lumière où s'assied le Printemps.
Le Printemps vient donner le signal de nos fêtes:
Le chant d'amour succède à l'hymne des conquêtes,
Et le glaive de Mars au myrte est suspendu.
A l'éclat de ce jour par la France attendu,
Quels transports, quels concerts animent nos rivages!
La Discorde en frémit dans ses roches sauvages.
Illustre rejeton de l'empire germain,
Une jeune beauté, l'olive dans la main,
D'un cortége de rois s'avance environnée.
Deux aigles, précédant la marche fortunée,
Laissent tomber leur foudre, et planent sur le char
Orgueilleux de porter l'épouse de César.

O fille de l'Ister, en te voyant paraître,
Pour toi chaque Français a les yeux de son maître.
Au-devant de tes pas tous les cœurs ont volé.
Ce peuple, dès l'aurore, en foule rassemblé,
Vient, bénissant du Ciel la faveur protectrice,
Te saluer du nom de son Impératrice.
La Nature, témoin de ce touchant accueil,
S'empresse d'y répondre et dépouille son deuil.
Dans les cieux épurés les vents ont fait silence;
Et le soleil levé sur la sainte alliance,
Tout-à-coup affranchi de ses voiles jaloux,
Couronne de rayons ton immortel époux.
O toi, de sa valeur le plus brillant trophée,
A travers les débris de la guerre étouffée,
Vers l'autel du serment, entouré de splendeur,
Marche dans tout l'éclat de ta jeune pudeur;
Viens aux pieds du pontife, image de Dieu même,
T'engager à ce roi, l'orgueil du diadême.
Sa gloire la plus chère est celle d'être aimé.
Viens donc, fidèle au vœu que son cœur a formé
Jurer d'unir à toi, par ce lien prospère,
Un peuple de héros qui t'adopte pour mère.....
Mais l'auguste serment est déja prononcé;
L'airain religieux dans les airs balancé,

Le chant de la prière, et le bronze qui gronde,
Tout proclame l'hymen et la fête du monde.

A ce bruit solemnel par l'écho répété,
De prodiges rivaux tous les arts ont lutté:
Ils ont de leur empire étendu le domaine.
Du haut de son palais l'auguste souveraine
Sourit à leurs efforts noblement excités.
Le monarque a voulu : la reine des cités
Etale à nos regards des pompes inconnues.
Mille feux jaillissants se croisent dans les nues :
Le salpêtre frémit, s'allume au sein des airs,
Roule en orbes tonnants, et serpente en éclairs.
D'Alcine en ces jardins éclate la féerie.
Le peuple aérien, désertant Sylphirie,
A-t-il de sa baguette enchanté ces beaux lieux?
Est-il venu lui-même, invisible à nos yeux,
Suspendre dans la nuit ces berceaux de lumière,
Dessiner les rayons de l'étoile guerrière,
Embrâser dans son vol l'aigle victorieux;
Enlacer deux grands noms en chiffres radieux;
Et, tressant à son gré la flamme obéissante,
Semer d'or et d'azur sa chaîne éblouissante?
La Seine, avec surprise, au cristal de ses eaux,

Voit se peindre et trembler tous ces arcs triomphaux,
Ces dômes, ces palais dont un vaste incendie
Eclaire en ses contours la structure hardie....
Etoile de César, quel prodige nouveau
Retrace la splendeur dont brille ton flambeau (1)?
Des destins du monarque ingénieux emblême,
Avertis l'univers de son bonheur suprême!
Le vaisseau de l'Etat, voguant à ta clarté,
Se repose des flots dont il fut tourmenté.
Etoile de César, respect à ton image!

Mais parmi tant d'objets dignes de notre hommage,
Quel temple figuré par la main des beaux-arts
De sa pompe future éblouit mes regards?
Bientôt, grace au desir de la toute-puissance,
Il se dévoilera dans sa magnificence.
La gloire va bientôt le doter de son nom
Des guerriers de la France et de Napoléon,
De ces braves, frappés au sein de la victoire,
Sur le marbre et l'airain il gardera l'histoire.
De quels vœux empressés, de quels concerts d'amour,

(1) L'étoile de la Légion d'Honneur, figurée sur le palais de la Grande-Chancellerie.

Ces héroïques murs retentiront un jour !
Et lorsque, vers le soir, un charme involontaire
Nous fera parcourir ce temple solitaire,
De ces illustres morts par le glaive abattus,
Nous croirons respirer l'audace et les vertus ;
Nous croirons, à travers la vaste basilique,
Entendre faiblement leur voix mélancolique.
« Si nous sommes tombés en des climats lointains,
« Diront-ils, notre chef consacre nos destins.
« Nos fils ont sur son cœur des droits héréditaires ;
« Dans la grande cité, par ses soins tutélaires,
« Notre tombeau guerrier se transforme en autel,
« Et qui meurt sous ses yeux se relève immortel. »
Guerriers libérateurs, vous qu'un grand prince honore,
Oui, dans son souvenir vous triomphez encore.
Dans ce temple sacré nos vœux reconnaissants
Entretiendront pour vous un éternel encens.
Les jeunes citoyens appelés aux batailles,
A l'aspect de vos noms vivants sur ces murailles,
Jureront de mourir, en soutenant les droits
Du premier des mortels et du plus grand des rois.
Ah ! de tous les bienfaits que son cœur nous dispense,
Il reçoit en ce jour la digne récompense.
Heureux époux ! bientôt l'arbre de sa maison,

Dans sa tige affermi, de saison en saison,
S'élèvera superbe, et, défiant les âges,
Couvrira l'avenir de ses vastes ombrages.
Cet espoir consolant brille dans tous les yeux,
Et de l'hymen encor vient embellir les jeux.
Dans le cirque de Mars une élite aguerrie
A devancé l'aurore; et la chevalerie,
Avec ses paladins, ses joûtes, ses tournois,
Ses chiffres, ses couleurs, ses fougueux palefrois,
Ses joyeux ménestrels, sa galante bannière,
Se dispose aux combats, et renaît toute entière.
Mais du chant de Roland le cirque a retenti!
A ce noble signal, chaque preux averti,
Presse son destrier, met en arrêt sa lance,
Et comme un tourbillon dans la plaine s'élance.
Le héros, entouré de sa brillante cour,
Anime d'un coup-d'œil les poursuivants d'amour.
Quel que soit le guerrier choisi par la victoire,
Pour tous les champions sa présence est la gloire.
Assise auprès de lui, sous un dais lumineux,
Où mille diamants entrelacent leurs feux,
La jeune impératrice, en souriant, s'apprête
A décerner la palme aux vainqueurs de la fête.
Bientôt, à ses genoux en triomphe amenés,

De ses royales mains ils seront couronnés.....
Jours de gloire levés sur notre belle France,
Vous remplissez nos cœurs d'amour et d'espérance.
Oh! d'un souffle divin que ne suis-je animé!
Si je marchais l'égal du chantre renommé
Qui des grandeurs d'Auguste éblouissant la terre,
L'associa vivant au maître du tonnerre,
Je dirais quels honneurs, quels triomphes nouveaux
Doivent du grand César accomplir les travaux;
De son règne éclatant je dirais les miracles :
Dieu même, de sa route écartant les obstacles,
A travers ces longs jours de bienfaits et d'exploits
Conduisant par la main le héros de son choix;
La Discorde trompée en sa rage profonde;
Les arts, splendeur du trône et délices du monde,
Par des liens de fleurs retenus sur nos bords,
Dans la seconde Athène épuisant leurs trésors:
Mes prophétiques vers peindraient en traits de flamme
Albion s'écroulant comme une autre Pergame;
Et son orgueil, long-temps fléau de l'univers,
Enfin déshérité de l'empire des mers.

CHANT NUPTIAL.

Au milieu des deux camps la Discorde se lève ;
Ses yeux s'arment d'éclairs, et ses mains de flambeaux ;
Les combattants, frappés du glaive,
Par milliers peuplent les tombeaux.
Tout-à-coup les haines s'apaisent,
Les cent voix de la mort se taisent,
Les braves ne sont plus rivaux.

Quel prodige éteint leurs querelles ?
Sur un nuage radieux
L'arbitre souverain des Dieux
A-t-il abandonné les voûtes éternelles ?
Son bras enchaîne-t-il l'essor
De l'aigle aux ailes enflammées ?
Vient-il, dans ses balances d'or,
Peser le destin des armées ?
Non... dans l'éclat de sa beauté
Un jeune Dieu descend du lumineux empire ;

C'est l'Hymen... Devant son sourire
L'impitoyable Mars s'enfuit épouvanté.

Napoléon a dit : « Le perfide insulaire
« Ose combattre mes desseins ;
« Au mépris des droits les plus saints
« Il ose éveiller ma colère :
« Eh bien ! de ses lâches complots
« La trame encor sera coupée ;
« J'assemblerai tous mes héros
« A la lueur de mon épée.
« Mais, sensible aux vœux des mortels,
« Je m'arrêterai dans ma gloire,
« Et les foudres de ma victoire
« S'éteindront au pied des autels. »

Ainsi que de Vénus l'astre pur étincelle
Sur le front joyeux du Matin ;
Ainsi de son berceau lointain
Nous vient, dans sa fraîcheur, une jeune immortelle.
Du maître choisi par nos cœurs,
Salut, épouse bien aimée !
Conquête de sa renommée,
Viens attacher le myrte à ses drapeaux vainqueurs.

Voici la fête desirée,
Et le jour du triomphe à nos destins promis;
Jour de gloire et d'orgueil pour la France enivrée!
Jour d'effroi pour nos ennemis!
J'entends au loin tonner les bronzes pacifiques:
Les colombes du Pinde, à ce noble signal,
Désertent les bois poétiques;
Et le temple des arts, sous ses brillants portiques,
Reçoit leur essaim virginal.

Habitant de l'Olympe aux cimes éthérées,
Hymen, Hymen, entends nos vœux!
Viens sur des bases assurées
Elever le bonheur de nos derniers neveux!
L'univers en suspens à tes genoux s'empresse;
Le sceptre attend un héritier;
Et dans le fils de sa tendresse,
Il faut qu'un roi puissant revive tout entier.

Déja la flamme nuptiale
Présage aux nations l'éclat de ce beau jour;
Déja sur sa tige royale
Fleurit un rejeton d'amour.
D'une douce chaleur, d'une fraîche rosée,

Le ciel lui verse tous les dons,
Et l'astre paternel entoure de rayons
Sa jeunesse fertilisée.

De mille prodiges divers
Le siècle de César a marqué son aurore ;
De mille prodiges encore
Il doit étonner l'univers.
La Paix sourit à nos offrandes ;
Ses autels, parés de guirlandes,
Fument de l'encens le plus pur.
L'aigle s'affranchit du tonnerre ;
Il se repose de la guerre
Dans le calme d'un ciel d'azur.

LA

JOURNÉE DE L'HYMEN,

PAR M. BRIFAUT.

LA JOURNÉE
DE L'HYMEN.

QUAND Dieu, qui des États balance les destins,
L'œil ouvert sur l'Europe, eut, dans ses grands desseins,
Résolu cet hymen dont les nœuds tutélaires
Des Francs et des Germains font un peuple de frères :
« Pars, dit-il à l'archange organe de ses lois,
« Et, franchissant d'un vol ces mondes que tu vois,
« Ces régions sans nombre, œuvres de ma puissance,
« Descends : lorsque tes yeux planeront sur la France,
« Dans la foule des rois qui composent sa cour,
« Cherches-y le héros élu de mon amour.
« Du sort des nations sacré dépositaire,
« Le Ciel de son bonheur devait compte à la terre.
« La fille des Césars attend NAPOLÉON.
« Dans son nom désormais se confondra leur nom.
« Je veux que cet hymen, qu'a dicté mon oracle,
« Pour les yeux des mortels soit le plus beau spectacle
« Qui des siècles jamais épuise l'entretien ;

« Qu'il soit digne à-la-fois de mon nom et du sien !
« Va : préside toi-même à ces splendeurs nouvelles. »
Dieu dit. L'ange s'incline, et, déployant ses ailes,
Atteint le vaste empire élevé par Clovis.

Quel peuple cependant assiége ces parvis,
Couronne ces chemins ? et sous cet arc immense,
Quelle suite de chars pompeusement s'avance ?
Est-ce toi, Reine auguste, idole des Français,
Toi, qui viens les chercher sous les traits de la Paix ?
Leurs cœurs t'avaient nommée au roi qui te couronne,
Et toutes les vertus te portent sur le trône.
Ah ! ce signal sacré que répète l'airain,
Et de cet arc géant l'enfantement soudain ;
En deux rangs prolongés, ces fils de la victoire
Couvrant le char de paix des drapeaux de la gloire,
Cortége triomphal de ces époux heureux ;
Et la grande Cité s'inclinant devant eux ;
Ces coursiers éclatants, dont la marche légère
Offre en ces chars nombreux l'élite de la terre ;
Ce soleil, au héros apportant sa clarté,
Comme un vassal superbe à sa suite invité ;
Tout ce riche appareil, l'alliance suprême
Des splendeurs de la terre aux pompes du Ciel même,

Est-ce l'œuvre d'un homme? est-ce l'œuvre d'un Dieu?
Oui, Dieu s'y manifeste, et, dans son vol de feu,
Cet ange qui s'élance à sa voix immortelle,
Conduit, anime encore, invisible pour elle,
La foule de ce peuple ardent, religieux.
Pressés devant le char qui marche au milieu d'eux,
Tous chantent le grand-homme; et dans un chœur immense
Se confondent les voix de la reconnaissance.

CHOEUR GÉNÉRAL.

Gloire à NAPOLÉON! Hymen, comble ses vœux!
Que le plus grand des rois en soit le plus heureux!

CHOEUR DE FRANÇAIS.

France, tu n'étais plus! Des pages de l'histoire
L'anarchie en fureur avait rayé ta gloire.
Sous un crêpe sanglant, fuyant le front voilé,
Ton génie emportait au séjour étoilé
De tes héros perdus les images divines,
Et livrait la patrie au démon des ruines.
Malheureux! nous pleurions. Dans la poussière assis,
Tournant vers l'avenir nos regards obscurcis,
De sa nuit menaçante interrogeant les ombres,
Quel astre, disions-nous, levé sur ces décombres,

Ranimera la France au fond de son cercueil?
De son peuple orphelin qui vengera le deuil?
NAPOLÉON paraît: Sors de ta nuit profonde,
Sors; que ton front vainqueur, rayonnant sur le monde,
A ses rois étonnés fasse baisser les yeux.
Revis pour les destins que nous doivent les cieux.
Il parle. Tu renais, ta gloire se consomme;
Et l'amour du grand peuple a payé le grand-homme.

CHOEUR GÉNÉRAL.

Gloire, etc.

CHOEUR D'EXILÉS.

O patrie! Exilés du berceau de nos pères,
Jetés par la tempête aux rives étrangères,
Nous appelions en vain nos amis, nos parents,
Disparus dans l'orage, ou loin de nous errants,
Nus et privés d'asyle, et, comme nous peut-être,
A des bords dont le ciel ne les a point vus naître,
Demandant les objets perdus pour leur amour,
Le calme et le bonheur de leur premier séjour;
Ces temples, ces cités, et la tombe fidèle
Où les attend en vain la cendre paternelle.
Ah! ces objets sacrés que nous n'espérions plus,

Nos biens, notre avenir, qui nous les a rendus?
NAPOLÉON! toi seul as calmé les orages!
Salut, France adorée! heureux port! doux rivages!
Toit chéri dont l'aspect vient attendrir nos yeux!
D'une patrie encor nous sommes orgueilleux.
Voilà nos fils, nos sœurs, nos compagnes, nos mères;
Et nous pourrons dormir aux tombeaux de nos pères;

CHOEUR GÉNÉRAL.

Gloire, etc.

CHOEUR DES ARTS.

Accourons, célébrons ses travaux, ses conquêtes!
Que le champ soit ouvert! que les palmes soient prêtes!
Que le marbre et l'airain s'animent à sa voix!
Fatiguons nos pinceaux à tracer ses exploits?
Chantez, fils de la lyre, au pied de ses trophées:
La terre des héros doit l'être des Orphées.
NAPOLÉON commande: allez jusques aux cieux
Porter avec son nom ses faits victorieux,
Obélisques altiers, colonnes triomphales:
Fontaines, jaillissez sous ses mains libérales:
Vieux monts, qui des Romains braviez l'aigle en courroux,
Devant l'aigle français, Alpes, abaissez-vous:

Ouvrez-vous, longs canaux ; qu'en vos routes profondes
De cent fleuves rivaux fraternisent les ondes.
Que de travaux hardis, d'utiles monuments !
Un jeune Louvre sort de ses vieux fondements.
NAPOLÉON nous rend une vie immortelle,
Et révèle à la France une France nouvelle.

CHOEUR GÉNÉRAL.

Gloire, etc.

CHOEUR RELIGIEUX.

Vois, ô NAPOLÉON ! vois cette fille auguste
Du Dieu qui te fit grand, du Dieu qui te fit juste ;
A l'ombre de sa croix ralliant ses enfants,
S'incliner avec eux à tes pieds triomphants :
Vois la Religion, aux méchants échappée,
Du sang de ses martyrs encor toute trempée,
Les yeux vers l'Éternel, confident de ses maux,
Lui montrer son vengeur, lui cacher ses bourreaux,
Jetant sur le passé son voile pacifique.
O Dieu ! daigne accueillir son modeste cantique !
Dieu ! protége les jours de son libérateur !
Que toujours ses destins soient dignes de son cœur !
Que ton bras le seconde, et que ton œil l'éclaire !

Qu'il soit grand devant toi comme devant la terre !

CHOEUR GÉNÉRAL.

Gloire à NAPOLÉON ! Hymen, comble ses vœux !
Que le plus grand des rois en soit le plus heureux !

C'est ainsi qu'à travers ces cantiques sublimes,
Ces hommages, ces vœux, ces transports unanimes,
Ces voix des nations proclamant ses bienfaits,
Heureux, environné des heureux qu'il a faits,
L'esprit vers l'avenir, les regards sur la France,
A l'autel nuptial NAPOLÉON s'avance.
Allez, nobles époux, allez, couple adoré :
Les cœurs vous suivent tous vers ce Louvre sacré,
Où résonne déja la voix des saints cantiques.
La patrie, à genoux, dans ces parvis antiques
Recueille le serment que l'amour a dicté,
Et le cri de la terre aux cieux l'a répété.
A ce cri prolongé, tous les cieux retentissent.
Soudain de l'Orient les portes resplendissent,
S'ouvrent : du sanctuaire où siége l'Éternel,
Les anges prosternés, l'œil baissé sur l'autel,
Mêlant à nos concerts leur voix harmonieuse,
Semblent faire avec nous une famille heureuse ;

Et Dieu même, le bras sur le Louvre incliné,
De son sceptre a béni le couple couronné.
Mille chants signalaient l'alégresse publique :
Voilà qu'au même instant une voix prophétique
Laissa tomber des airs ces accents solemnels,
De l'aurore au couchant recueillis des mortels :

« O Peuples ! écoutez : Des destins de la France
« Qui pourra désormais arrêter la puissance ?
« Ces deux aigles si fiers, qui, luttant sans repos,
« De leur sang confondu faisaient couler les flots,
« Associant leur vol, entrelaçant leurs ailes,
« Baissent sur l'univers leurs ombres fraternelles.
« O Peuples ! rangez-vous sous le joug des bienfaits ;
« C'est le seul qui sur vous s'étendra désormais.
« A l'ame du héros la carrière est tracée.
« Dans ce champ sans limite elle s'est élancée ;
« Et là Napoléon veut, comme aux champs guerriers,
« Conquérir tous les cœurs, comme tous les lauriers.
« Long-temps il jouira de ses travaux immenses.
« Vous verrez cet hymen, entouré d'espérances,
« Par vos prospérités les remplir chaque jour ;
« Et l'auguste compagne, objet de son amour,
« Du bonheur d'un héros source pure et féconde,

« Éterniser son nom sur le trône du monde.
« Favori du Très-Haut, honneur à tes exploits!
« Les siècles se diront : Il parut, et les rois
« Pâlissaient à ses pieds ; et des peuples sans nombre
« De son camp protecteur couraient implorer l'ombre.
« Mais ils diront encore : Il connut l'équité ;
« Il éclaira le monde, après l'avoir domté ;
« Les cités prospéraient sous ses lois florissantes ;
« Le pardon descendit de ses mains indulgentes ;
« A son aspect les cœurs étaient épanouis :
« Et ce roi qui se montre à nos yeux éblouis,
« Couronné de bienfaits, entouré de victoires,
« Eut toutes les vertus, comme toutes les gloires. »

La voix parlait encore : on vit au sein des airs
Un ange s'envolant au séjour des éclairs,
Ceint de rayons, debout sur un char de lumière,
Ouvrir des derniers cieux l'éternelle barrière,
Laissant autour de lui l'horizon parsemé
Des débris lumineux de son voile enflammé.
Tout le peuple applaudit à ce brillant présage ;
Et, du Ciel descendue au milieu d'un nuage,
La Paix, précipitant la Discorde aux enfers,
D'une chaîne durable embrassa l'univers.

REQUÊTE

DES ROSIÈRES DE SALENCY,

A L'IMPÉRATRICE,

Présentée par elles-mêmes au passage de SA MAJESTÉ à Salency.

PAR M. CAMPENON.

REQUÊTE

DES ROSIÈRES DE SALENCY,

A L'IMPÉRATRICE.

LE sort a placé notre asyle
Loin des pompes des cours, loin du bruit de la ville;
Et vers nos souverains aujourd'hui notre voix
Va s'élever pour la première fois.
Quand le vœu d'un héros vous fit monter au trône,
Notre pasteur nous dit au prône :
« Mes enfants, bénissez le Ciel!
« Oui, sans doute, c'est l'Éternel
« Qui plaça notre souveraine
« Dans ces rangs où les rois, par une heureuse chaîne
« Desirant affermir le repos des États,
« Au gré de leur amour vont chercher des compagnes.
« Si le Ciel l'eût fait naître au sein de ces campagnes,
« O mes filles, n'en doutez pas,
« La rose aurait été pour elle!

« Allez donc à l'envi, la prenant pour modèle,
« Baiser la trace de ses pas. »

Ainsi de timides Rosières,
Sûres d'un accueil généreux,
Viennent jusqu'à vos pieds déposer leurs prières ;
Nous osons d'un hameau vous apporter les vœux.
Les conscrits de notre village,
A leur retour, nous ont déjà vanté
(Et sans doute des cieux c'était un doux présage)
De votre jeune Majesté
Les graces, les attraits, et sur-tout la bonté.
Le Ciel à vos vertus livre avec assurance
Le bonheur du héros qui gouverne la France.
Cet espoir vous précède ou vous suit en tous lieux.
Quand, sur nos rives fortunées,
Vous venez, par les plus doux nœuds,
Du plus puissant des rois parer les destinées ;
Daignez de vos regards favoriser aussi
Les jeunes têtes couronnées
Du village de Salency.
Ce village, c'est notre empire ;
Nos États sont un champ ; quelques roses ici
Forment l'humble couronne à laquelle on aspire :

Souvent pour l'obtenir nos cœurs ont combattu;
Comme la vôtre, elle est le prix de la vertu;
Et si l'hymen partage ou confond toutes choses,
De l'empire des Francs que votre auguste époux
Soit l'orgueil et l'appui: mais Vous,
Protégez l'empire des roses.

VERS

PRÉSENTÉS

A S. M. L'IMPÉRATRICE,

LE JOUR DE SON ARRIVÉE A COMPIÈGNE,

Par vingt-quatre jeunes Demoiselles de cette ville, en lui offrant des bouquets de fleurs naturelles.

PAR M. CREUSÉ DE LESSER.

VERS

PRÉSENTÉS

A S. M. L'IMPÉRATRICE.

Quand, par-tout à votre passage,
Vous avez embelli le tableau des grandeurs,
Vous daignerez peut-être, indulgente à notre âge,
Accueillir un tribut de fleurs :
Vous accepterez un hommage
Doux comme vos vertus, et pur comme nos cœurs.
A peine vous touchez la France,
Que par-tout le plaisir s'unit à la splendeur.
On n'a jamais vu l'espérance
Ressembler autant au bonheur.

Au bonheur, aujourd'hui, qui pourrait ne pas croire ?
Vous devez, dans l'hymen que le Ciel va bénir,
D'heureux gages à l'avenir,
Et des rejetons à la gloire.

5

Deux grands peuples, par vous à présent confondus,
Garantissent la paix du couchant à l'aurore.
Tous les deux cependant se disputent encore...
A qui vous aimera le plus.
Voilà la seule guerre où leur noble courage
Veut se combattre désormais;
Mais elle sera longue, et tout nous le présage.
Pardonnez-nous, Madame; les Français
Ne céderont point l'avantage.
Nous-mêmes, si l'hymen prend aussi nos serments,
Bénissant à l'envi votre règne prospère,
Nous apprendrons à nos enfants
A chérir en vous notre mère.

ODE

A NAPOLÉON-LE-GRAND.

PAR M. DELRIEU.

ODE

A NAPOLÉON-LE-GRAND.

Cuncta supercilio moventis.
HORACE.

TRIOMPHANT du haut de son trône,
Pluton insultait à nos pleurs;
L'impitoyable Tisiphone
Soufflait sa rage dans les cœurs;
Ardents à dépeupler la terre,
Les monstres guidés par Mégère
S'enivraient du sang des mortels;
Pour couvrir la vertu timide,
Minerve n'avait plus d'égide,
Thémis ne trouvait plus d'autels.

Partout, la Discorde effrénée,
En proie à son affreux transport,

De ses suppôts environnée,
Proclamait ses arrêts de mort:
La Fureur, l'Envie et la Haine
Exilaient des bords de la Seine
Les Plaisirs, les Amours, les Arts;
L'Olympe tonne ! un Dieu s'avance;
La Gloire le suit; l'Espérance
Renaît sous les drapeaux de Mars.

En vain à sa grandeur croissante,
Tous les monarques réunis
Opposent leur force impuissante;
De leur audace ils sont punis.
Il combat : de l'Europe entière,
A son aspect, sur la poussière
Les soldats tombent renversés;
Ainsi les Titans par la foudre
Disparaissent réduits en poudre
Sous les monts qu'ils ont entassés.

Dans ta course un fier insulaire
Espérant t'arrêter encor,
Pour te combattre offre un salaire,
Et contre toi prodigue l'or.

A ton bras rien n'est impossible :
Toujours grand, toujours invincible,
D'Albion tu trompes l'espoir ;
A tes triomphes loin de nuire,
L'or prodigué pour le détruire,
Sert à raffermir ton pouvoir.

Que vois-je ? quel est ce prodige
Qui charme mes yeux étonnés ?
Est-ce Mars vainqueur qui s'afflige
Des lauriers qu'il a moissonnés ?
Admirant sa bonté sublime,
Du dieu terrible et magnanime
Pallas tient le fer suspendu ;
Présentant l'olive chérie,
La déesse nomme Marie :
Le monde au bonheur est rendu.

Mais quelle splendeur étonnante
Tout-à-coup éblouit mes yeux ?
L'éclair brille ; une voix tonnante
Ebranle la voûte des cieux.....
« Mon cher fils ! dépose ta lance ;
« Thémis veut que dans sa balance

« Tu pèses le sort des humains ;
« En mon nom gouverne la terre ;
« Je t'ai confié mon tonnerre,
« Qu'il ne sorte plus de tes mains.

« L'épouse que je te réserve,
« Va d'un fils embellir ta cour ;
« Issu de Mars et de Minerve,
« De l'univers il est l'amour.
« Ainsi que toi, clément et juste,
« Il obtient le titre d'Auguste ;
« Il est l'émule de Titus :
« Sur son trône il est ton image ;
« De son père il a le courage,
« De sa mère il a les vertus. »

Soulevant sa tête sur l'onde,
Neptune au présage applaudit.
L'aigle soudain annonce au monde
Ce que Jupiter a prédit ;
Cet aigle qui, de gloire avide,
A soutenu son vol rapide
De l'Eridan au Niémen ;
Aujourd'hui consolant la terre,

Au lieu des foudres de la guerre,
Porte les flambeaux de l'hymen.

Aux vœux du dieu prompt à se rendre,
Fier de hâter cette union,
Soudain du moderne Alexandre
Part le nouvel Ephestion.
Applaudissez, Autriche ! France !
Déja guidé par l'espérance,
L'amour exauce vos souhaits ;
Déja, de myrte couronnée,
Marie, au temple d'Hyménée,
Du monde vient jurer la paix.

Déja, du plus lointain rivage
L'habitant heureux, attendri,
En foule accourt sur son passage
Contempler le couple chéri.
Dans les airs quel fatal augure !
La nue, attristant la nature,
D'un crêpe noir couvre les cieux ;
Tu parais ! . . . . Tout change à ta vue ;
L'astre du jour perçant la nue
Brille sur son char radieux.

En toi le monde entier révère
Le Héros pacificateur;
En toi l'orphelin voit un père;
L'innocent trouve un protecteur.
Unissant Phébus et Bellone,
Ta main également couronne
Le front du savant, du guerrier;
Par toi Sophocle, Praxitèle,
Socrate, Orphée, Alcide, Apelle,
Sont parés du même laurier.

A tes lois le prêtre docile
Rouvre son temple abandonné;
La Piété bénit l'asyle
Que la Discorde a profané.
Sur les autels le feu s'allume;
Nos vœux, avec l'encens qui fume,
Montent vers le dieu créateur;
A l'envi ton peuple fidèle,
Dans un roi des rois le modèle,
Célèbre un dieu libérateur.

Par toi les nymphes de la Seine
Reposent sur un lit de fleurs;

L'amant de Daphné leur ramène
Les plaisirs, les jeux, les neufs sœurs.
Déja l'antique Germanie,
Par tes soins à la France unie,
A mis son espoir en tes mains :
Sujets du père et de la fille,
Vous n'êtes plus qu'une famille
Que chérissent deux souverains.

Par-tout les laboureurs tranquilles
Reprennent gaîment leurs travaux;
Les arts fleurissent dans les villes;
L'abondance est dans les hameaux.
Les haines meurent étouffées;
Pour toi s'élèvent des trophées
Garants de l'immortalité;
Le peuple sous tes lois respire;
L'univers bénit ton empire,
En chantant sa félicité.

Ton génie, au sein de la gloire
Prenant son vol audacieux,
Sur les ailes de la Victoire
S'élève et plane dans les cieux.

Le Danube, le Tage, l'Ebre,
Vont, proclamant ton nom célèbre,
Effrayer les tyrans des mers;
Des empires ton bras dispose
Ta main, où le globe repose,
Tient les destins de l'univers.

NAPOLÉON-LE-GRAND.

ODE.

PAR M. J. ESMÉNARD.

NAPOLÉON-LE-GRAND.

ODE.

LA France préparait les fêtes de la gloire;
Paris de son Héros célébrait le retour;
Paris ne répétait que des chants de victoire
Et des hymnes d'amour.

Tout-à-coup il entend vingt cités souveraines,
Vingt peuples dont un homme a fondé le repos,
Jaloux de nos destins, sur des rives lointaines,
Appeler le héros.

« Tel que le dieu du jour, dans sa marche féconde,
« S'éloignant tour-à-tour de ses douze palais,
« Sur ses coursiers de feu, jusqu'aux bornes du monde
« Va porter ses bienfaits :

« Tel, disent-ils, celui dont la présence auguste
« Rend la vie et la force à tant d'États divers,

« Législateur guerrier, conquérant toujours juste,
« Se doit à l'univers.

« De son règne éclatant l'aurore fortunée
« N'a point aux nations promis un vain appui ;
« De l'empire français la limite étonnée
« Recule devant lui.

« Le Tibre aux flots dorés (1), et l'Éridan rapide,
« Obéissent aux lois du GRAND NAPOLÉON ;
« Des bords glacés de l'Elbe aux colonnes d'Alcide,
« Tout révère son nom.

« A l'Arabe inconstant qui désole leur rive,
« L'Oronte et le Jourdain racontent ses travaux ;
« L'Égypte ensanglantée et la Grèce captive
Implorent ses drapeaux.

« De l'aurore au couchant, déserts par son absence,
« Qu'il vienne ranimer les peuples abattus !
« Que le monde soumis soit plein de sa présence,
« Comme de ses vertus ! »

(1) *Vidimus flavum Tiberim*, etc. HORACE.

À ces nobles accents qui montent vers le trône,
La reine des cités a connu la frayeur :
Son front majestueux sous sa riche couronne
Laisse voir sa douleur.

Incertaine, et livrée au transport qui la guide,
Elle porte ses pas au séjour du héros :
Il paraît, elle approche, et d'une voix timide
Fait entendre ces mots :

« Au second des Césars, quand sa main politique
« Allait fixer l'empire aux rives d'Ilion,
« Rome opposa ses dieux, et d'un oracle antique
« L'heureuse illusion (1).

« Prince ! un oracle obscur, un fabuleux présage,
« N'auraient point rassuré la ville des Français ;
« Son titre est votre amour, et ses droits sont l'ouvrage
« De vos propres bienfaits.

« Ici, vos jeunes mains de la belle Ausonie
« Ont, pour premier trophée, assemblé les trésors ;

(1) C'est le sujet d'une des plus belles odes d'Horace.

« Des tributs immortels, enfants de son génie,
« Ont enrichi nos bords.

« Le ciseau créateur, la toile qui respire,
« De modèles sans nombre ont peuplé nos remparts :
« Vous y réunissez les pompes de l'Empire
« Aux prodiges des Arts.

« Ces portiques, ces ponts, garants de votre histoire,
« Ces temples de l'État, des Lois et de la Paix,
« Ces travaux, dont chacun rappelle une victoire,
« Ou promet des bienfaits (1);

« Tout, jusqu'aux monuments d'une gloire étrangère,
« S'achève et s'agrandit, paré de votre nom;
« Nous n'accuserons plus du Louvre solitaire
« Le honteux abandon.

« Riche de vos faveurs et des tributs du monde,
« La Seine avec orgueil s'avance vers les mers;
« Des rivages nouveaux, affermis sur son onde,
« S'élèvent dans les airs (2).

(1) Arcs de triomphe, ponts d'Austerlitz et d'Iéna, temple de la Gloire, palais du Corps-Législatif, etc. etc.

(2) Nouveaux quais sur la Seine.

« Par vous, le luxe même, utile à la patrie,
« Des arts de nos rivaux à jamais l'affranchit ;
« Et, prodigue soutien de l'avare industrie,
« L'épuise et l'enrichit.

« Oui, Paris vous devra la grandeur immortelle
« Qu'un oracle trompeur annonçait aux Romains ;
« Il s'accomplit pour nous, et la ville éternelle
« Va sortir de vos mains.

« Si, par tant de bienfaits dont il goûte les charmes,
« Paris reconnaissant ne peut vous retenir,
« Ah ! souffrez qu'il invoque, en ses vives alarmes,
« Un plus grand souvenir.

« C'est ici qu'assemblés sous les plus doux auspices,
« Ces Français généreux, si chers à votre cœur,
« Vinrent de votre règne adorer les prémices,
« Et fonder leur bonheur.

« De leurs nobles serments sacré dépositaire,
« Un pacte solemnel en ces lieux fut formé ;
« Ici du titre saint de MONARQUE et de PÈRE
« Nous vous avons nommé (1) :

(1) *Hic ames dici Pater atque Princeps.* HORACE.

« Qu'ici donc à jamais la France vous contemple !
« Que ces peuples nombreux, unis dans ce séjour,
« Pour vous, pour vos enfants, y reçoivent l'exemple
« Du zèle et de l'amour! »

César entend les vœux de sa ville chérie :
« Lève-toi, lui dit-il, noble fille des rois ;
« Ma parole, en tout temps, fidèle à la patrie,
« A confirmé tes droits.

« Je veillais sur ton sort, lorsqu'aux plages du More
« La Guerre au cœur d'airain portait mes étendards,
« Sur toi, des bords du Nil et des champs de l'Aurore,
« Je fixais mes regards (1).

« Enfin d'un triple nœud Bellone est enchaînée ;
« Ne crains plus mon absence et des périls nouveaux ;
« Sur l'autel de la paix, ma main de l'hyménée
« Allume les flambeaux.

« J'amène dans tes murs une JEUNE IMMORTELLE
« Que le Ciel a promise au bonheur des Français ;
« Ils l'aimaient pour moi seul, ils l'aimeront pour elle (2),
« En voyant ses attraits.

(1) Paroles de S. M. l'Empereur aux Maires de Paris.

(2) Message de S. M. I. et R. au Sénat.

« De ce trône superbe où mon amour la place,
« Sa facile bonté sourit aux malheureux;
« Un mélange touchant de grandeur et de grace
« Lui soumet tous les vœux.

« Les peuples, le sénat, les fils de la victoire,
« Attendaient cet hymen qui va tout réunir;
« Il s'achève; et ce jour d'éternelle mémoire
« Répond de l'avenir. »

A ces mots, couronnant son auguste conquête,
Il marche vers Paris, tout brillant de bonheur.
France, enorgueillis-toi: prends des habits de fête;
Chante l'Hymen vainqueur.

Hymen! fils de la Paix! bienfaiteur de la terre!
Hymen, descends des cieux pour le plus grand des rois!
Celui qui commandait aux fureurs de la guerre
Obéit à tes lois.

Hymen, presse les pas de la Vierge timide
Qui franchit avec lui le seuil mystérieux;
Sur son front innocent si la pudeur réside,
L'amour brille en ses yeux.

Docile à tes leçons, que son ame attendrie
S'abandonne sans crainte aux transports les plus doux !
Que bientôt, dans ses bras, l'espoir de la patrie
Sourie à son époux.

Hymen, entends ces cris, ces vœux, ces chants d'ivresse,
Ce bronze triomphant qui tonne dans les airs !
Pour fixer les destins, c'est à toi que s'adresse
La voix de l'univers.

Où suis-je ? De la nuit qui déchire les voiles ?
Son ombre a disparu dans des torrents de feux ;
Quelle immense clarté fait pâlir les étoiles
Dans la voûte des cieux !

Est-ce un astre nouveau dont la terre charmée,
Même avant son aurore, encense les autels ?
Est-ce lui que la foudre et la nuit enflammée
Annoncent aux mortels ?

Roi de Rome et du monde ! héritier de l'empire,
Déja, dans l'avenir, les nymphes d'Hélicon,
Que Louise chérit, que sa présence inspire,
Ont salué ton nom.

Rappelle-leur un jour les graces de ta mère,
Les modestes bienfaits que répandent ses mains;
Rappelle-leur sur-tout la gloire de ton père,
Et ses vastes desseins.

Qu'attachée à tes pas, l'avide Renommée,
Dont il a fatigué l'infatigable voix,
Ne cesse de frapper la Tamise alarmée
Du bruit de tes exploits!

Ainsi, Napoléon, par un nœud tutélaire,
Enchaîne à ses travaux le sort capricieux:
Ainsi de ses lauriers l'ombrage héréditaire
Couvrira nos neveux.

O Nuit, espoir du monde, achève ta carrière!
Dérobe à l'œil du jour tes mystères sacrés!
Féconde dans ton sein les siècles de lumière
Qui nous sont préparés!

Et vous, Muses, chantez sur vos lyres fidèles:
Hymen s'est couronné des roses de l'Amour;
Il triomphe, et déja les voûtes éternelles
Brillent des feux du jour.

LE CHOIX D'ALCIDE.

PAR M. ÉTIENNE.

LE CHOIX D'ALCIDE.

Du bruit de ses faits glorieux
Alcide avait rempli la terre;
Mais quand son bras victorieux
Lançait les foudres de la guerre,
L'avenir assiégeait son cœur;
Au milieu des jeux et des fêtes,
Alcide oubliait ses conquêtes,
Et pour prix de la gloire aspirait au bonheur.
Soudain une voix éclatante
Part du sein d'un nuage, et s'adresse au héros :
« Suspends le cours de tes travaux;
« Les dieux ont rempli ton attente;
« Les portes de l'Olympe à tes yeux vont s'ouvrir :
« De t'offrir une jeune épouse
« Chaque divinité jalouse
« A tes regards va découvrir
« Tout ce qui peut charmer et plaire,
« Esprit, talents, grâces, beauté;

« Et c'est du choix que tu vas faire
« Que dépend ta félicité. »
Alcide incline vers la terre
Un front noble et religieux ;
L'aimable reine de Cythère,
Avec toute sa cour, vient s'offrir à ses yeux.
« Accepte, lui dit la déesse,
« L'épouse qu'à tes vœux destina ma tendresse :
« Brillante des plus doux attraits,
« Elle sait toucher et séduire ;
« Apollon prit soin de l'instruire,
« Et l'Amour lui donna ses traits. »
Déja le héros s'abandonne
Au trouble soudain qu'il ressent ;
Quand sur un char resplendissant
Paraît la terrible Bellone.
Les compagnons de Mars, dociles à sa voix,
D'un triple rang d'airain entourent l'immortelle ;
L'agile Renommée obéit à ses lois,
Et la Victoire est avec elle.
Le regard enflammé, s'adressant au héros :
« Fuis, lui dit-elle, fuis un indigne repos.
« Veux-tu, foulant aux pieds et l'honneur et la gloire,
« Être infidèle à la victoire ?

« Seule elle t'a guidé dans tes vastes travaux ;
« Tu dois à ses faveurs l'éclat qui t'environne ;
« Sur ton front elle-même a posé sa couronne,
« Et tu pourrais, ingrat, profanant mes lauriers,
« Y mêler aujourd'hui les myrtes de Cythère !
« Ah ! réprime une ardeur à la gloire étrangère :
« La victoire t'appelle au milieu des guerriers ;
« Rejoins ton amante fidèle ;
« Elle a tout fait pour toi ; tu dois vivre pour elle. »
Vénus à ce discours oppose un front serein.
« Malgré ta superbe arrogance,
« Penses-tu, répond-elle avec un froid dédain ;
« Qu'entre nous Alcide balance ?
« Il se rit de ton vain courroux ;
« Brûlant de remporter des triomphes plus doux,
« Déja vers moi son cœur s'élance ;
« Oui ! rends hommage à ma puissance ;
« Je suis reine de tes sujets :
« Pour moi Mars désarmé soupire ;
« Et l'Amour d'un seul de ses traits
« Souvent ébranla ton empire.
Entre la gloire et la beauté
Alcide incertain délibère,
Quand paraît avec majesté

Minerve au front doux et sévère :
Près d'elle s'avance à pas lents
Une vierge au regard céleste ;
La pudeur d'un voile modeste
Couvre ses attraits innocents.
Des fleurs composent sa parure,
Le chêne et l'olivier décorent son bandeau,
Et sur l'éclat de la nature
Répandent un éclat nouveau.
« Alcide, voici la compagne
« Qui doit embellir tes destins ;
« L'Espérance la suit, et la Paix l'accompagne.
« Les dieux ont remis en ses mains
« Et le bonheur d'Alcide et celui des humains.
« Déja dans sa modeste et tendre impatience,
« Elle s'éloigne sans retour
« Des lieux amis de son enfance,
« Et de l'auguste père objet de son amour.
« Elle est mon élève chérie ;
« Et dans sa nouvelle patrie,
« Au milieu de l'éclat des cours,
« Mes premières leçons la guideront toujours. »
Ainsi parla Minerve. A ce noble langage
Le cœur d'Alcide est entraîné ;

La sagesse a fixé ses vœux et son hommage,
Et le vainqueur des rois lui-même est enchaîné.
Bientôt de toute part éclate l'alégresse,
La paix renaît soudain au céleste séjour;
Un tel choix satisfait l'une et l'autre déesse :
On voit la Victoire et l'Amour
Se réunir à la Sagesse,
Et les Graces former sa cour.

ODE A L'HYMEN,

Par Népomucène-Louis LEMERCIER,

Mise en musique par CHÉRUBINI.

ODE.

Descende cœlo, et dic, age, tibiâ,
Regina, longum, Calliope, melos.
(HORACE, *ode IV, livre III.*

O LYRE, trop long-temps muette,
Qui dormis suspendue à des myrtes sacrés,
Lyre, réveille-toi! seconde d'un poëte
Les chants par l'Hymen inspirés !

Père fécond de la nature,
Mille cœurs amoureux attendent ses leçons:
Tout rit, les cieux, les eaux, Zéphyre, et la verdure,
A la plus belle des saisons.

Cédons aux flèches que nous lance
Amour, le dieu des dieux, Amour, le roi des rois!
Il embrâse, il ravit..... Muse, sors du silence!
A ses feux ranimons nos voix.

Long-temps la discorde étrangère
T'effraya de l'horreur des combats renaissants :
Quel cygne put jamais, sous les coups du tonnerre,
Faire entendre de doux accents?

7.

J'ai vu, sur des débris assise,
Clio, gravant les faits en ses tables d'airain,
Elle-même pâlir de crainte et de surprise
Aux traits sanglants de son burin.

Elle consacre en ses annales
Les ligues de la haine, et ses folles erreurs,
Et tant de fausses paix, trèves non moins fatales
Que les belliqueuses fureurs.

Elle peint l'aigle, en ces tempêtes,
Qui, vengeant l'olivier menacé de périr,
Pour sauver de l'État les premières conquêtes,
Est forcé de tout conquérir.

Soudain Mnémosyne (1) immortelle
De Clio, qu'elle aborde, interrompt les travaux :
« N'attriste plus la terre; écoute, lui dit-elle,
« Et transmets des fastes nouveaux.

« Cesse enfin, Muse de l'histoire,
« De noircir tes tableaux de lugubres couleurs,
« Quand de l'humanité, si chère à ta mémoire,
« Un dieu répare les malheurs. »

(1) Déesse de la mémoire.

« Ce dieu, c'est le tendre Hyménée,
« Paré des attributs de Flore et du printemps!
« Et la paix cette fois, par sa main ramenée,
« Sourit à des jours éclatants.

« Ce que n'ont pu Mars et Minerve
« Par ces coups étonnants qui t'ont fait tressaillir,
« Hymen, Hymen propice aux Germains qu'il conserve,
« Sans armes saura l'accomplir.

« Il n'appelle pas sur ses traces
« L'étendard du carnage, et la peur, et la mort :
« Une vierge timide, et l'Amour, et les Graces,
« Le suivent en vainqueur du sort.

« Ces deux mères échevelées
« Que tu vis par le fer se déchirer les flancs,
« Et dont se menaçaient, en troupes rassemblées,
« Tous les innombrables enfants;

« L'une et l'autre plus pacifique,
« L'une et l'autre, abjurant de périlleux exploits,
« La noble Germanie et la Gaule héroïque
« Deviennent sœurs comme autrefois.

Ainsi, dans l'antique Italie,
« Des frères s'embrassaient désarmés par Vénus,
« Quand s'unit aux Sabins, fléchi par Hersilie,
« Le peuple du fier Romulus.

« Succédez, flambeaux d'hyménée,
« Aux torches de la guerre embrâsant les remparts :
« La fille du Danube est l'épouse donnée
« A l'indomptable fils de Mars.

« Toi, retiens de pudiques larmes,
« Fille illustre, au moment des adieux paternels !
« Lien des nations, tes nœuds auront des charmes ;
« Crois-en nos hymnes solemnels.

« Consacrons, par notre génie,
« L'heureux lit nuptial, monument de la paix,
« Dont l'olive et la palme, en signe d'harmonie,
« Ont couronné l'auguste dais.

« Phébus, éclaire nos trophées ;
« Du feu de tes rayons allume nos lambris :
« Eternise ce jour par le luth des Orphées,
« Et sous le pinceau des Zeuxis.

« Flore, couvre de tes guirlandes
« Le front de nos cités, nos temples, nos jardins ;
« Et, de la douce Paix décorant les offrandes,
« Sème de roses nos chemins !

« Banquets parfumés d'ambroisie,
« Que dans vos coupes d'or soit versé le nectar ;
« Et que Bellone oisive, aimable Poésie,
« Te laisse dételer son char !

« Soldats, nos vivantes barrières,
« Rivalisez au loin la splendeur du soleil ;
« Ajoutez à ce jour, ô phalanges guerrières,
« Votre étincelant appareil.

« Aux étoiles de l'empyrée
« Lançons les jets brillants que Vulcain a produits.
« Que mille astres nouveaux, sous la voûte azurée,
« Enflamment le palais des nuits !

« Tel, pour ce Thébain intrépide
« Qui vint des bords du Nil au rocher de Calpé (1),
« Par les noces d'Hébé, doux prix du grand Alcide,
« Le vaste Olympe fut frappé.

(1) Les colonnes d'Hercule.

« Déja, mariés aux Naïades,
« Les fleuves en tributs prodiguent les trésors (1).
« Que Cérès soit féconde ; et qu'au gré des Pléiades
« Le commerce ouvre tous les ports! »

Clio répond à ce langage :
« Mère du souvenir, je reprends mon burin
« Et d'un repos futur j'annonce le présage
« Inscrit au livre du destin. »

Ainsi se parlaient ces déesses :
Calliope! il est temps : sois prompte à célébrer
Ce jour qui voit du Styx les filles vengeresses
Aux enfers à jamais rentrer.

Chante un triomphe dont s'honore
L'Hercule à qui les rois ont besoin de s'unir!
Les vers qu'a modulés une corde sonore
Passent au dernier avenir.

Oui, tes ailes, ô Renommée,
Du souffle d'Apollon reçoivent un appui ;
Et le rhythme, propice à ta voix enflammée,
Dans les cieux te porte avec lui.

(1) L'établissement des canaux.

FRAGMENT

D'UN XIII[e] LIVRE DE L'ÉNÉIDE,

PAR M. MICHAUD.

FRAGMENT

D'UN XIIIe LIVRE DE L'ÉNÉIDE.

Quin gnatum egregio genero dignisque hymenæis
Des, pater, et pacem hanc æterno fœdere firmes ?
ÆNEIDOS lib. XI.

. . . .

. . . .

Des enfants d'Ilion l'élite triomphante
S'avançait vers les murs de l'antique Laurente,
Et le Tibre soumis, au fond de ses roseaux,
Tressaillait à l'aspect de ses maîtres nouveaux.

La jalouse Junon dans l'Olympe tranquille
Va déposer sa haine et sa rage inutile;
Le puissant Jupiter, des Troyens, des Latins,
Dans ses balances d'or a réglé les destins;
Et Vénus, qui chérit les vaillants fils de Troie,
Témoin de leurs succès, laisse éclater sa joie.

Elle veut des Troyens couronner les travaux,
Attendrir leur valeur, et charmer leur repos,
Et, d'un myrte parant le front de la Victoire,
A l'hymen, à l'amour associer la gloire.
Bientôt, pour accomplir ses généreux desseins,
La reine de Paphos vole aux champs laurentins,
Et prend les traits chéris de la divine Astrée,
Dans le vieux Latium dès long-temps révérée:
Elle vole, elle arrive à l'antique séjour
Où le bon Latinus, entouré de sa cour,
Déplorait la discorde et ses torches sanglantes,
Et le deuil des cités autrefois florissantes.
« Arrêtez vos pensers sur des objets plus doux;
« Les Dieux à votre fille ont promis un époux,
« Dit Vénus; Alecton, implacable furie,
« Déja fuit loin des champs de la belle Hespérie.
« L'Amour, maître du monde et vainqueur des héros,
« De la discorde un jour doit réparer les maux.
« Bientôt d'un noble hymen la chaîne fortunée
« Remettra Lavinie aux bras du grand Énée;
« Par les soins d'un héros qu'ont annoncé les Dieux,
« Le monde verra naître un siècle glorieux;
« Et sous ses lois, la Paix, vierge pure et sacrée,
« Ramenera les jours de Saturne et de Rhée. »

Ainsi parle Vénus, et ses divins accents
Sont plus doux que la voix des zéphirs caressants,
Quand leur troupe légère, après de longs orages,
Appelle le printemps, éveille les bocages.
La paix, fille du Ciel, respire dans ses yeux,
Et tempère l'éclat de son front radieux;
Son seul aspect bannit le deuil et les alarmes:
Jamais, jamais Vénus ne montra tant de charmes.
La jeune Lavinie avoue en rougissant
Les transports inconnus d'un amour innocent.
La fille des Latins, dans l'excès de sa joie,
Forme déja des vœux pour les enfants de Troie,
Et sourit à l'espoir, épouse d'un héros,
D'être l'heureux lien de vingt peuples rivaux.
On se souvient alors qu'aux bois de l'Albunée
Le vieux (1) Faune aux Latins prédit cet hyménée;

(1) At rex, sollicitus monstris, oracula Fauni
Fatidici genitoris adit, lucósque sub alta
Consulit Albunea, nemorum quæ maxima sacro
Fonte sonat.....................................
....
.... Subita ex alto vox reddita luco est:
Ne pete connubiis natam sociare Latinis!
Externi veniunt generi, qui sanguine nostrum
Nomen in astra ferant, quorumque ab stirpe nepotes

Qu'aux branches d'un laurier chéri de Latinus,
Des abeilles d'Hybla les essaims suspendus,
Du peuple belliqueux venu sur ce rivage
Jadis avaient offert la prophétique image.
Le bon roi de Laurente implore les destins;
Et du sort acceptant les augures certains,
Sourit avec orgueil à sa fille chérie,
Ornement de sa cour, honneur de l'Étrurie.
Il couronne son front des rameaux de Pallas;
Et son peuple guerrier, abjurant les combats,
En espoir voit déja les moissons jaunissantes,
De leurs débris fumants les cités renaissantes,

. . . . .

Omnia sub pedibus, quà sol utrumque recurrens
Adspicit Oceanum, vertique regique videbunt.

Laurus erat tecti medio, in penetralibus altis,
Sacra comam multosque metu servata per annos;
Quam pater inventam, primas cùm conderet arces,
Ipse ferebatur Phœbo sacrasse Latinus,
Laurentisque ab eâ nomen posuisse colonis.
Hujus apes summum densæ (mirabile dictu!)
Stridore ingenti, liquidum trans æthera vectæ,
Obsedere apicem; et pedibus per mutua nexis
Examen subitum ramo frondente pependit.
Continuo vates: Externum cernimus, inquit,
Adventare virum, et partes petere agmen easdem,
Partibus ex îsdem, et summâ dominarier arce.

Les Dieux associés au règne d'un héros,
Et d'un autre âge d'or les prodiges nouveaux ;
De toutes parts éclate une vive alégresse.
Dranéès, dont l'Étrurie admire la sagesse,
Dans le camp des Troyens envoyé par son roi,
Leur offre des Latins et l'amour et la foi :
Des oracles de Faune il redit les merveilles,
Le laurier prophétique et les jeunes abeilles,
Emblême fortuné d'un peuple aimé des cieux.
Il rappelle aux Troyens la volonté des Dieux,
Et présente à leur chef la main de Lavinie,
Gage heureux de la paix promise à l'Ausonie.

Le héros d'Ilion répond avec bonté :
« J'obéis au destin, j'accepte le traité ;
« J'ai long-temps combattu pour les Dieux de Pergame ;
« Et lorsque mes guerriers, qu'un noble zèle enflamme,
« Par de nombreux exploits ont signalé leur bras,
« Vainqueur, j'ai déploré la fureur des combats.
« En vengeant des Troyens la trop juste querelle,
« J'estimai Latinus et son peuple fidèle.
« Dites-lui que mon cœur n'a d'autre ambition
« Que de donner des lois à ma chère Ilion,
« De protéger ses fils, d'affermir son empire,
« Et que la paix du monde est la gloire où j'aspire. »

Il dit : et son discours qui charme tous les cœurs,
De Bellone irritée a calmé les fureurs.
Près de ses fils chéris, la mère est sans alarmes ;
L'épouse sans frémir entend le bruit des armes ;
Et des pontifes saints l'hymne religieux
Fait retentir les airs et monte jusqu'aux cieux.
La Déesse aux cent voix, qui, dans son vol rapide,
Devançant les Troyens et leur chef intrépide,
Des fleuves parcourait les bords ensanglantés,
Et du bruit des combats effrayait les cités ;
Messagère de paix, aux lointaines contrées
Va publier des Dieux les promesses sacrées,
Et des monts d'OErétrie aux rivages des mers,
Rend l'espoir et la joie à vingt peuples divers.

Mais bientôt Lavinie, à leur roi destinée,
Vers le camp des Troyens en triomphe amenée,
A quitté de Picus les autels révérés,
Et les murs de Laurente à Faune consacrés ;
Les jardins, les palais qu'animait sa présence,
Et les beaux lieux témoins des jeux de son enfance.
Le printemps renaissait, et couvrait de ses dons
Les bords des flots sacrés et la cime des monts.
L'Espérance au front gai, de guirlandes parée,
Descendait lentement de la voûte azurée :

Les fleuves, les vallons, les bois harmonieux,
Chantaient, chantaient l'Amour, le plus puissant des Dieux;
Et des rives du Tibre aux forêts d'Albunée,
Les échos répétaient, Gloire au Dieu d'hyménée?

Pensive et l'œil en pleurs, la fille des Latins
Déja n'aperçoit plus les remparts laurentins;
Et, le front couronné des dons brillants de Flore,
Sur un char que l'or pur, que l'opale décore,
Parmi les prés fleuris et sous un ciel riant,
S'avance comme l'aube aux portes d'Orient.
Une aimable candeur dans tous ses traits respire;
La bonté généreuse éclate en son sourire;
Sur son front la douceur s'unit à la fierté;
Dans son port de Junon brille la majesté.

Les enfants d'Ilion, assemblés dans la plaine,
Par de joyeux concerts ont salué leur reine;
Les peuples pour la voir désertaient les cités,
Et les monts redisaient aux vallons enchantés:
Non, jamais de Vénus l'étoile matinale
N'offre un éclat plus doux aux forêts du Ménale,
Quand son disque si cher au printemps, aux amours,
Ranime leurs concerts, et promet les beaux jours.

Cependant le guerrier que révère Pergame,
Veille au salut des siens, et roule dans son ame
Les destins d'Ilion, les oracles des cieux,
Et voit dans l'avenir, annoncé par les Dieux,
De rois et de héros une race immortelle,
Et ses fils, autre (1) espoir de la ville éternelle.

Bientôt, pour célébrer l'hymen et ses bienfaits,
Il appelle les Arts, heureux fils de la Paix.
Dans sa tente, où par-tout brillent l'or et la soie,
Le luxe d'Orient aux regards se déploie.
Sur de riches lambris un art ingénieux
A peint le Dieu du jour et son char radieux,
Qui, sorti de Délos, éclaire dans sa course
Les prés riants d'Enna, les noirs frimas de l'Ourse,
Les climats inconnus et les peuples sans nom,
Qui béniront un jour les enfants d'Ilion.
D'un pinceau plus hardi, d'une main plus savante,
L'artiste a retracé sur la toile vivante
Le héros entouré de ses peuples nouveaux,
Et les vieux compagnons de ses nobles travaux,
Et la fille des rois, sa plus douce conquête,
Et les Dieux souriant à l'hymen qui s'apprête.

. . . . .

(1) .... Spes altera Romæ.

Le héros, à l'aspect de ce tableau divin,
D'un transport inconnu sent palpiter son sein :
Impatient de voir celle à qui l'hyménée
Doit, par l'ordre des Dieux, unir sa destinée,
Sur un char éclatant, le front ceint de lauriers,
Entraînant sur ses pas ses fidèles guerriers,
Il vole au devant d'elle ; et la foule étonnée
A cru voir le dieu Mars abordant Dionée.
« Dans les champs, dans les bois, quand tout cède à l'amour,
« Heureux chef des Troyens, cédez à votre tour (1) ! »
Ainsi parlaient les Dieux, les Nymphes des bocages,
Et les Faunes sortis de leurs grottes sauvages.
Le héros s'attendrit ; et le vainqueur des rois,
De l'Amour, d'un enfant, subit les douces lois ;
Et près de Lavinie, oubliant la victoire,
Son cœur l'aime déja presque autant que la gloire.

Tout-à-coup le ciel gronde, et l'éclair radieux
Sans effrayer la terre a sillonné les cieux ;
Et d'Iris au front d'or l'écharpe diaprée,
Se courbe en arc brillant dans la voûte azurée.
Un aigle, oiseau chéri des enfants d'Ilion,

(1) Omnia vincit amor, et nos cedamus amori.

Au milieu des Troyens s'abat dans un vallon ;
Il suit en se jouant les pas de Lavinie,
Vole au tour du héros qu'implore l'Ausonie ;
Et de sa serre aiguë un rameau d'olivier
S'échappe, et va tomber sur le front du guerrier.
Mille cris ont frappé les échos du rivage,
Et le Tibre applaudit à cet heureux présage.

Un prêtre de Vesta, pontife révéré,
Alors commence un chant à l'Hymen consacré ;
Et pour rendre aux Troyens les justes Dieux propices,
Immole un taureau blanc et trois blanches génisses.
Il adresse à Vénus ses vœux reconnaissants ;
Il invoque Lucine et ses secours puissants ;
Il implore Cérès, et Neptune, et Cybèle,
Et Thémis, des bons rois appui cher et fidèle ;
Apollon, qui de Troie éleva la cité ;
Et le dieu Therme, enfin, humble divinité,
Qui de la terre un jour doit régler le partage,
Et des fils d'Ilion protéger l'héritage.

Le héros des Troyens, leur invincible appui,
Invoque Jupiter pour son peuple et pour lui,
Et suspend aux autels de la divine Astrée

Son bouclier vainqueur, présent de Cythérée,
Chef-d'œuvre où l'ennemi, terrassé par son bras,
Voyait d'un œil surpris, au milieu des combats,
D'un Ilion futur la pompe triomphale.
Sur sa terrible égide, à Turnus si fatale,
Le héros a juré, noble soutien des lois,
D'affermir le repos des peuples et des rois:
A sa voix l'Hyménée, aux mortels favorable,
A fermé de Janus le temple redoutable.
Un jour ses fils viendront y contempler en paix
(1) Les dards couverts de poudre et les clairons muets,
Les casques des héros et leurs lances oisives,
Et des peuples vaincus les images captives.
(2) Monstre effroi de la terre, abhorré de l'enfer,
La Discorde y rugit sous cent chaînes de fer.
Près d'elle la Terreur dans les tourments expie
Et sa rage homicide et sa fureur impie;
Et souffrant tous les maux qu'elle a faits aux humains,

(1) Multaque præterea sacris in postibus arma:
Captivi pendent currus, curvæque secures,
Et cristæ capitum, et portarum ingentia claustra,
Spiculaque, clypeique, ereptaque rostra carinis.

(2) . . . . Furor impius intùs,
Sæva sedens super arma, et centum vinctus ahenis
Post tergum nodis, fremet horridus ore cruento.

Meurtrit son sein hideux de ses sanglantes mains,
Et frémit du bonheur promis à l'Hespérie.

Éole, dans ce jour, des monts de l'Étrurie,
Près de lui rappela l'Auster et l'Aquilon,
Et retint tous les vents dans leur noire prison:
Apollon, sur son char que la pourpre colore,
Sortit plus radieux des portes de l'Aurore;
Le puissant Jupiter, dans l'éclat d'un ciel pur,
Parut tout rayonnant d'or, de pourpre et d'azur;
Et des Heures du jour la troupe fortunée
Vint entourer en chœur les autels d'Hyménée.

Au moment où Phébus, au sein des flots amers,
Eut caché sa clarté, charme de l'univers,
Le Tibre tout-à-coup, dans ses grottes profondes,
D'innombrables flambeaux vit resplendir ses ondes;
Flore orna ses jardins de guirlandes de feux;
Sœur brillante du jour et rivale des cieux,
La terre avait aussi ses astres, ses étoiles,
Et la nuit s'étonna d'avoir perdu ses voiles.

Ainsi s'accomplissait l'oracle des Destins;
Les peuples accourus des rivages lointains

Ont quitté le Galèse et ses riants ombrages,
La riche Ligurie, et les Alpes sauvages,
Et viennent, de l'Hymen implorant les bienfaits,
Contempler le héros qui leur donne la paix.
Les jeux ont commencé : déja dans la carrière
Mille chars sont couverts d'une noble poussière ;
Dans l'arène appelée à de nouveaux combats,
La Valeur, le front ceint de l'arbre de Pallas,
Sans inspirer l'effroi, triomphe, et la victoire
Charme encor dans la paix les loisirs de la gloire.

Ensemble confondus, les Troyens, les Latins,
En foule ont entouré la table des festins.
Bacchus leur a versé sa bruyante alégresse ;
Momus de leurs banquets vient redoubler l'ivresse ;
Leurs cris retentissants et leurs joyeux concerts,
Au loin font tressaillir les bois, les champs déserts,
Les sept monts où le Tibre en paix roule son onde,
Lieux où Pergame un jour doit commander au monde.

Du bonheur de leur roi vingt peuples sont heureux ;
Ils mêlent leurs accents, ils confondent leurs vœux ;
Et les Troyens charmés répètent avec joie :
« La fille des Latins est la mère de Troie. »

Iopas (1), chantre aimé des mortels et des Dieux,
Reprend sa lyre d'or, aux sons harmonieux;
Il chante l'Hyménée, et l'Olympe, et ses fêtes,
Les amours du dieu Mars et ses tendres conquêtes,
Et (2) sur le mont Gargare, au fond d'un bois sacré,
D'un nuage odorant Jupiter entouré,
Parmi les doux concerts du ciel et de la terre,
Dans les bras de Junon oubliant son tonnerre.
Par Vénus inspiré, d'une touchante voix
Il célèbre l'hymen des héros et des rois;
Et dans ses vers chéris des vierges du Parnasse,
Il peint la majesté qui sourit à la grace,
Et le myrte amoureux croissant près du laurier,
Et la tendre colombe unie à l'aigle altier.
Il invoque en ses chants Énée et Lavinie;
Et de ses doux accords redoublant l'harmonie,
Des illustres époux, des fils qui naîtront d'eux,
Iopas chante encor le règne glorieux:
Il dit le Rhin (3) soumis à leur loi souveraine,

(1) .... Citharâ crinitus Iopas
Personat auratâ docuit quæ maximus Atlas.
Ingeminant plausum Tyrii; Troesque sequuntur.

(2) *Voyez* le xe livre de l'Iliade.

(3) .... Rhenusque bicornis;
Indomitique Dahæ, et pontem indignatus Araxes.

Et (1) leurs drapeaux flottants sur les monts de Pyrène,
Et leurs guerriers vainqueurs du farouche Breton,
Et le Tage infidèle implorant son pardon;
Le génie illustrant le siècle des merveilles
Du fruit de ses travaux, du trésor de ses veilles;
Le commerce aux cent bras s'ouvrant les vastes mers,
Et la cité de Mars, reine de l'univers.

(1) Virgile fait ici allusion à la dernière campagne des Romains en Espagne, où la troisième légion se couvrit de gloire, et s'empara de plusieurs villes dont les plus grands capitaines des siècles précédents n'avaient pu se rendre maîtres.

HERMANN ET THUSNELDA,

SCÈNE LYRIQUE,

PAR M. MILLEVOYE.

Arminius, que les Germains appelaient *Hermann*, remporta sur les Romains des victoires mémorables. Il s'unit à *Thusnelda*, fille de *Ségeste*, qui était l'allié de ces mêmes Romains, et dont j'ai changé le nom en celui de *Sigismar*. J'ai adapté à la circonstance ce fond historique, en cherchant toutefois à reproduire la couleur locale et les expressions consacrées.

On m'objectera sans doute qu'il y a loin du chef de quelques peuplades au Souverain de la grande nation : aussi n'ai-je point prétendu établir de parallèle. Si toute comparaison reste au-dessous du sujet, est-ce le poëte qu'il en faut accuser ? Puisse du moins le nom d'un héros germain n'être pas sans intérêt pour l'auguste Souveraine que nous a donnée la Germanie !

HERMANN ET THUSNELDA,

SCÈNE LYRIQUE.

(La scène se passe à l'extrémité de la forêt de Chérusca, sur le sommet d'un rocher.)

BARDES ET DRUIDES, THUSNELDA ET SES COMPAGNES; ENSUITE HERMANN ET SIGISMAR PÈRE DE THUSNELDA; PEUPLE ET GUERRIERS.

LE PREMIER DRUÏDE.

Entendez-vous le bruit de l'horrible mêlée?
Bardes? entendez-vous les cent voix de la mort,
Comme le tourbillon du Nord,
Mugir au fond de la vallée?

Bardes, précipitez vos pas;
Allez, et que par vous la victoire s'achève;

Allez, et que de nos soldats
Vos hymnes conduisent le glaive.

(Une partie des Bardes descend du rocher.)

Druïdes, que le feu sacré
Éclaire l'épaisseur de la forêt sauvage;
Et de l'arbre au gui révéré
Que sous la serpe d'or tombe le vert feuillage.

(Quelques Druïdes coupent des branches de chêne, et les jettent dans l'urne où s'allume le feu sacré. Les Druïdes et les Bardes se rangent autour de l'autel, en chantant ce qui suit:)

CHOEUR DES BARDES ET DES DRUÏDES.

Que nos ennemis tremblent tous!
Qu'ils tremblent! Le fils de la gloire,
Le grand Hermann combat pour nous;
Hermann est pour nous la victoire.

LE PREMIER DRUÏDE.

Son retour du bonheur va donner le signal,
La pompe solemnelle est déja préparée,
Et déja le chant nuptial
S'apprête à retentir sur la harpe sacrée.

LE CHOEUR.

Que nos ennemis tremblent tous ! etc.

LE PREMIER DRUÏDE *à Thusnelda.*

Ecartez de vos yeux ce voile de douleur,
Vous dont Hermann attend ses plus chères délices !
Prenez part à nos sacrifices :
L'amour et la vertu, priant pour la valeur,
Doivent trouver les Dieux propices.

THUSNELDA.

Ce bonheur ne m'est point permis :
Mon père, hélas ! combat avec vos ennemis.
Tout m'accable et me désespère ;
Ce cœur qui les chérit tous deux,
Pour le vaillant Hermann peut-il former des vœux
Sans en former contre mon père ?

LE PREMIER DRUÏDE.

Peut-être qu'en ce jour prospère,
Thusnelda, fidèle à tous deux,
Pour le vaillant Hermann pourra former des vœux
Sans en former contre son père.

LES COMPAGNES DE THUSNELDA.

Peut-être qu'en ce jour prospère, etc.

(Thusnelda et ses compagnes s'approchent de l'autel.)

LE PREMIER DRUÏDE *aux Bardes.*

Que votre hymne commence et monte vers les cieux.

CHOEUR DES BARDES.

Hertha (1), divinité chérie !
Rends-nous Hermann victorieux :
Couvre du bouclier des Dieux
Le bien-aimé de la patrie.

LE CORYPHÉE.

Appui de nos autels, fondateur de nos droits,
Toujours de nos destins son ame est occupée :
Il agrandit son peuple, et ce roi de l'épée
Tient dans sa main le sort des rois.

LE CHOEUR.

Hertha, divinité chérie ! etc.

(1) Cette déesse était la CYBÈLE des Germains.

LE CORYPHÉE.

Filles de mort, baissez votre noir étendard;
Assez il consterna la terre:
Au doigt des enfants de la guerre,
Assez *l'anneau de sang* (1) effraya le regard.

LE CHOEUR.

Hertha, divinité chérie! etc.

LE CORYPHÉE.

Hermann! pose le glaive; arme-toi seulement
Du bouclier de fleurs que Thusnelda t'apprête;
Des époux ordonne la fête,
Et fais asseoir la Paix sur l'autel du serment.

LE CHOEUR.

Hertha, divinité chérie! etc.

LE PREMIER DRUÏDE *regardant du haut du rocher.*

Suspendez vos concerts, Bardes; c'en est assez.
Par la divine Hertha nos vœux sont exaucés:

(1) On nommait ainsi l'anneau que portaient les braves durant la guerre.

Jamais au ciel en vain notre voix ne s'élève.
Hermann et Sigismar se sont tendu la main ;
Tous deux ont abaissé la pointe de leur glaive :
De ce rocher tous deux ils prennent le chemin.

THUSNELDA.

Il revient mon Hermann ! la gloire le ramène.
Forêts ! retentissez de chants harmonieux !
Il revient mon Hermann ! rameaux sacrés du chêne,
Parez son front victorieux.

Semez des fleurs, ô mes douces compagnes !
Semez des fleurs au-devant de ses pas ;
Et de vos mains, aux sources des montagnes,
Purifiez la lance des combats.

Il revient mon Hermann ! la gloire le ramène, etc.

SIGISMAR *entrant avec Hermann.*

Tu l'emportes, Hermann : il n'est point d'ennemis
Que ta vaillance ne surmonte.
Ce glaive par ma main dans la tienne est remis ;
Et je puis désormais sans honte
Me soumettre au héros à qui tout est soumis.

HERMANN.

Oui, noble Sigismar, je reçois cette épée,
Qui de sang désormais ne sera plus trempée :
Je veux qu'on la suspende aux autels de nos Dieux ;
Mais j'ose réclamer un don plus précieux.
Sigismar, ta fille m'est chère :
Ces graces, ces vertus, cette aimable candeur,
Et l'auguste fierté de ce grand caractère,
D'un héroïque amour ont embrasé mon cœur.
Il est temps qu'un lien prospère,
Enchaînant dans son vol l'aigle des légions,
Rende la paix aux nations,
Et donne à mon peuple une mère.

SIGISMAR.

Hermann, ce choix m'honore; il prévient tous mes vœux.
Dans l'invincible Hermann j'embrasserai mon gendre;
Et des héros le plus fameux,
Des époux sera le plus tendre.

(Il unit Hermann et Thusnelda, qui vont ensemble s'asseoir sous le chêne consacré.)

LE PREMIER DRUÏDE.

Bardes, lorsque que la lune aura blanchi les cieux,
De vos hymnes religieux,
Vous réjouirez nos bocages;
Vos chants appelleront au bord de leurs nuages
Les fantômes de nos aïeux (1).

Peuple d'Hermann, peuple fidèle,
De sa jeune compagne embrassez les genoux;
Et puisse-t-il obtenir d'elle
Le bonheur qu'il répand sur nous!

UN BARDE.

Honneur à l'épouse nouvelle!
Honneur à la chaîne éternelle
Qui joint la vierge aimable au héros glorieux!
La compagne d'Hermann doit des fils à la terre;
Et de notre avenir son sein dépositaire
Accomplira pour nous la promesse des Cieux.

(1) On sait que cette croyance était commune aux Germains et aux Calédoniens.

CHOEUR GÉNÉRAL.

Peuple d'Hermann, peuple fidèle,
De sa jeune compagne embrassons les genoux ;
Et puisse-t-il obtenir d'elle
Le bonheur qu'il répand sur nous !

DITHYRAMBE

EN L'HONNEUR DU MARIAGE

DE S. M. L'EMPEREUR NAPOLÉON

AVEC

L'ARCHIDUCHESSE MARIE-LOUISE ;

PAR F. A. PARSEVAL,

MEMBRE DU CONSEIL DES PRISES ET DE LA COMMISSION D'ÉGYPTE.

DITHYRAMBE

EN L'HONNEUR DU MARIAGE

DE S. M. L'EMPEREUR NAPOLÉON

AVEC

L'ARCHIDUCHESSE MARIE-LOUISE.

Fils de l'enthousiasme et du noble délire,
Dithyrambe, à tes sons j'abandonne ma lyre :
Que l'ode régulière asservisse à ses lois
Des accents consacrés au vulgaire des rois,
Il faut des chants nouveaux pour des pompes nouvelles.
L'Hymen a déployé la pourpre de ses ailes ;
Des rives du Danube il a pris son essor,
Et vers les rives de la Seine
Conduisant des Français la jeune souveraine,
De sa fécondité leur promet le trésor.

Hier encore l'insulaire
Disait : « J'enverrai l'or aux maîtres de la terre ;

« Il saura les forcer à soutenir mes droits:
« Tandis que mes vaisseaux, sur les gouffres de l'onde,
« Des bords de la Tamise aux rives de Golconde,
« Feront au loin tonner mes foudroyantes lois.
« Par une indissoluble chaîne,
« Je veux attacher à ma haine
« Tous les rois, en secret, de la France jaloux:
« Oui, du couchant jusqu'à l'aurore,
« Ils vont pour moi s'armer encore,
« Et contre un peuple que j'abhorre,
« Faire encore éclater un aveugle courroux. »

Il parlait; mais déja cette auguste princesse,
Qui de Vienne a quitté les antiques remparts,
Touche aux rivages de Lutèce,
Et s'apprête à s'unir au plus grand des Césars.

Tel un astre aux flammes légères
Se détache des cieux, et sous leur pavillon
Traçant un lumineux sillon,
Vient s'unir au soleil, qui, dans son tourbillon,
Des astres, ses vassaux, guide et retient les sphèr

Telle la déité qui vers nos régions

Marche, de grace éblouissante,
Offre à nos yeux charmés l'éclat de ses rayons.
Pour en multiplier l'image ravissante,
Protogènes français, saisissez vos crayons!
Chantez, harmonieux Orphées,
Célébrez ces liens nouveaux,
Qui font des empires rivaux
Expirer dans leurs nœuds les haines étouffées.

Ils sont venus ces jours à nos desirs si chers,
Où nos phalanges glorieuses,
Au sein de nos foyers rentrent victorieuses,
Et font entendre un bruit pareil au bruit des mers,
Ramenant dans leur lit leurs vagues appaisées,
Par qui furent brisées
ues qu'à leur rage opposa l'univers.

ons notre héros! rien n'interrompt sa course;
igue jamais n'en borne les élans.
les feux du cancer, sous les glaces de l'ourse,
ole ainsi que l'aigle aux yeux étincelants.
us ses arcs sont tendus, tous ses traits sont sifflants:
Ses soldats s'enivrent de guerre;
Comme la nue aux larges flancs,

De son ombre il couvre la terre.
Sur qui grondera son tonnerre?
Qui sentira ses traits brûlants?
En vain les potentats, que sa puissance étonne,
Pour le combattre ont accouru;
Le héros fond sur eux; soudain sa foudre tonne.....
Où sont ses ennemis? Tout ce qui l'environne,
Sous son tonnerre a disparu.

Tremble donc à présent, toi qu'indigne sa gloire,
Et dont bientôt l'orgueil sentira son courroux;
Oui, le chef des héros, l'homme de la victoire,
L'inexpugnable est avec nous.
Mais lui-même il retient son tonnerre qui gronde;
Il ne veut point détruire, il aspire à fonder :
Ainsi, versant les flots de son urne profonde,
Le Nil est dans les champs prompt à se déborder;
Ainsi notre héros, pour féconder le monde,
De ses flots conquérants se plaît à l'inonder.

Dieux! quel bruit tout-à-coup le rivage renvoie!
C'est la voix du terrible airain,
Qui fait au loin tonner son éclatante joie,
Et salue, en grondant, le couple souverain.

Non, jamais la voûte azurée
N'a de sa lumière épurée
Fait resplendir un si beau jour.
Du haut de son divin séjour,
Le soleil assiste à la fête;
Il brille d'un éclat nouveau,
Et, de ce grand hymen magnifique flambeau,
Éclaire du héros la plus belle conquête.

La Terre, veuve du Zéphir,
Languit encore en son absence :
Il vient; dans l'air il se balance
Sur un nuage de saphir.
Tout se ranime en sa présence;
Le vallon se réchauffe à ses douces chaleurs;
La nature sourit en essuyant ses pleurs;
Et quand une princesse à nos regards étale
Les pompes de l'hymen et ses dons éclatants,
La Terre prend aussi sa robe nuptiale,
Et la fête du trône est celle du printemps.

Entrons dans ce palais où par-tout se déploie
Le dépôt immense des arts,
Où, rassemblé de toutes parts,

Le peuple contemple avec joie
Le marbre imitateur des antiques héros,
Qui semblent vivre encore en leur noble repos;
Où des Parrhasius la peinture éclatante
Fait sentir et parler la toile palpitante,
Chefs-d'œuvres enivrants du magique pinceau:
On dirait que des morts échappés du tombeau
Ici la foule se rassemble;
Que les siècles passés se pressent tous ensemble,
Pour admirer l'éclat de ce siècle nouveau.

Contemplez des beaux-arts tous les puissants génies
Qui peuplent cet asyle, et, planant dans les airs,
De leurs couronnes réunies
Sur Louise à l'envi font briller les éclairs.

L'un d'eux lui déroula les pages de l'histoire,
Monument éternel,
Où d'immortelles mains ont buriné la gloire
D'un époux immortel;
Et l'autre en sa mémoire
Grava ces vers promis à l'immortalité,
Ces vers qui sonnent la victoire,
Et par qui d'un héros le nom sera chanté.

Celui-ci, de sa main guidant la jeune audace,
Anima des tableaux sous ses doigts créateurs;
Celui-là sut, au gré des instruments flatteurs,
En cercles variés enlacer avec grace
Le dédale brillant de ses pas séducteurs.
        Chants célèbres de l'Ausonie
        Et de la docte Germanie,
Quel charme elle répand sur vos aimables airs!
Prodiguez-lui vos sons, et que votre harmonie
Triomphe du héros qui domta l'univers!

Salut, des arts divins auguste sanctuaire,
Qui deviens aujourd'hui celui de l'Éternel!
Tu reçois de l'hymen le serment solemnel:
Quel spectacle imposant! les maîtres de la terre
S'abaissent inclinés sous le maître du ciel.

Mais tandis que je parle, oh! du sein des bois sombres,
Quels volcans, tout-à-coup élancés dans les airs,
D'une profonde nuit illuminant les ombres,
        Les insultent de leurs éclairs!
La flamme qui jaillit, a déchiré les voiles
Dont cette nuit jalouse enveloppait les cieux;
Mille astres ont peuplé ce Louvre radieux;

Des milliers de soleils, des légions d'étoiles,
Du palais de nos rois font le palais des Dieux.

Sommes-nous au siècle des Fées?
Temple de gloire éblouissant,
Temple de paix, où nos trophées
Sur les discordes étouffées
S'élèvent suspendus par un bras tout-puissant;
Vous tous, édifices superbes,
Où le feu se déploie en gerbes,
Éclate en lustres d'or, étincelle en cristaux,
En arcades se courbe, et monte en chapiteaux,
Tandis que dans son sein la Seine étincelante
Roule en flots embrasés votre image tremblante,
Dites-moi quel génie alluma sur vos fronts
Tous ces chiffres, tous ces emblêmes,
Ces aigles, ces faisceaux, ces nœuds, ces diadêmes,
Ces prismes radieux, ces lumineux festons?
Et toi, peuple témoin de ces brillants miracles,
Sois pour ton souverain le plus beau des spectacles!

Par degré cependant le charme se détruit;
Tous ces feux dans les airs s'envolent en fumée;
Et Lutèce, quittant sa couronne enflammée,

A replongé son front dans la profonde nuit.
Mais vers l'heure où doucement luit
L'aube qui chasse les ténèbres,
Et fait évanouir les fantômes funèbres,
Quelle ombre, se glissant sur un rayon du jour,
Du monarque français visite le séjour,
L'éclaire doucement, sur sa couche s'arrête,
Et comme un songe heureux voltige sur sa tête ?

Au héros étonné ses traits offrent soudain
Le plus majestueux des antiques monarques,
Ce grand Charles, des Francs auguste souverain ;
De son empire immense il tient les nobles marques,
Et du monde conquis le globe est dans sa main.

« Goûte les fruits de la victoire,
« Dit-il, ô mon cher fils! et songe à m'écouter :
« Ton génie a fondé ta gloire,
« Et ton heureux hymen vient de la cimenter.
« Comme un chêne aux vastes ombrages,
« Sur ta postérité déployant tes rameaux,
« Tu verras s'élever, pour illustrer les âges,
« Tes rejetons suivis de rejetons nouveaux.

« Il naîtra cet enfant qui de ton rang suprême,
« Comme de tes vertus, deviendra l'héritier :
« Ton nom sera son diadême,
« Et ta force son bouclier.
« Il apprendra de toi, mon fils, que sur le trône
« Le sort qui fait monter un prince glorieux,
« Ne le place au-dessus de ce qui l'environne,
« Que pour mieux découvrir l'infortune à ses yeux.

« Poursuis tes grands travaux : sur sa base profonde,
« Ton empire puissant va s'affermir encor ;
« Les champs vont de la gerbe heureusement féconde,
« Sous ton astre, mûrir et doubler le trésor ;
« Le commerce, à ta voix, reprendra son essor,
« Et tes mains pèseront, dans ses balances d'or,
« Le salut, la richesse, et le bonheur du monde. »

SCÈNE HÉROÏQUE

SUR LE MARIAGE DE S. M. L'EMPEREUR

NAPOLÉON,

AVEC S. A. I. ET R. L'ARCHIDUCHESSE

MARIE-LOUISE.

PAR Mme LA COMTESSE DE SALM.

SCÈNE HÉROÏQUE

SUR LE MARIAGE DE S. M. L'EMPEREUR

NAPOLÉON,

AVEC S. A. I. ET R. L'ARCHIDUCHESSE

MARIE-LOUISE.

Dans ces jours de gloire et d'ivresse
Où l'univers partageait nos transports,
D'un peuple heureux la touchante alégresse
Retentit jusqu'aux sombres bords.
Des champs élyséens la paix et le silence
Furent troublés pour la première fois;
Pour chanter la beauté, la grandeur, la vaillance,
Chacun veut élever la voix:
Des sages, des héros, les ames généreuses
Semblent renaître à des accents si doux;
On entend célébrer par leurs ombres heureuses
Le grand nom de celui qui les surpasse tous.

Cependant deux vieillards, une femme paraissent :
Ils ont frappé tous les regards.
Le myrte et le laurier se pressent
Sur leur front, inspiré par le plus beau des arts :
Tous trois, dans un divin délire,
Et sur la harpe et sur la lyre
Modulent des accords et des sons triomphants ;
On les écoute ; un d'eux fait entendre ces chants :

« Fils de Morven, dont la valeur antique
« Avait percé la nuit des temps !
« Sage Fingal, dont l'aspect héroïque
« De l'ennemi semblait glacer les sens !
« Oscar, illustre au printemps de ton âge !
« Morni, Fillan, vainqueurs de tant de rois !
« Replongez-vous dans le nuage
« D'où vous mêliez vos accords à nos voix ;
« A nos transports, à notre hommage,
« Le grand héros plus que vous a des droits :
« Un coin du monde a connu vos exploits,
« Le monde entier a connu son courage.

« Bardes, dressez-lui des autels,
« Saisissez vos harpes brillantes ;

« Chantez ses travaux immortels,
« Et ses victoires éclatantes !
« Que par-tout vos glorieux sons,
« Disent l'amour qui nous transporte,
« Et que l'aile des vents les porte
« Jusqu'au brave que nous chantons ! »

Mille fois applaudi par la foule empressée,
Ossian (c'était lui) s'arrête satisfait :
Mais de l'autre vieillard l'ame semble oppressée ;
Son front, d'abord riant, devient sombre, inquiet ;
On voit qu'une triste pensée
De son enthousiasme a suspendu l'effet.

« Oui, j'admire, dit-il, le héros qui vous charme ;
« Il m'a vaincu par sa grandeur :
« Pourtant une secrète alarme,
« A son nom trop fameux, s'élève dans mon cœur ;
« J'illustrai, dans mes vers, de la superbe Rome
« Les sages, les guerriers, sa gloire et son appui ;
« Mais, quelque grands qu'ils soient, je vois trop aujourd'hui
« Que plus qu'eux il a droit au beau nom de grand-homme.
« Politique, valeur, prudence, dignité,
« La nature a tout mis dans son vaste génie,

« Et mes mâles tableaux au Français enchanté
« N'offrent de ce qu'il voit qu'une faible copie.
« Sertorius, Pompée, et toi, vaillant César,
« C'est donc envain que j'ai peint vos victoires !
« Le théâtre est désert aux chefs-d'œuvre de l'art,
« Comme aux fastes pompeux de vos nobles histoires.
« Eh ! qu'importe, en effet, à ce peuple indompté
« Des vieux maîtres du monde et l'éclat et la gloire,
« Quand son maître fournit à la postérité
« Tant de hauts faits plus grands, qu'elle aura peine à croire !

Il dit ; et, dans un beau dépit,
Brise sa lyre mémorable ;
Et, succombant au trouble qui l'accable,
Sous l'ombrage éternel il disparaît et fuit.
Mais tout-à-coup d'une vive alégresse
On entend les brillants éclats,
Sapho, qui des vieillards avait suivi les pas,
S'annonce par ces chants d'hymen et de tendresse :

« Amour, Hymen ! dans ce riant séjour
« Pourquoi ces mots et de gloire et de guerre ?
« Vous seuls domptez le maître de la terre ;
« Son cœur superbe est sensible à son tour :

« Semblable au Dieu qui lance le tonnerre,
« Il a connu le pouvoir de l'amour.
« Amour, Hymen, vous seuls pouvez nous plaire !
« C'est à vous seuls qu'appartient ce grand jour !

« O moments heureux pour la France !
« Une jeune beauté vers le héros s'avance :
« Sa grace, sa grandeur, et son esprit orné,
« Brillent d'un triple éclat sur son front couronné :
« C'est la fille des rois, qui, de rois entourée,
« Vient offrir à l'hymen sa personne sacrée.
« Ses modestes regards, et ses chastes attraits
« Sont du bonheur les doux présages :
« De son peuple enivré les renaissants hommages
« S'offrent par-tout à ses yeux satisfaits :
« Elle est le garant de la paix,
« Elle sera l'amour de tous les âges.

« Mais de quel feu nouveau mon sein est agité !
« De l'avenir mon œil a traversé l'espace ;
« Dans les siècles futurs, que mon regard embrasse,
« Je vois ce couple auguste, à jamais respecté,
« Porter encor la paix et la prospérité :
« Je vois sa noble et glorieuse race
« Aller de fils en fils à l'immortalité.

« Venez, ombres heureuses,
« Partagez mes transports;
« Que vos voix harmonieuses
« S'unissent à mes accords.

« Imitons les jeux de la terre,
« Célébrons son bonheur par ces nœuds affermi:
« Que l'aigle, à l'aigle réuni,
« En soit le symbole prospère.
« Par-tout de chiffres amoureux
« Que ces lieux de paix s'embellissent;
« De danses et de chants joyeux
« Que nos bocages retentissent;
« De mille feux que l'éclat répété
« D'un jour enchanté nous éclaire,
« Et que des rives du Léthé
« Jaillissent des flots de lumière. »

Elle a dit: du sombre Achéron
On a vu tressaillir les ondes:
La troupe immortelle répond.
Ses chants ont résonné dans les voûtes profondes,
Et les noms de Louise et de Napoléon
Sont célébrés dans tous les mondes.

LES

ADIEUX DE VIENNE

A L'IMPÉRATRICE

MARIE-LOUISE.

PAR P. F. TISSOT.

LES

ADIEUX DE VIENNE

A L'IMPÉRATRICE

MARIE-LOUISE.

Au milieu des regrets d'une cour qui l'adore,
La fille des Césars, épouse et vierge encore,
Tardait à prononcer les solemnels adieux;
Elle s'avance enfin : sur son front radieux
Du bonheur d'un grand peuple éclate l'espérance;
Ses yeux avec amour se tournent vers la France.
Dis-nous, superbe Ister, la joie et les transports
Que sa douce présence excita sur tes bords :
Il semble à tous les cœurs que, du ciel descendue,
La Paix, l'auguste Paix, à leurs vœux soit rendue.
« O fidèle Germain, peuple cher à mon cœur,
« Que les Dieux, dit la reine, aient soin de ton bonheur ! »
Tout bas elle ajoutait d'une voix attendrie :

« Aurai-je aussi l'amour de mon autre patrie » ?
En ce moment son char, de myrtes couronné,
Du peuple et des soldats s'avance environné;
Un essaim de guerriers, un chœur de jeunes filles,
L'espérance et l'orgueil des plus nobles familles,
Semblables à ces chœurs que la riche Naxos,
Ou la superbe Athène, envoyaient à Délos,
Célèbrent à l'envi, dans un chant d'hyménée,
Par l'amour d'un héros la vertu couronnée,
Et deux peuples unis de liens éternels,
Et la Gloire à la Paix élevant des autels.

LES JEUNES FILLES.

Hymen, cruel Hymen, tu ravis à son père,
Aux doux embrassements de la plus tendre mère,
Une jeune princesse, ornement de leur cour,
Et des infortunés l'espérance et l'amour.
Mais pourquoi t'accuser? Louise, nos délices,
Abandonne ces lieux sous de brillants auspices;
Elle a touché le cœur d'un prince glorieux;
Le Ciel, qui couronna son front victorieux,
Confie à cette vierge innocente et timide
Le repos, le bonheur et la race d'Alcide.
Salut, fille des rois, que des nœuds éternels
Vont unir aux destins du premier des mortels.

LES JEUNES GUERRIERS.

Quel sujet pour la lyre, ô fils de l'Harmonie!
L'époux apportera la gloire et le génie,
Ses bienfaits répandus sur vingt peuples divers,
Et le nom le plus grand qui soit dans l'univers.
Modèle de bonté, de tendresse et de grace,
La jeune épouse unit aux splendeurs de sa race
Le respect pour les Dieux, l'innocence des mœurs,
Un charme inexprimable à gagner tous les cœurs,
Et les chastes vertus d'une femme immortelle,
Pour qui voulut mourir tout un peuple fidèle (1).
Salut, fille des rois, que des nœuds éternels
Vont unir aux destins du premier des mortels.

LES JEUNES FILLES.

Quand les frères d'Hélène, astres d'heureux présage,
Se lèvent sur les flots soulevés par l'orage,
Soudain leur courroux tombe; et l'horizon plus pur
Reprend son vêtement de lumière et d'azur.
Ainsi le vif éclat dont brille votre aurore,
Dans nos cœurs, où la joie était timide encore,

(1) Ce vers rappelle le mémorable serment des Hongrois :
« Mourons pour notre Roi MARIE-THÉRÈSE. »

Fait naître des transports de bonheur et d'amour.
La Paix chez les mortels médite son retour;
Et déja, sur la foi de vos douces promesses,
Répand du haut des cieux ses fécondes largesses.
    Salut, fille des rois, que des nœuds éternels
    Vont unir aux destins du premier des mortels.

LES JEUNES GUERRIERS.

Espoir de l'univers, ce superbe hyménée
De l'Europe en un jour change la destinée.
La France désormais et ses peuples guerriers,
A couvert de la foudre, à l'ombre des lauriers,
Verront ce que jamais n'a raconté l'histoire,
Un prince conquérant mettre un frein à sa gloire.
Cependant, ô Germains, un père vertueux
Ne va plus gouverner que des sujets heureux;
Et des prospérités de sa noble famille
Il bénira les Dieux, et son gendre, et sa fille.
    Salut, fille des rois, que des nœuds éternels
    Vont unir aux destins du premier des mortels.

LES JEUNES FILLES.

Hélas! si la Discorde, en malheurs trop féconde,
Voulait troubler encore et déchirer le monde,

Que la douce prière et la voix de l'amour
Des funestes combats préviennent le retour!
Aux regards attendris d'un époux et d'un père
Montrez, ange de paix, les larmes de la terre;
Et tandis que Thémis, attentive à sa voix,
Fera sous un héros régner les saintes lois,
Vous, tendant au malheur une main protectrice,
Vous serez la Clémence auprès de la Justice.
Salut, fille des rois, que des nœuds éternels
Vont unir aux destins du premier des mortels.

LES JEUNES GUERRIERS.

Suivez vos grands destins, ô jeune souveraine!
Achille vous attend aux rives de la Seine.
Ornement de sa cour et d'un noble repos,
Allez charmer le cœur du prince et du héros
Qui veut vous couronner des rayons de sa gloire,
Et montrer sa conquête aux fils de la Victoire:
Sur le char du triomphe ils croiront voir la Paix.
Pour obtenir l'amour de ces braves Français
Qu'un sourire encourage, et qu'un seul mot enflamme,
Dans vos yeux éloquents laissez parler votre ame.
Adieu, fille des rois, que des nœuds éternels
Vont unir aux destins du premier des mortels.

LA FÊTE NUPTIALE,

PAR M. TRENEUIL,

ADMINISTRATEUR-BIBLIOTHÉCAIRE DE LA BIBLIOTHÈQUE DE L'ARSENAL.

LA FETE NUPTIALE.

Lorsque, dans son courroux, l'immortelle Puissance,
Sous le joug de l'opprobre humiliant la France,
Voulut à ses forfaits égaler ses malheurs,
Charlemagne, incliné devant le Roi du monde,
Dans sa douleur profonde,
Fit entendre ces mots accompagnés de pleurs :

« Dieu ! de ses propres mains la France se déchire !
« De son peuple rebelle enchaîne le délire ;
« Brise ses vils tyrans comme de vils roseaux :
« Qu'elle reste toujours chrétienne et monarchique ;
« Fais de cet arbre antique
« Revivre la racine et fleurir les rameaux. »

Des hautes régions d'où découle la vie,
Soudain à Charlemagne apparaît un Génie,
En qui ce souverain respire tout entier :
Charlemagne se voit, se plaît dans son image,

Du Ciel bénit l'ouvrage,
Es salue en ces mots son illustre héritier :

« Va, sous un autre nom renouvelle ma race ;
« Va, mon fils, de mes pas interroge la trace,
« Et de mon vieil empire accrois la majesté. »
Napoléon parut : successeur de nos maîtres,
Il les a pour ancêtres
Dans l'ordre du Très-haut et de l'éternité.

Quelle vierge royale embellit la carrière
De ce monarque radieux,
Et semble précéder ses pas victorieux,
Comme l'aurore printanière
Vient, par ses doux rayons, accoutumer nos yeux
A soutenir du jour l'éclatante lumière ?
Saluons à l'envi la reine des Français !
Pour sceptre elle tient une rose,
Et le joug qu'elle impose
Est un joug d'amour et de paix.

Le lis éclos pendant l'orage,
Le lis, que d'une eau vive abreuve la fraîcheur,

Que de toutes les fleurs environne l'hommage,
Et qui voudrait cacher sa royale blancheur
Dans un vallon voilé d'ombrage,
Peint l'éclat de Marie au printemps de son âge,
Et l'innocence de son cœur.

Le Ciel, qui la présente aux Français pour modèle,
Et qui lui destina le trône le plus beau,
Voulut que, ministre fidèle,
Un ange ombrageât son berceau,
Et la conduisît sous son aile.

Viens, fille de l'Autriche et mère de la France!
Vole, colombe d'innocence!
Ton destin est par-tout de régner sur les cœurs :
L'Autriche pleure ton absence ;
Mais tes nouveaux sujets bénissent ta présence :
Tu dois, dans des liens de fleurs,
De l'aigle au vol superbe enchaîner la puissance.

La gloire de ton sang, souveraine chérie,
N'a point de ton époux seule dicté le choix ;
A ses yeux, les vertus qui brillent dans Marie,
Egalent la splendeur de la fille des rois :
Triomphe, épouse bien-aimée !

NAPOLÉON n'a suivi que la voix
De son grand cœur plein de ta renommée.

Telle d'un couple heureux de riches oliviers,
Symbole de paix, d'abondance,
La terre de Jessé voit fleurir l'espérance
Dans d'innombrables héritiers;
Ou telle que la vigne étroitement unie
Au cèdre pompeux du Liban,
Sans craindre désormais l'aquilon ni l'autan,
Toute pleine d'amour, toute pleine de vie,
Presse des plus doux nœuds son époux enchanté,
Et l'entoure des fruits de sa fertilité;
Telle, de votre tige adorée et féconde,
Une auguste postérité
S'élève, pour remplir tous les trônes du monde.

Réjouis-toi, France chrétienne!
Que n'a pas fait pour toi le premier de tes fils?
Ta foi sera toujours la sienne,
Et le Dieu de Clotilde est le Dieu de Clovis.
L'hydre du fanatisme expire:
NAPOLÉON venge les droits
Du Sacerdoce et de l'Empire,
De César et du Christ, du Sceptre et de la Croix.

O toi, dont le règne présage
De longs siècles de gloire et de félicité
Aux peuples florissants que la divinité
T'a donnés pour ton héritage,
NAPOLÉON, mortelle image
De l'immortelle autorité,
Pleine de confiance en ta grande promesse,
L'Église, à qui ta main prodigua ses bienfaits,
Demande encor ces mœurs et cet esprit de paix
Qui signalèrent sa jeunesse;
Et, belle de ces seuls attraits,
De cette primitive et solide richesse,
Elle ne périra jamais.
Elle a pour boulevart la parole éternelle
Du Dieu qui l'a fondée et qui veille sur elle,
De ce grand Dieu, dont l'œil est exempt de sommeil,
Dont le trône est assis sur le front du soleil,
Qui promène, suspend les fleuves sur nos têtes,
Et dans leur vol de feu maîtrise les tempêtes.

Réjouis-toi, France chrétienne!
Que n'a pas fait pour toi le premier de tes fils?
Ta foi sera toujours la sienne,
Et le Dieu de Clotilde est le Dieu de Clovis.

Tandis qu'en lettres d'or, dans les nobles annales
Qui gardent de nos rois les fêtes nuptiales,
L'ange de la victoire et l'ange de la paix
Ecrivaient ce cantique et les vœux des Français,
Je vis, de la hauteur des célestes royaumes,
Descendre de ces rois les glorieux fantômes,
Et se confondre ainsi, dans ce jour solemnel,
Les pompes de la terre et les pompes du ciel.
Sous des voiles tissus d'azur et de lumière,
Brille en tout son éclat leur jeunesse première.
A leur tête est Clovis, armé de cette croix
Par qui règne le Christ, par qui règnent les rois,
Et qui, de notre culte impérissable emblême,
De tous les rois français orne le diadême.
Combien de leur amour éclatent les transports!
Qu'ils se plaisent à voir par quels puissants ressorts
Le héros, que du Ciel inspire la sagesse,
A relevé l'Etat perdu par la faiblesse,
Et dont mille tyrans ou d'avides rivaux
Dévoraient en espoir les malheureux lambeaux!
Quel autre parmi nous eût détrôné le crime,
Et su de nos malheurs combler l'immense abîme,
A ses desseins profonds plier tous les partis,
Balancer à son gré leurs flots assujétis?

Et quel autre, au génie unissant la vaillance,
Eût porté comme lui le sceptre de la France ?
Ce sceptre est au vainqueur, à qui Dieu l'a donné,
Et qu'au pied des autels la France a couronné ;
Au sage, au conquérant, qui dans lui seul rassemble
La puissance et l'éclat des plus grands rois ensemble,
Qui soumit vingt états, entraînés tour-à-tour
Par l'admiration, ou la force ou l'amour,
Et qui, législateur de l'Empire qu'il fonde,
Y règne en souverain des souverains du monde.

LA IEROGAMIA
DI CRETA,

INNO

DEL CAVALIERE
VINCENZO MONTI.

INNO.

Suono d'alti nitriti
E d'immenso fragor di trascorrenti
Ruote l'Olimpo, il dì che su lucenti
Cocchi di Gnosso ai liti
Scendean gli Eterni a celebrar le nuove (1)
Tede solenni dell' Egioco Giove.

Su le balze Dittee,
Che prime udir de' suoi vagiti il suono,
Gli avean sublime stabilito il trono
Due magnanime Dee,
La danzante Vittoria, e la seguace
De' bei trionfi generosa Pace.

Sovra base di forte
Adamante il fatal trono sorgea,
E scritte al sommo queste note avea:
IL VALOR, NON LA SORTE (2).
D'auro incorrotto, d'artificio miro
Effigiato, ne corrusca il giro.

Scolpito eravi il cielo,
Dal civile furor salvo de' fieri
Nati d'Urano, e dai Terrestri alteri (3),
A cui di bronte il telo
Caro in Flegra costar fe' il rio consiglio
D'aver tentato di Saturno il figlio.

Dal capo eterno e santo
Vedi altrove d'invitte armi vestita
Balzar Minerva, e collocarsi ardita
Al suo gran padre accanto,
Ed apprestargli il carro e la tremenda
Egida e l'ira nella pugna orrenda.

Grave d'igniti strali
L'adunco artiglio, l'aquila superba
Batte tra il fumo della mischia acerba
L'ampie vele dell' ali,
E s'allegra al fragor che su Tifeo
Fan cadendo travolti Ossa e Pangeo.

Del Nume in altro lato
Sculte son l'opre di bontà, le sante
Leggi inviate su la terra, e quante

Fanno il mortal beato
Arti leggiadre, e le da' vulgo escluse,
De' bei fatti custodi, Olimpie Muse;

E di novella luce
Cinto e protetto de' rè giusti il soglio,
E de' superbi fiaccato l' orgoglio:
Perocchè padre e duce
De' regi è Giove (4), e giudice severo,
Non che l'opre, ne libra anche il pensiero.

Su l'aureo trono assiso
L'alto Dio salutò sposa e reina
L'augusta Giuno; e uscia dalla divina
Maestade un sorriso
Che vita era del Mondo, e fea d'amore
Fremer Natura e de' Celesti il cuore.

Poneangli l'Ore ancelle
Sul nero ambrosio crin la Dodonea
Fronda vocale; e la ridente Igea,
Cui del braccio le belle
Nevi odorose il sacro serpe aggira,
L'eterna in fronte gioventù gli spira (5).

Veneranda consorte
Del maggior degli Dei, grande e felice
De' possenti immortali Imperatrice,
Di sua beata sorte
Esulta Giuno. Amor, che le favella
Cheto all' orrecchio, la rendea più bella.

Le diè Ciprigna il cinto;
Le Grazie il velo del pudor; la dolce
Lingua che l'alme persuade e molce
Il signor dell' avvinto
Doppio serpe allo scettro; e la sagace
Minerva la Virtù che vede e tace.

Ne delle Muse il canto
Tacque; chè gioja non è mai compiuta
Ove la voce delle Muse è muta.
E l'alma Temi intanto
Dir contenta parea: se quì si gode,
Se la terra è felice, è mia la lode.

Ma qual sul vasto Egeo
Nube s'innalza, che di negro il copre?
L'alto del Mondo correttor, fra l'opre

Del celeste Imeneo,
La folgore posò; ma del triforme
Telo tremendo la virtù non dorme.

Su l'erta Ida il rovente
Stral deposto mettea fumo e faville.
Spumava offeso dalle sue scintille
Il Tritonio torrente,
E l'Oasse e il Teron, remoti invano,
Sentian l'urne bollir sotto la mano.

Del doppio mar, commosse
Senza vento, muggian l'onde atterrite,
Ed a Nettuno fra le man smarrite
Il tridente si scosse.
Se d'amor gli ozj il gran Tonante obblia,
Se il fulmin torna ad impugnar, che fia?

Di Giove alma nudrice,
Panacrid' ape, un sol de' favi, ond' ebbe
Il Rè del Cielo per te cibo e crebbe (7),
Dalla Dittea pendice
Su miei carmi deh! reca, onde diletto
N'abbia il mio SIRE, che di Giove ha il petto.

NOTE.

(1) SAPPIAMO dalla Mitologia e da Am. Marcellino, l. II, che Giove, prima di Giunone, ebbe in moglie la dea Temide figlia del Cielo; la quale divisa dal suo letto, ma non dal suo cuore, fù poi sempre da lui tenuta in grande onoranza, siccome Dea dell' equità e della beneficenza.

Le nuove sue nozze con Giunone, (alle quale, per la loro santità, fù dato il nome di *Ierogamia*) ebbero luogo in Creta nel territorio di Gnosso, ove ogni anno con grande solennità si celebrava la festa di questo memorabile avvenimento. Vedi DIODORO, l. V; MEURSIO, t. III. p. 412, ediz. Fiorent.

(2) La sentenza è tutta di Callimaco: *Non furono, o Giove, le sorti che ti fecero Rè degli Dei, ma le opere delle tue mani, e la tua forza, e la robustezza, che tu poi collocasti accanto al tuo trono.* Inno a Giove, v. 65, e seg.

(3) Le guerre di Giove contra i Titani e i Giganti,

che molti per errore confodono in una sola, furono due fatti separatissimi. La prima fu guerra celeste, e civile; la seconda, terrestre ed esterna: dalle quali avendo Giove felicemente liberato l'Olimpo, ottenne dall' universale gratitudine degli Dei la corona del Cielo.

(4) *I rè sono di Giove.... E tu avendoli posti alla custodia delle città, siedi in alto, ed esamini chi governa male, e chi bene.* CALLIMACO, Inno citato, v. 79 e seg.

(5) Con questi emblemi medesimi, e colle stesse figure, il celebre cavaliere Appiani in un quadro allegorico destinato al gabinetto di S. M. l'Imperatore e Rè ha rappresentato Giove in riposo, coronato dalle Ore, e seduto accanto a Giunone: pittura di bellezza maravigliosa.

(6) Vedi la prima nota.

(7) Intorno le api Panacridi nudrici di Giove, vedi CALLIMACO, nell' Inno citato, v. 50; e VIRGILIO, l. IV delle Georgiche, v. 152.

CANTATE.

Des belliqueux enfants de la noble Hongrie,
Jadis le cri religieux
Nomma du nom de roi la célèbre Marie (1),
Quand la mère de la patrie (2),
Son fils entre ses bras, apparut à leurs yeux.
Louise, cet éclat de ton illustre mère,
Plus doux et plus brillant, va frapper nos regards,
Le jour où, dans le temple, épouse heureuse et fière,
Au Dieu de Charlemagne élevant ta prière,
Tu lui présenteras l'héritier des Césars.
Vois la France déja, rayonnante de gloire,
Entre la Paix et la Victoire,
Marcher, majestueuse, au berceau de ton fils:

(1) *Moriàmur pro Rege nostro* Maria-Theresia.

(2) Nom donné à Marie-Thérèse par la reconnaissance des peuples.

Entends-la, proclamant ses vertus héroïques,
Charmer par ces mots prophétiques
Les peuples valeureux à son trône promis
Il sera grand comme son père,
Comme lui l'amour des humains;
Le poids du sceptre héréditaire
Ne fera pas fléchir ses mains.

Poëtes, montez votre lyre;
Rome salue un roi nouveau:
L'Occident sera son empire,
Le Capitole est son berceau.

Ton bras va ressaisir la foudre,
Fille auguste de Romulus;
Relève ton front de la poudre,
Et reconnais ton Marcellus (1).

C'est lui que prédisait Virgile,
Lorsque ses vers mélodieux
Sur le trépied de la Sibylle
Faisaient monter la voix des Dieux (2).

(1) *Tu Marcellus eris.* Virg. Enéide, liv. vi.

(2) *Ultima Cumæi venit jam carminis ætas.* Virg. Eglog. iv.

C'est par lui que toute imposture
Doit rentrer au fond des enfers (1);
C'est lui qu'annonce à la nature
L'ébranlement de l'univers (2).

Il sera grand comme son père,
Comme lui l'amour des humains;
Le poids du sceptre héréditaire
Ne fera pas fléchir ses mains.

Mais quels rugissements, sortis des noirs abymes,
Révèlent les fureurs de ce démon jaloux
Qui trop long-temps a, parmi nous,
Soufflé la discorde et les crimes,
Et que NAPOLÉON fit tomber sous ses coups?

La haine farouche
Éclate en ses yeux:
Un rire odieux
Fait frémir sa bouche:
A ses hurlements,

(1) *Te duce, si qua manent sceleris vestigia nostri,*
Irrita perpetuâ solvent formidine terras. Ibid.

(2) *Adspice convexo nutantem pondere mundum.* Ibid.

Tout l'enfer s'irrite:
L'univers s'agite
En ces fondements:
De nuages sombres
Les cieux sont couverts:
Des tombeaux déserts
S'échappent les ombres:
Les vents et les flots,
Se livrant la guerre,
Font craindre à la terre
L'antique chaos.

La paix du monde l'importune;
De cet enfant divin la gloire et la fortune
Menacent son affreux pouvoir:
Mais l'Éternel confond ses présages funestes,
Et le chœur fortuné des Puissances célestes
Répète, en redoublant son cruel désespoir :

Il sera grand comme son père,
Comme lui l'amour des humains;
Le poids du sceptre héréditaire
Ne fera pas fléchir ses mains.

LE CHANT D'OSSIAN.

Paroles de M. Arnault, Membre de l'Institut;

Musique de M. Méhul, Membre de l'Institut et du Conservatoire.

CANTATE,

PAR M. E. AIGNAN.

RECUEIL
DE POÉSIES
POUR LA NAISSANCE
DU ROI DE ROME.



A PARIS, CHEZ FIRMIN DIDOT.

1812.

LE CHANT D'OSSIAN.

CANTATE

EXÉCUTÉE DEVANT

LEURS MAJESTÉS

IMPÉRIALES ET ROYALES,

LE JOUR DE LA FÊTE DONNÉE PAR LA VILLE DE PARIS,

AU SUJET

DE LA NAISSANCE DU ROI DE ROME.

CHOEUR.

Prends ta harpe, Ossian! père de l'harmonie,
Invente de nouveaux accords:
Jamais bonheur plus grand n'excita nos transports!
Jamais sujet plus beau n'enflamma ton génie!

UN BARDE.

Ils n'ont pas été vains les vœux d'un peuple entier :
La couche royale est féconde,
Et le premier trône du monde
A reçu d'elle un héritier.

CHOEUR.

Prends ta harpe, Ossian ! père de l'harmonie,
Invente de nouveaux accords :
Jamais bonheur plus grand n'excita nos transports !
Jamais sujet plus beau n'enflamma ton génie !

OSSIAN.

Ma harpe a prévenu ma voix ;
De ses flancs, que zéphir caresse,
S'exhale déja l'alégresse
Qui va redoubler sous mes doigts.
Pour chanter ce que tout présage,
Illustre enfant, tout doit s'unir :
Tu seras pour l'âge à venir,
Ce que ton père est pour notre âge.

CHOEUR.

Illustre enfant, tout doit s'unir
Pour chanter ce que tout présage:
Tu seras pour l'âge à venir,
Ce que ton père est pour notre âge.

OSSIAN.

Qui pourrait douter de ton sort,
Héros de la race future?
Ainsi l'ordonne la nature:
Le fort doit engendrer le fort.
Sur ces lois mon espoir se règle:
Le nid de l'aigle est ton berceau;
Jamais le faible tourtereau
Est-il sorti du nid de l'aigle?

CHOEUR.

Illustre enfant, tout doit s'unir
Pour chanter ce que tout présage:
Tu seras pour l'âge à venir,
Ce que ton père est pour notre âge.

OSSIAN.

Enfant né sous les étendards
De l'honneur et de la victoire,
Combien tu chériras la gloire
Qui te sourit de toutes parts !
Déja le noble éclat du glaive
Amuse ton œil belliqueux,
Et déja ta main, dans ses jeux,
Saisit le sceptre et le soulève.

CHOEUR.

Illustre enfant ! tout doit s'unir
Pour chanter ce que tout présage :
Tu seras pour l'âge à venir,
Ce que ton père est pour notre âge.

OSSIAN.

Sur leurs nuages entassés,
Du haut des cieux ne vois-je pas descendre
Les héros des siècles passés ?
O ma harpe ! c'en est assez.
Ils chantent : taisons-nous : c'est eux qu'il faut entendre.

CHŒUR DES OMBRES HÉROÏQUES.

Salut, ô fils de la Beauté !
Salut, héritier du Courage !
Le ciel t'aime, le ciel partage
L'espoir que la terre a chanté.
Que de bienfaits, que de conquêtes
L'avenir nous laisse entrevoir !
Les lauriers qui ceignent nos têtes,
Sur ton front sont prêts à pleuvoir :
Près de ton nom l'éclat des nôtres
Déja commence à s'effacer.
Fils de NAPOLÉON ! tu sauras te placer
A côté du héros qui surpassa les autres,
Et lui seul peut se surpasser.

CHŒUR GÉNÉRAL.

Fils de NAPOLÉON ! tu sauras te placer
A côté du héros qui surpassa les autres,
Et lui seul peut se surpasser.

CHANT.

Paroles de M. Arnault, Membre de l'Institut;

Musique de M. Méhul, Membre de l'Institut et du Conservatoire.

CHANT

POUR

LE CONCERT EXÉCUTÉ AUX TUILERIES,

AU SUJET DE LA NAISSANCE

DU ROI DE ROME.

CHOEUR.

O France ! à tes destins prospères
Un règne éternel est promis !
Oui, ce jour assure à tes fils
Toute la gloire de leurs pères !

Ire STROPHE.

Si tu vois cent peuples divers
En toi reconnaître leur reine,

Depuis dix ans, pour l'univers,
Si Rome est aux bords de la Seine,
C'est qu'un héros sut t'élever
A cette grandeur qui t'étonne;
Mais la force qui te la donne
Peut seule te la conserver.

CHOEUR.

O France! à tes destins prospères
Un règne éternel est promis!
Oui, ce jour assure à tes fils
Toute la gloire de leurs pères!

IIe STROPHE.

Suffit-il à ton bienfaiteur
Qu'au plus long règne mesurée,
Sa vie usée à ton bonheur
Doive user un siècle en durée?
Suffit-il; ce vaste avenir,
A sa généreuse espérance,
Si du bien que lui doit la France,
Le règne avec lui doit finir?

CHOEUR.

O France ! à tes destins prospères
Un règne éternel est promis !
Oui, ce jour assure à tes fils
Toute la gloire de leurs pères !

IIIe STROPHE.

Le Ciel, propice à tous ses vœux,
De cette crainte le délivre ;
Pour le bonheur de nos neveux,
NAPOLÉON doit se survivre.
Pour le bonheur du monde entier,
Qui tient à celui de l'Empire,
Vois NAPOLÉON te sourire
En te montrant son héritier.

CHOEUR.

O France ! à tes destins prospères
Un règne éternel est promis !
Oui, ce jour assure à tes fils
Toute la gloire de leurs pères !

IVe STROPHE.

Gloire! à ce royal nourrisson
Ouvre les portes de ton temple;
Et là, pour unique leçon,
D'un père offre à ses yeux l'exemple.
Qui mieux lui pourrait enseigner
A régler le sort de la terre,
A prendre, à poser le tonnerre,
A vaincre, et sur-tout à régner?

CHOEUR.

O France! à tes destins prospères
Un règne éternel est promis!
Oui, ce jour assure à tes fils
Toute la gloire de leurs pères!

Ve STROPHE.

Mais la plus aimable vertu
Qui puisse orner le diadême,
O roi! de qui l'apprendras-tu,
Sinon de ta mère elle-même?
Si tu veux l'imiter, tes mains

Seront prodigues dès l'enfance,
Et feront de la bienfaisance
Le premier droit des souverains.

CHOEUR.

O France! à tes destins prospères
Un règne éternel est promis!
Oui, ce jour assure à tes fils
Toute la gloire de leurs pères!

VIe STROPHE.

Ce droit, le seul qu'à son époux
N'ait point abandonné LOUISE,
Rendit souvent son cœur jaloux
Du héros qu'elle rivalise.
Que de fois vit-on ses bienfaits
Autour de ton auguste père,
En cherchant des heureux à faire,
Ne trouver que ceux qu'il a faits!

CHOEUR.

O France! à tes destins prospères
Un règne éternel est promis!

Oui, ce jour assure à tes fils
Toute la gloire de leurs pères!

VIIe STROPHE.

Tant d'honneurs fixés sur tes bords
T'ont donné le droit d'être vaine:
Unis ta joie à nos transports,
Triomphe, ô nymphe de la Seine!
Que le pur cristal de tes eaux
S'enflamme à l'éclat de nos fêtes,
Et que les lauriers de nos têtes
S'entrelacent à tes roseaux!

CHOEUR.

O France! à tes destins prospères
Un règne éternel est promis!
Oui, ce jour assure à tes fils
Toute la gloire de leurs pères!

CANTATE.

Paroles de M. Arnault, Membre de l'Institut;

Musique de MM. Méhul, Chérubini et Catel,
Membres du Conservatoire.

CANTATE

SUR

LA NAISSANCE DU ROI DE ROME,

EXÉCUTÉE AU CONSERVATOIRE IMPÉRIAL,

LE JOUR

DE L'INAUGURATION DE LA SALLE DES EXERCICES PUBLICS.

CHOEUR DE POÈTES ET D'ARTISTES.

POURQUOI, sous un ciel aussi beau,
Entend-on gronder le tonnerre?
Quel est le prodige nouveau
Que ce bruit annonce à la terre?
L'orgueil des Titans ralliés
Menace-t-il encor Jupiter dans sa gloire?
Tenteraient-ils encor d'arracher la victoire
A l'invincible bras qui les a foudroyés?

APOLLON.

Doctes habitants du rivage
De lauriers renaissants à jamais couronné,
Rassurez-vous : cent fois si l'Olympe a tonné ;
Cent fois, dans ce beau jour, si d'un ciel sans nuage
Vos yeux ont vu l'azur par l'éclair sillonné,
Gardez-vous d'en tirer un sinistre présage.
D'un nœud qui nous promet la gloire et le repos,
De cet hymen qui nous doit des héros,
L'univers desirait un gage :

Il est né, l'enfant précieux
Qu'attendait le trône des cieux !
Il est né ! La foudre qui gronde,
Annonce un nouveau maître au monde,
Annônce un nouveau frère aux Dieux.

UNE MUSE.

Voyez le Maître du tonnerre,
Les yeux fixés sur un berceau,
S'enivrer du bonheur nouveau,
Du bonheur si doux d'être père.

CHOEUR DES MUSES.

Il est né, l'enfant précieux
Qu'attendait le trône des cieux!

UNE MUSE.

La douleur a par fois des charmes,
Junon, j'en appelle à ton cœur,
A tes yeux, où tant de bonheur
Brille même à travers tes larmes.

CHOEUR.

Il est né, l'enfant précieux
Qu'attendait le trône des cieux!

UNE MUSE.

Oh! de quelle douce assurance
Il remplit déja tous les cœurs,
Cet enfant né parmi les fleurs,
Dans la saison de l'espérance!

CHOEUR.

Il est né, l'enfant précieux
Qu'attendait le trône des cieux!

UNE MUSE.

Déjà Flore de ses guirlandes
A paré le jeune immortel;
Déja Cérès à son autel
De ses dons porte les offrandes.

CHOEUR.

Il est né, l'enfant précieux
Qu'attendait le trône des cieux!

UNE MUSE.

Mêlant leurs danses ingénues,
Les Dieux des bois, les Dieux des champs,
Forment des chœurs, et dans leurs chants
Elèvent son nom jusqu'aux nues.

CHOEUR.

Il est né, l'enfant précieux
Qu'attendait le trône des cieux!

APOLLON.

Que tardez-vous, fils du Permesse,
Amis des arts, amis des vers,

A joindre au cri de l'univers
Les accents de votre alégresse ?

CHOEUR GÉNÉRAL.

Il est né, l'enfant précieux
Qu'attendait le trône des cieux !
Il est né ! La foudre qui gronde,
Annonce un nouveau maître au monde,
Annonce un nouveau frère aux Dieux.

Amour du Ciel et de la Terre,
Divin enfant, reçois nos vœux
Dans cet asyle qu'à nos jeux
Ouvrent les bienfaits de ton père.

LA NAISSANCE DU ROI DE ROME,

ODE,

PAR M. D'AVRIGNI.

LA NAISSANCE

DU ROI DE ROME,

ODE.

Ils disaient, dans leur vain délire:
« Que de sa cime altière il touche jusqu'aux cieux;
« Que la terre à ses pieds l'admire,
« Le cèdre, qui toujours superbe, audacieux,
« Calme au milieu de la tempête,
« Des vents déchaînés sur sa tête
« Brave l'effort ambitieux;
« Les ans n'épargneront que son nom et sa gloire;
« Et les mortels un jour, tout pleins de sa mémoire,
« Chercheront des forêts le fier dominateur.
« Quel jeune rejeton, digne de sa naissance,
« Viendra du cèdre-roi, dans toute sa puissance,
« Rendre à la terre en deuil l'ombrage protecteur ?... »

Ainsi du héros de la France
Les fougueux ennemis se perdaient dans leurs vœux:
Mais d'une aveugle haine ô stérile espérance!
Le livre des destins était fermé pour eux.
Parais, noble héritier de l'arbitre du monde!
Il est temps que le Ciel à nos souhaits réponde;
Et les jours consacrés à Mars,
Ces jours, qu'avait marqués le dieu qui nous seconde,
Ont annoncé le fils du plus grand des Césars.
Du laurier triomphal la tête couronnée,
Au pied de nos autels la France prosternée
En ces mots élève sa voix
Au trône, d'où le Roi des rois
De la terre à son gré conduit la destinée:

« De l'Empire français, ô toi, le ferme appui,
« Abaisse tes regards de la voûte éternelle!
« Pour une autre Clotilde il implore aujourd'hui
« Ta providence paternelle.

« Le souris sur la bouche, et les pleurs dans les yeux,
« Elle étend vers le ciel, au moment d'être mère,
« Ces mains qui tant de fois de leurs bienfaits pieux
« Ont prévenu l'humble misère.

« Dieu juste, qui plus qu'elle eut droit aux dons heureux
« Qu'assurent aux vertus tes promesses fidèles ?
« Qui plus que le héros, digne objet de ses vœux,
« Règne protégé par tes ailes ?

« A peine en son printemps, mais déja sans rival,
« Il s'élançait, armé de ta foudre brûlante ;
« Les Alpes, sous les pas d'un nouvel Annibal,
« Abaissaient leur cime tremblante.

« Bientôt, loin de mes bords à ta voix entraîné,
« Des Français, dans Massoure, il court venger la cendre :
« Le Jourdain tressaillit, et le Nil étonné
« Crut encor revoir Alexandre !

« Mais, tandis qu'aux remparts fondés par Sésostris
« Il triomphait, vainqueur dans les trois parts du monde,
« L'éclat de mes drapeaux abattus et flétris
« Se voilait d'une nuit profonde.

« Déja se rallumaient de plus tristes combats ;
« Déja fumait dans l'air la torche étincelante ;
« Et le monstre, fatal aux plus fermes États,
« Relevait sa tête sanglante.

« Et moi, l'œil attaché sur la rive des mers,
« J'invoquais de mes vœux, j'invoquais de mes larmes,
« Le héros dont le bras jusqu'au fond des déserts
« Portait la gloire de mes armes.

« Je périssais, grand Dieu! quand des murs de Memphis
« Il reparaît guidé par ton ordre suprême:
« Tout change; et sur le front du vengeur de mes fils
« Ta main pose le diadême.

« En vain se sont armés les plus grands potentats,
« Pleins du trompeur espoir d'ébranler sa puissance;
« Près de tomber du trône, errants dans leurs états,
« Quel fut leur soutien? sa clémence.

« Eh! quels rois auraient pu, de vingt peuples suivis,
« Renverser les arrêts que ta foudre accompagne?
« Ainsi jadis son bras au trône de Clovis
« Éleva le fier Charlemagne.

« Quels bienfaits ont dès-lors signalé l'heureux cours
« D'un empire immortel dans la paix, dans la guerre!
« Il vont croissant encore, et chacun de ses jours
« Annonce un prodige à la terre.

« Dans mes tranquilles champs, dans mes murs glorieux,
« Le désordre par-tout fait place à l'harmonie.
« Un seul homme a parlé : rien n'échappe à ses yeux ;
« Tout obéit à son génie.

« L'Océan, que d'Atlas dominent les sommets,
« De l'Hercule thébain borna l'essor rapide ;
« Mais les âges futurs ne trouveront jamais
« Les colonnes de mon Alcide.

« Il éclaire les yeux, il assure les pas
« De Thémis, en mon sein désormais rappelée ;
« Et, formidable au crime, elle a rouvert ses bras
« A l'innocence consolée.

« Ces autels qu'à tes pieds je presse de mes mains,
« S'élèvent raffermis par ta vivante image ;
« Et, libres dans leur foi, tous les faibles humains
« Y portent leur paisible hommage.

« L'hydre, des champs français trop long-temps le fléau,
« Expire sous ses pieds, vainement frémissante :
« Tous les cœurs étonnés ne sont plus qu'un faisceau
« Que réunit sa main puissante.

« J'embrasse mes enfants rassemblés à sa voix,
« Mes enfants, ramenés des plages étrangères;
« Et les Français, soumis à ses augustes lois,
« Ne m'offrent qu'un peuple de frères.

« Mais, de tant de bienfaits que tu versas sur eux,
« Quel gage doit un jour garantir la durée?
« Ils sont promis encore à mes derniers neveux:
« Grand Dieu! remplis ta foi sacrée.

« Donne un appui futur au trône des Français,
« Un fils à deux époux, ton plus parfait ouvrage:
« Viens, parle; c'est à toi d'affermir à jamais
« Un si magnifique héritage.

« Qu'il naisse cet enfant, digne de soutenir
« Et le poids de son nom et le fardeau du monde,
« Cet enfant de l'Europe, en qui de l'avenir
« Déja l'espérance se fonde!..... »

Elle parlait encore; et le palais des rois
Voit une étoile radieuse,
Dans sa course mystérieuse
Eclairer tout-à-coup le faîte de ses toits:

L'ombre s'évanouit; et, rouvrant sa carrière,
Du haut de son char glorieux,
Déja l'astre du jour d'un fleuve de lumière
Inonde les déserts des cieux:
L'air se tait; l'océan retient ses flots tranquilles;
Les vents s'arrêtent immobiles;
Et des lambris sacrés, qui s'agitent trois fois
Brillant d'une clarté nouvelle,
A travers le silence, une éclatante voix
Retentit jusqu'aux murs de la ville éternelle:
« France, de tes enfants l'espoir est couronné:
« Nymphe heureuse des flots dont Paris est baigné,
« Du sein de tes grottes profondes
« Lève, lève ton front, de gloire environné;
« Tibre, enorgueillis-toi; Danube, enfle tes ondes;
« Les temps sont accomplis; le Roi de Rome est né.

A ces mots, à ce nom les mers au loin répondent;
De la terre et des cieux les hymnes se confondent;
La nature a repris ses vêtements de fleurs;
Et le printemps, suivi des dons qu'il fait éclore,
Dans les champs qu'il décore,
Sème du haut des airs les plus riches couleurs.

Déja de tous côtés, oubliant leur faiblesse,
Accourent à grands flots l'enfance, la vieillesse;
Un transport unanime entraîne tous les cœurs;
Et, d'un peuple éperdu partageant l'alégresse,
Dans la commune ivresse,
L'infortune elle-même a retenu ses pleurs.

O spectacle enchanteur, qu'à nos regards étale
De l'univers entier l'heureuse capitale!
O famille de rois! ô cortége pompeux!
A cet astre nouveau qui de vos nobles têtes
Écarte les tempêtes,
Rois, portez comme nous les tributs de vos vœux.

Quel éclat t'accompagne, et quel destin t'appelle,
Jeune et brillante fleur d'une tige immortelle!
La Terre te salue, et le Ciel te sourit.
Le trône est le berceau qui reçoit ton enfance;
Et l'appui de la France
S'offre à nos yeux encor dans le fils qu'il chérit.

Dès sa naissance, orné des graces de sa mère,
Bientôt le rejeton d'un si glorieux père
Doit marcher sur ses pas, doit s'instruire à sa voix;

Et l'auteur de ses jours lui seul est digne d'être
Le modèle et le maître
D'un fils né, comme lui, pour régner sur les rois.

Quel est donc ton espoir, orgueilleuse Tamise?
Voudrais-tu d'une paix à l'Europe promise,
Au mépris des destins, retarder les bienfaits?
Reine autrefois des mers, Tyr n'est plus; et ses restes
Des vengeances célestes
Révèlent aux humains les sinistres effets.

Cesse enfin de rêver nos discordes civiles.
Entends-tu dans nos ports, entends-tu dans nos villes
Ces soldats jusqu'aux cieux élever leurs serments,
Et jurer, dans l'ardeur qu'un si beau jour inspire,
D'éterniser l'Empire
Dont le vainqueur des rois jeta les fondements?

Guerriers, n'en doutez pas: le siècle qui commence
Verra, toujours debout, cet édifice immense
S'étendre par-delà l'intervalle des mers;
Et du trône français, au loin resplendissante,
La majesté croissante
Des rayons de sa gloire emplira l'univers.

ODE

SUR LA NAISSANCE

DU ROI DE ROME,

PAR M. BAOUR-LORMIAN.

ODE

SUR LA NAISSANCE

DU ROI DE ROME.

O France, lève-toi dans ta splendeur nouvelle!
Tes destins sont remplis, et ton astre est fidèle....
Qu'attend ce peuple immense?.... Incertain, agité,
Il écoute.... L'airain, dont la voix le console,
Du Louvre au Capitole
Proclame le bonheur de la postérité.

Le voilà ce soutien où notre espoir se fonde!
Un enfant rétablit l'équilibre du monde;
Des sombres factions il brise le faisceau:
Ses yeux se sont ouverts au milieu des conquêtes,
Et de l'hydre aux cent têtes
Ont vu le sang fumer autour de son berceau.

Le doux printemps, pour lui devançant sa carrière,
S'empresse à couronner de fleurs et de lumière
Le front du jeune Roi naissant à peine au jour.
La Victoire et la Paix, déesses immortelles,
L'ombragent de leurs ailes
Et le bercent au son de nos hymnes d'amour.

Les sept monts à-la-fois ont salué leur maître.
De la cité des Dieux l'éclat va reparaître :
Elle saisit le sceptre ; et du haut de son char,
Fière du second rang que le Ciel lui destine,
Avec respect s'incline
Devant le Roi du monde et le fils de César.

. . . . .

Voyez-vous de la nuit des tombes écroulées,
Du sein de ces débris, du fond des mausolées,
En foule s'élever des mânes glorieux ?
Le Tibre avec orgueil revoit sur ses rivages
Les héros et les sages
Dont la mort épargna les noms victorieux.

Pâle, et du rameau d'or la tête environnée,
Des bois élyséens l'heureux chantre d'Énée
Déserte la fraîcheur et les ombrages verts :

Son fantôme sacré, plein d'un nouveau délire,
Veut chanter sur sa lyre
Les destins du monarque espoir de l'univers.

Infaillible garant d'un bonheur qui s'achève,
Sous les yeux paternels qu'il s'instruise et s'élève!
Je le vois s'emparer du destin qui l'attend.
L'aiglon, impatient d'abandonner la terre,
De l'oiseau du tonnerre
Dans les feux du soleil suit le vol éclatant.

Qu'il sera beau ce jour de splendeur et d'ivresse,
Où portant dans ses bras le fils de sa tendresse,
Une mère, au milieu des transports les plus doux,
Déposera le fruit d'une alliance sainte
Dans cette même enceinte
Où Dieu, qui fait les rois, couronna son époux!

De tout un peuple alors la fervente prière,
De ce monde mortel franchissant la barrière,
Parmi des flots d'encens montera jusqu'aux cieux;
Et de Jérusalem la harpe prophétique
Redira le cantique
D'alégresse et d'amour symbole harmonieux.

Dieu même à ces concerts se montrera sensible.
Les lampes d'or (1), veillant au mont inaccessible,
Redoubleront l'éclat de leurs feux éternels :
Et l'ange qui préside au salut de l'Empire,
Sur le divin porphyre
Gravera de nos cœurs les serments solemnels.

(1) Paradis perdu, liv. VII.

ODE

SUR LA NAISSANCE

DU ROI DE ROME,

PAR M. BRIFAUT.

ODE

SUR LA NAISSANCE

DU ROI DE ROME.

Le voilà cet enfant, votre auguste espérance !
O ville des Césars, et toi superbe France,
Rivalisez de joie en un si beau destin :
Du bronze enorgueilli, qui s'éveille et qui gronde,
La voix annonce au monde
Le fils de son héros et de son souverain.

Courons, mêlons nos vœux à la publique ivresse.
Déja de tous côtés on se cherche, on se presse ;
Dans nos temples, au seuil de ce royal parvis,
Par-tout en nos remparts une foule éperdue,
A grands flots répandue,
Les bras levés au ciel, répète : C'est un fils !

Eh ! quel Français, témoin de ce moment sublime,
Peut dérober son ame au transport unanime ?
Non, non, il n'en est point, non, peuple de vainqueurs ;

J'en atteste l'orgueil que votre front déploie,
Et ces larmes de joie,
Et ce cri dont l'élan emporte tous les cœurs.

Touchante effusion! On se mêle, on s'embrasse:
L'un voit l'œuvre d'un Dieu, se prosterne et rend grace:
L'autre vante l'État fort d'un second appui:
La mère, se penchant vers ses fils qu'elle presse
Avec plus de tendresse,
Dit, en s'applaudissant: Ils croîtront avec lui!

O Prince, quels honneurs accueillent ta venue!
Tu nais sur des lauriers; l'Europe te salue
D'un nom à qui la gloire en tout temps veut s'unir;
Autour de ton berceau vingt peuples se rallient;
Et de loin s'humilient
Nos ennemis, muets devant ton avenir.

Insensés qui rêviez nos disgraces futures,
Venez, ah! venez voir vos sinistres augures
Par ce garant sacré démentis aujourd'hui!
Fuiront-elles, parlez, nos grandeurs enchaînées
Aux fortes destinées
Du héros triomphant qui s'éternise en lui?

Approchez : l'osez-vous ? voyez sa main guerrière,
De la main d'une épouse et satisfaite et fière,
Recevoir cet enfant promis aux nations ;
Et l'élevant vers nous, d'une voix attendrie,
Offrir à la patrie
L'héritier des Césars et des NAPOLÉONS.

« Oui, Français, oui, c'est lui que mon amour vous donne ;
« C'est le fils de l'État, l'honneur futur du trône ;
« C'est un nouveau lien qui nous réunit tous :
« Adoptez-le, guerriers, au nom de la victoire ;
« Je le voue à la gloire ;
« O peuple de héros ! il appartient à vous ! »

Français, vous répondez à cet appel sublime :
Vos aigles, frémissant d'un transport unanime,
Ont abaissé vers lui leur essor triomphant :
Et toi, NAPOLÉON, c'est devant leur tonnerre
Que les fils de la guerre
Jurent de t'obéir dans ce royal enfant.

Quel est ce vieux soldat qui dans leurs rangs se lève ?
Une main sur son cœur, et l'autre sur son glaive,
Il ranime sa voix. Les palmes de Lodi,

Les lauriers d'Iéna, qui sans doute l'ombragent,
A ces grands cœurs présagent
Un interpréte heureux par la gloire applaudi.

« Français, il est à nous, il sera nos délices!
« Et puissent s'effacer nos nobles cicatrices,
« Puissent tous nos lauriers se sécher sur nos fronts,
« De nos propres exploits qu'en notre ame glacée
« Expire la pensée,
« S'il perd les grands destins que nous lui promettons!

« Dieu, gardez son berceau! que ses jeunes années,
« De calme, de bonheur, de ris environnées,
« Soient, ô Napoléon, le charme de tes yeux!
« Qu'à l'ombre de ce trône égayé de sa joie
« Il joue et se déploie,
« Comme un aiglon grandit pour l'empire des cieux!

« Oh! lorsque dans nos camps nous le verrons paraître,
« Quelle indomptable ardeur nos récits feront naître
« Dans son cœur amoureux de travaux immortels!
« C'est là, c'est au milieu de ces champs de prodiges
« Qu'il suivra les vestiges
« Innombrables témoins des exploits paternels.

« Nous lui dirons : Ce lieu vit la France sauvée.
« Là, du deuil de Rosback la honte fut lavée :
« Là, le glaive vainqueur du trident détrôné
« Enchaîna sur les eaux l'avarice punie :
« Là, devant le génie
« S'est abaissé le Nord, de glaçons couronné.

« Vous parlerez bien mieux, vous, murs tombés en poudre,
« Empires qu'en courant déracina la foudre,
« Fleuves qui rugissez, soumis aux mêmes fers !
« Mais, à ces monuments, où s'empreint la vengeance,
« Prince, vois la clémence
« Opposer en cent lieux des monuments plus chers.

« Sur les rois suppliants vois le pardon descendre,
« Et les cités renaître ; et par-tout se répandre
« Les Arts, fils de la Paix, que la Sagesse instruit.
« Vois cet aigle en repos illuminer la terre
« Des feux de ce tonnerre
« Qui pouvait la frapper d'une éternelle nuit.

« Quels garants de tes droits ! Ces amas de trophées ;
« De l'Anarchie aux fers les torches étouffées ;
« Ce trône foudroyé, qui reparaît debout,

« Élevé sur les lois, les arts et la victoire,
« Vaste rempart de gloire,
« Dont les rayons sacrés le défendent par-tout;

« Ces monuments pompeux, témoins de ton aurore,
« Qui sous tes yeux naissants tour-à-tour vont éclore,
« Et, fiers de t'étonner, se pressent devant toi;
« Et l'Europe à tes pieds, et le monde en alarmes
« Au seul bruit de nos armes;
« Et déja ton berceau, siége auguste d'un roi!

« O grandeur! ô puissance! heureux fils, que protége
« Des vertus d'un héros l'invincible cortége!
« Armé de son nom seul et de son souvenir,
« Tu peux, tranquille et fier, te reposer à l'ombre
« De ses travaux sans nombre;
« Et sa gloire a pour toi subjugué l'avenir.

« Non, tu n'ouvriras point les portes de la guerre:
« Ton sceptre pacifique, étendu sur la terre,
« Est un dernier bienfait qu'il lègue à nos neveux;
« Tandis que, repoussé de rivage en rivage,
« Le Léopard sauvage
« Fuit, et meurt des poisons qu'il amassait pour eux.

« O ma patrie ! ô mère en grands hommes féconde !
« Premier peuple adopté du premier roi du monde !
« France, toi dont le nom ne pourra plus périr !
« O terre des héros, où ma cendre appelée
« Dormira consolée,
« Sur ton sein triomphant il est doux de mourir ! »

DITHYRAMBE

SUR LA NAISSANCE

DU ROI DE ROME,

PAR M. CASIMIR DELAVIGNE.

DYTHYRAMBE

SUR LA NAISSANCE

DU ROI DE ROME.

« Destin, qui m'as promis l'empire de la terre,
« Tu disais : Rome un jour, souveraine des rois,
« Les verra, courbés sous ses lois,
« Devant elle, abaisser leur sceptre tributaire ;
« Rome au monde asservi dictera ses arrêts.
« Où sont ces rois captifs, ces tributs, ces hommages,
« Et ce sceptre vainqueur des peuples et des âges ?
« Destin qu'ont produit tes décrets ?

« Ma gloire a disparu comme une ombre légère ;
« Autour de moi je vois épars
« Les antiques débris du trône des Césars
« Ensevelis dans la poussière.
« Où marchaient mes soldats, où flottait leur bannière,
« Je n'aperçois que des tombeaux ;

« Et, déchu pour jamais de sa grandeur première,
« Un peuple de vaincus ose fouler la terre
« Où dort un peuple de héros. »

Rome, ne gémis plus sur tes foudres éteintes,
Au séjour du destin ont pénétré tes plaintes,
Et de son antre obscur aussi vieux que le temps
La voûte prophétique a redit ces accents :
« Que la cité de Mars à ma voix se console ;
« Un nouveau Jupiter, garant de mes décrets,
« Va présider au Capitole ;
« O monts du Latium, inclinez vos sommets !
« NAPOLÉON va rendre à l'antique Ausonie
« Ses lauriers, sa splendeur, son trône, son génie.
« Rome, tes destins vont changer ;
« La France sur ses pas t'appelle à la victoire ;
« Elle ne peut céder sa gloire,
« Mais elle peut la partager.

« Pour soutenir le poids du sacré diadême,
« Qui doit à ses grandeurs bientôt t'associer,
« Du héros la bonté suprême
« Te promet un autre lui-même,
« De ses vertus immortel héritier. »

Mais déja le Ciel te le donne;
L'éclair luit, les airs sont troublés,
Et, dans les temples ébranlés,
L'airain pieux tremble et résonne.
La foudre a retenti cent fois;
Quel est le Dieu que le tonnerre
En grondant annonce à la terre?
C'est le fils du plus grand des rois!

Salut, doux espoir de la France;
Gloire au guerrier, fils du guerrier!
A peine il vient de naître...... et l'univers entier
A retenti de sa naissance.
Déja l'aigle romaine au vol audacieux
Va prendre son essor et planer dans les cieux;
Ces fils de Romulus, dont vingt siècles de gloire
Protégent les exploits passés,
Tremblent de les voir éclipsés
Par cet illustre enfant, qu'adopte la Victoire;
L'astre de Jule en a pâli;
Et, sous le marbre solitaire,
De ses restes glacés muet dépositaire,
César a tressailli.

Quel auguste appareil ! quels pompeux sacrifices !
Aux autels de son Dieu, dans les saints édifices,
La France est à genoux !
Quel immense concours assiége ces portiques !
Ministres du Seigneur, redoublez vos cantiques !
O temples ! aggrandissez-vous !

Sous ces voûtes religieuses
Où flottent de vingt rois les dépouilles fameuses,
Mobile monument des exploits d'un héros ;
Ce peuple ne vient pas, dans sa reconnaissance,
Du Dieu guerrier, protecteur de la France,
Chanter les triomphes nouveaux ;
Un besoin plus touchant que celui de la gloire
A guidé les Français ravis,
Et l'hymne de la paix résonne en ces parvis,
Naguère accoutumés aux chants de la victoire.
Le Danube est ému jusqu'aux fond de ses eaux,
Et, secouant sa chevelure humide,
Il s'élance joyeux, de son palais liquide,
Le front ceint de roseaux.

Mais quelle sublime harmonie
Soudain retentit sur ses bords

Des vierges de la Germanie
Qui dira les divins accords ?
Un Dieu lui-même les inspire ;
Un Dieu leur a prêté sa lyre,
Et la corde sonore a frémi sous leurs doigts.
C'est toi que leur voix chante, aimable souveraine,
Toi, dont les jeunes mains ont désarmé la haine,
Toi, la fille, l'épouse, et la mère des rois.

Tu parus : aussitôt les peuples de la France
Entourèrent ton char de leurs concerts joyeux.
Devant toi marchait l'espérance,
Et ce jour à jamais heureux
D'un jour plus doux encor nous donna l'assurance.
Jeune immortelle, il naît de ton sein généreux
Ce fils, que ta présence annonçait à l'empire ;
Un doux transport déja se mêle à tes douleurs,
Et, sur ces traits souffrants où la beauté respire,
Le souris maternel brille au milieu des pleurs.

Telle dans sa course légère,
Dissipant un brouillard obscur,
Du jour l'aimable messagère
Apparaît sur son char d'azur.

A la terre qui se réveille,
La déesse, de sa corbeille
Prodiguant les trésors divers,
Par ses pleurs et par son sourire,
Annonce le dieu dont l'empire
Va s'étendre sur l'univers.

Reçois, royal enfant, les vœux de la patrie;
Qu'un laurier paternel ombrage ton berceau!
Que la gloire et les arts, embellissant ta vie,
Consacrent à jamais le règne le plus beau!
Enfant chéri du Ciel, attendu par la terre,
Promis à la postérité,
Puisses-tu sous les yeux de ton auguste père
Croître pour l'immortalité!

Et vous, peuples heureux de ces heureux rivages,
O vous dont sa naissance a comblé tous les vœux,
Goutez un bonheur sans nuages
Qui doit s'étendre un jour à nos derniers neveux.
Bannissez la crainte importune;
Par un vent favorable en son cours entraîné,
Le vaisseau de l'état, de gloire environné,
Porte César et sa fortune.

LA NAISSANCE
DU ROI DE ROME,
HYMNE,

PAR Mme A. B. DUFRENOY.

LA NAISSANCE
DU ROI DE ROME.

HYMNE.

Lève-toi, peuple de Lutèce !
Peuple de Rome, lève-toi !
Chantez des hymnes d'alégresse,
Je vous annonce un nouveau roi.

Il approche ce temps prédit par les oracles,
Cet heureux âge d'or promis à l'univers ;
Déja depuis neuf jours resplendit dans les airs
Un signe lumineux, précurseur des miracles.
J'ai vu la planète de Mars
S'enrichir en son cours d'une étoile nouvelle,
Et venir se placer plus brillante et plus belle,
Sur le palais de nos Césars.
De myrte et de roses parée,
Lucine à mes regards fend la plaine azurée,

Du Louvre elle franchit les tours.
Hâtez-vous, heure desirée . . !
Qui devez du grand siècle amener les beaux jours!
Doux moments ! moments chers à tes sujets fidèles!
O mon maître ! ô Napoléon !
Tu l'as enfin béni, de tes mains paternelles,
L'héritier de ton rang, le soutien de ton nom.
J'ai vu la Renommée, en étendant ses ailes,
Courir, au même instant, à vingt peuples ravis
Annoncer le bonheur dont nos vœux sont suivis,
Leur raconter des Dieux les faveurs solennelles.
Le Danube, la Seine, et le Tibre, et le Rhin,
D'orgueil, et de plaisir, dans leurs grottes bondissent,
Et leurs Naïades applaudissent
A ce roi, premier né de leur grand souverain.
De ses premiers exploits rappelant la mémoire,
L'antique Capitole, où revient la Victoire,
Se pare de lauriers qui seront toujours verts.
Enfant prédestiné ! les yeux à peine ouverts,
Tu deviens d'espérance une source féconde.
Jouis de nos transports, second astre sauveur;
Et vois le ciel, la terre et l'onde,
A ton approche, roi du monde,
Briller d'amour et de splendeur.

Lève-toi, peuple de Lutèce !
Peuple de Rome, lève-toi !
Chantez des hymnes d'alégresse,
Célébrez votre nouveau roi.

Tu lui donnas le jour, triomphe, ô ma patrie !
Fière de l'avenir, lève un front radieux !
Près du berceau victorieux
Où veille Minerve attendrie,
Regarde s'avancer les mânes glorieux
De ces rois conquérants, l'amour de nos aïeux.
Sur un nuage d'or j'aperçois Charlemagne,
De ses pairs généreux la foule l'accompagne ;
Il parle ; écoutons ces accents :
« Salut, fils du héros, dont le génie immense
« De mon empire illustre accroissant la puissance,
« Fit plus, en quelques mois, que moi-même en quinze ans !
« Salut, délices de la France !
« De deux vastes états, heureux et doux lien,
« Ose tout espérer, Minerve est son soutien.
« Couvert de son auguste égide,
« Crois, digne fils d'un autre Alcide,
« Porte comme le sien ton nom jusques aux cieux ;
« Remplis l'un et l'autre hémisphère

« De tes travaux prodigieux,
« Achève l'œuvre de ton père.
« Oui, tu l'accompliras ce superbe devoir,
« J'en ai pour garant ton sourire ;
« Et cet œil animé d'un héroïque espoir
« Où tout Napoléon respire.
« Oui, c'est à toi que le destin
« A réservé le soin du bonheur de la terre ;
« Sous ton empire, enfant divin,
« La Discorde fatale et l'homicide guerre
« Ne troubleront plus les humains ;
« Le tonnerre vengeur dormira dans tes mains.
« Charmés de tes vertus, touchés de ta clémence,
« De tes sages lois amoureux
« Les peuples les plus valeureux,
« D'eux-mêmes, se rangeant sous ton obéissance,
« T'offriront, à genoux, leurs tributs et leurs vœux.
« Ile jalouse, île hautaine,
« En vain les flots sont tes remparts ;
« L'Océan asservi verra briser sa chaîne,
« Westminster sur ses tours verra mes étendards.
« O France ! nation désormais sans rivale !
« Éole sur les mers prépare tes succès.
« Les mines du Chily, les trésors du Bengale,

« N'enfleront plus les ports de l'orgueilleux Anglais.
« Ces mines, ces trésors, deviennent ta fortune ;
« NAPOLÉON domte Neptune,
« Et le monde jouit d'une éternelle paix. »

Il dit : à ce héros toujours cher à la France
D'harmonieuses voix répondent dans les airs ;
Et des palmes, des fleurs tombent en abondance
Autour de ce berceau qui porte l'espérance
Et les destins de l'univers.

Lève-toi, peuple de Lutèce !
Peuple de Rome, lève-toi !
Chantez des hymnes d'alégresse,
Célébrez votre nouveau roi.

Illustre rejeton d'une tige sacrée,
Enfant chéri des Immortels,
Tandis qu'en ton honneur une foule enivrée
Élève en tous lieux des autels,
Presse-toi sur le sein d'une mère adorée ;
Puise dans ses yeux enchanteurs
Cet invincible attrait, cette grace attirante,
Qui rend la majesté touchante,

Et d'abord lui livre les cœurs.
Royal enfant ! déja tes premières tendresses
Ont effacé neuf mois de crainte et de douleurs;
Louise t'a souri : redouble tes caresses ;
Rends à ta noble mère, en ces moments si doux,
La gloire et le bonheur qu'elle répand sur nous.

Lève-toi, peuple de Lutèce !
Peuple de Rome, lève-toi !
Chantez des hymnes d'alégresse
Célébrez votre nouveau roi.

L'ORACLE DU JANICULE,

POËME

SUR LA NAISSANCE

DE SA MAJESTÉ

LE ROI DE ROME,

PAR J. ESMÉNARD,

MEMBRE DE L'INSTITUT IMPÉRIAL DE FRANCE, ET DE L'ACADÉMIE DE MARSEILLE.

L'ORACLE DU JANICULE,

POËME.

N. B. Le mont Janicule a pris ce nom de *Janus*, roi des Aborigènes. Les vieilles traditions y placent la ville de Saturne, vis-à-vis la colline où fut ensuite élevé le Capitole : une partie du Janicule fut enfermée dans l'enceinte de Rome par le roi *Ancus Martius ;* mais cette montagne n'a jamais été comptée parmi les sept collines. Suivant le témoignage de *Tite-Live*, le tombeau de *Numa Pompilius* fut découvert sur le Janicule, cinq cent trente-cinq ans après la mort de ce prince ; et l'on y trouva, dans deux caisses couvertes en plomb, quatorze livres attribués à *Numa*, les uns écrits en latin, les autres en grec, sur du papyrus d'Égypte.

On va visiter aujourd'hui, sur le Janicule, la *villa* Pamfili, d'où la vue embrasse toute la ville de Rome et ses campagnes jusqu'à l'embouchure du Tibre ; l'église de Saint-Pierre *in Montorio*, qui posséda long-temps le chef-d'œuvre de *Raphaël*, et la magnifique fontaine *Paolina*, construite par les ordres de *Paul V* (de la maison *Borghèse*), pour verser à Rome les belles eaux que *Trajan* y avait amenées du lac Sabatin, appelé depuis *lac de Bracciano*.

Du sixième des mois la première journée
Annonçait par ses feux le midi de l'année ;
L'été couvrait déja de ses naissants trésors
La ville de Saturne, et ses fertiles bords

Où jadis, consacrant sa noble idolâtrie,
Sous le nom des Césars, les Dieux de la patrie,
Rome à sa propre gloire éleva des autels,
Et du haut des septs monts régna sur les mortels.
Du sombre azur des cieux, sur l'Ausonie antique,
Après un jour brûlant, une nuit poétique
Laissait tomber son ombre en mobiles rideaux;
L'œil poursuivait au loin, sur le flanc des coteaux,
De l'insecte enflammé la tremblante lumière (1);
Et, suivant dans les airs sa paisible carrière,
L'astre aux pâles rayons, ami du voyageur,
Dans les champs altérés ramenait la fraîcheur.
Tandis qu'humide encor d'une vapeur féconde,
La rêveuse clarté glisse et brille sur l'onde,
Rend la vie aux rameaux par la chaleur flétris,
Et de ses flots d'argent couvre ces vieux débris
Qui des siècles muets ont raconté l'histoire;
Un généreux amant des arts et de la gloire,
Edmond, né sur ces bords, dans le sein de la paix,
D'une vierge du Tibre et d'un guerrier français,
L'esprit plein des grandeurs de sa double origine,

(1) Les lucioles ou mouches à feu, très-communes dans l'Italie méridionale, et sur-tout dans les environs de Rome, y présentent un spectacle singulier pendant les nuits d'été.

De la cité de Mars contemple la ruine.
Il ne peut s'arracher à ces nobles lambeaux :
Souvent il admira les chefs-d'œuvre nouveaux
Qui, joignant par les arts l'Italie et la Grèce,
De la ville éternelle ont paré la vieillesse ;
Mais leur jeune beauté ne touche plus son cœur :
Ces arcs demi-rompus où le marbre vainqueur
Conserve des héros la mémoire et l'image,
De pensers plus hardis nourrissent son courage. —
« Cirque des Flavius, orgueil du peuple-roi,
« Monument d'un malheur immense comme toi,
« Quel prodige à mes yeux s'offre dans ton enceinte (1) !
« Le Dieu qu'elle a proscrit venge la Cité sainte ;
« Les autels de Sion, dans tes remparts déserts,
« Ecrasent l'aigle altier qui soumit l'univers ;

(1) L'amphithéâtre de *Flavius*, vulgairement appelé *le Colisée*, fut commencé par *Vespasien*, au retour de la guerre de Judée. *Titus* l'ayant achevé après la destruction de Jérusalem, le consacra à la mémoire de son père. Seize mille esclaves juifs y furent, dit-on, employés pendant cinq ans. Quoique à demi ruiné, c'est encore le plus vaste monument de l'ancienne Rome. Une croix de bois et quatorze chapelles érigées dans son enceinte attestent le triomphe de la religion, pour laquelle tant de martyrs y versèrent leur sang, et le préservent de nouvelles dégradations. On sait que plusieurs beaux édifices de Rome moderne ont été construits avec des marbres arrachés du Colisée.

« Ah ! ne pourrai-je voir ta splendeur ranimée !
« Des rivages du Nil, des champs de l'Idumée,
« Quel nouveau conquérant t'apportant les tributs,
« Te rendra tes honneurs par la main des vaincus ? »
Ainsi parlait Edmond : sous la voûte poudreuse,
L'écho seul entendit sa douleur généreuse.

La place où s'élevait le palais des Césars,
Attriste encor son ame en frappant ses regards.
Là, de vingt monuments que vingt siècles noircissent,
La gloire a disparu, les ruines périssent ;
Et de nouveaux débris sans cesse environnés,
Les mânes souverains errent abandonnés.
Le temple d'Antonin ne reçoit plus d'hommages ;
Rome du bon Trajan cherche en vain les images ;
En vain il inspira les arts reconnoissants :
Sur le marbre animé les Daces frémissants,
Ces aigles, ces captifs, ces autels, cette fête
Qui de l'Ister soumis célébrait la conquête,
Tous ces nobles travaux, ô Fortune, ô Destin !
S'étonnent de parer le char de Constantin,
Et, parmi les tributs offerts à sa puissance,
Des arts dégénérés accusent l'indigence (1).

(1) Les beaux bas-reliefs qui ornent l'arc de triomphe de

Tant la victoire même a besoin des talents!
Cependant vers le nord Edmond marche à pas lents;
Sous le rideau léger dont la nuit s'est voilée,
Il découvre cet arc où Rome désolée,
Plaçant au rang des Dieux les mânes de Titus,
Osa devant son frère adorer ses vertus (1).
Dans le forum désert il pénètre en silence;
Ses pas foulent encor sur ce théâtre immense,
Dans la poussière épars, les héros et les Dieux;
Mais du moins, à leur gré, des tribuns factieux,
D'un peuple impatient de ses grandeurs passées,
N'y font plus retentir les clameurs insensées.
Voilà ce Capitole, effroi de l'univers,
Qui vit les nations et les rois dans les fers,

Constantin, appartenaient au forum de *Trajan*, et représentent divers événements de son règne : sa victoire sur *Décébale*, la tentative de ce roi barbare pour assassiner son vainqueur, des sacrifices à *Mars*, à *Apollon*, à *Diane*, etc. Le travail en est admirable; au contraire, les sculptures qui sont du temps de *Constantin*, ne sont remarquables que par la richesse des marbres, et contrastent avec les autres bas-reliefs par le mauvais goût et la grossièreté de l'exécution. C'est sur ce monument que les antiquaires vont étudier l'histoire des progrès et de la décadence des arts.

(1) L'apothéose de *Titus*, représentée dans le cintre de cet arc, est une preuve qu'il fut érigé après la mort de ce prince, et par conséquent sous le règne de *Domitien*.

Attendre, consumés d'une rage profonde,
L'ordre d'un plébéien chef des maîtres du monde!
Oh! combien de revers ont puni tant d'orgueil!
Sur ces débris noircis par la flamme et le deuil,
Combien de conquérants et de hordes sauvages,
Des Césars, des Brutus confondant les images,
Ont brisé sous le fer, dans les feux renaissants,
Ces superbes consuls et ces Dieux menaçants!
Dix siècles ont enfin relevé ces murailles:
Mais les efforts du temps, la fureur des batailles,
De cent peuples rivaux les homicides jeux,
Et du nord débordé les torrents orageux,
Et d'un culte nouveau la victoire immortelle,
N'ont pu du Capitole exiler Marc-Aurèle (1);
Respirant sur le bronze au milieu des Romains,
Il semble encor veiller au bonheur des humains.
Edmond mouille de pleurs cette image chérie,

Enfin, suivant toujours sa noble rêverie,

(1) La place du Capitole est ornée de la statue équestre de Marc-Aurèle, que *Paul V* fit relever au lieu qu'elle occupe maintenant, sur un piédestal d'un seul bloc de marbre tiré du forum de *Nerva*. *Michel-Ange*, qui fut chargé de la direction de ce travail, était, dit-on, si frappé de la beauté de cette statue, et sur-tout du mouvement du cheval, qu'il lui disait de temps en temps: « *N'oublie pas que tu vis, marche.* »

Il descend vers le Tibre, et trouve sur ses bords,
D'un pêcheur inconnu les innocents trésors.
Les filets sont oisifs sur le rivage humide:
Mais à peine, entraîné par la pente rapide,
Edmond touche la nef, prompte à le recevoir,
Obéissant peut-être à ce fatal pouvoir
Qu'adorait autrefois l'antiquité crédule,
Le bois flottant le porte au pied du Janicule.
Plein d'un espoir secret, le jeune audacieux
Gravit sur les hauteurs du mont silencieux;
Et déjà dans la nuit son ardeur égarée
Touchait, sans le savoir, à la tombe ignorée
Où le sage Numa, loin des yeux des Romains,
Fit déposer sa cendre et ses livres divins.
La lune avait caché son flambeau tutélaire,
Lorsque, sous une voûte antique et solitaire,
Une voix, qu'accompagne un luth harmonieux,
Vient frapper son oreille et monte vers les cieux.
Étonné, mais tranquille, il écoute et s'arrête.
« Parais, disait la voix, jour de gloire et de fête!
« Remplis de ta splendeur l'univers qui t'attend:
« La vierge du Danube, en cet heureux instant,
« Unie au demi-dieu des rives de la Seine,
« Consacre le berceau de la grandeur romaine,

« Et Paris voit renaître au sein de ses remparts
« L'empire et l'héritier des antiques Césars.
« Salut, jeune immortel! salut, toi dont l'enfance
« Rayonne de beauté, de gloire et d'espérance!
« Roi du monde soumis au sceptre paternel,
« Reçois du genre humain le tribut solemnel.
« Tes yeux, à peine ouverts à la clarté céleste,
« Des orages passés ont dissipé le reste:
« C'est toi qui fus jadis promis à notre amour,
« Lorsque du siècle d'or annonçant le retour,
« Les poëtes sacrés, sur la foi d'un augure,
« Aux lois d'un fils d'Octave enchaînaient la nature;
« Né d'un père plus grand, sous des astres plus doux,
« Tu seras Marcellus, et les destins jaloux
« Respecteront l'éclat de tes belles années;
« Au bonheur de l'Empire elles sont destinées:
« Mais ce bonheur dépend de ton cœur généreux.
« Vainement de ton joug les peuples amoureux,
« Du siècle qui t'appelle, adorent les prodiges:
« Né sur le trône, hélas! redoute ses prestiges;
« Redoute des flatteurs la séduisante voix:
« Enfant, elle t'élève au-dessus de ces rois
« Qui des chantres divins ont rempli les oracles;
« Que dis-je! en ta faveur prodigue des miracles,

« Que le Ciel, inflexible en ses vastes desseins,
« Ne daigne qu'une fois accorder aux humains,
« Elle ose t'annoncer qu'en un règne prospère,
« Ta gloire égalera la gloire de ton père.
« Fils de Napoléon ! crains ces douces erreurs :
« Ton père, des partis enchaînant les fureurs,
« Leur imposa le frein de ses lois vigilantes :
« Les princes malheureux trouvèrent sous ses tentes
« Un ami sans faiblesse, un appui sans dédain :
« Des plaines de Memphis, des rives du Jourdain,
« Aux lieux où l'Océan dans ses grottes profondes
« De l'Elbe et de l'Oder reçoit les froides ondes,
« Appelant les vaincus sous ses heureux drapeaux,
« Créateur et soutien de vingt États nouveaux,
« Sa voix leur commanda, pour prix de sa victoire,
« D'écouter la raison, d'aspirer à la gloire :
« D'un ennemi perfide arrêtant les complots,
« Son génie exila sur l'abyme des flots,
« Dans cette île où mugit le démon de la guerre,
« Les Bretons séparés du reste de la terre :
« Unis sous ses lauriers, les Français, les Romains,
« Virent renaître en lui leurs plus grands souverains.
« On n'égalera point ce sublime modèle :
« O prince, de ses pas suis la trace immortelle ;

« L'avenir qu'il te laisse est encore assez beau,
« Si du nom paternel tu soutiens le fardeau,
« Si tu chéris la paix conquise par ses armes.
« Des Muses qu'il aima, connais aussi les charmes:
« Libres filles du Ciel, leurs pas indépendants
« Ne sont point enchaînés au char des conquérants;
« On ne peut commander à leur voix indocile.
« Le généreux Trajan méritait un Virgile,
« Il n'en eut point: qui sait si Rome et les beaux-arts
« Ne verront pas en toi le second des Césars;
« Et si, dans les transports de leur reconnaissance,
« Ils n'égaleront pas ta gloire à ta naissance! »

Ces mots furent suivis d'un silence profond.
L'aurore paraissait: l'impétueux Edmond,
S'élançant aussitôt sous le sombre portique,
Vers le lieu d'où partait cette voix prophétique,
Aperçoit un vieillard au front calme et serein:
Sa barbe en flots d'argent descendait sur son sein:
De l'arbre de Pallas la feuille pâlissante
Serpentait sur les bords de sa robe flottante,
Et, d'un cœur sans orage emblême fortuné,
S'unissait sur sa tête au laurier de Daphné:
Son regard était plein d'avenir et d'ivresse:

Tels on dit qu'autréfois la poétique Grèce,
Dans les bois de Délos et du sacré vallon,
Voyait souvent errer les prêtres d'Apollon.
A l'aspect de celui dont il trouble l'asyle,
Muet d'étonnement, Edmond reste immobile;
Un respect invincible enchaîne son ardeur.
Mais le vieillard, qui lit dans le fond de son cœur,
S'éloigne, et, le laissant dans ces riches campagnes,
Lui montre encor du doigt la ville aux sept montagnes.
Quel prodige nouveau soudain frappe ses yeux!
Les feux du jour naissant s'étendaient dans les cieux;
L'Olympe s'embrasait de leur clarté féconde:
Tout-à-coup du sommet de ce temple du monde,
Offert par la Victoire à tous les Immortels,
Qu'Agrippa triomphant remplit de leurs autels (1),
Au-dessus de la nue et des regards de l'homme,
S'élève dans les airs l'ombre immense de Rome;
Non telle qu'autrefois, les yeux baignés de pleurs,
Pâle, et le front chargé de mortelles douleurs,
Du faible Rubicon défendant le passage,

(1) Le Panthéon. — C'est le chef-d'œuvre de l'architecture romaine : il fut bâti par *Marcus Agrippa*, gendre d'*Auguste*, en mémoire de la bataille d'Actium, et consacré d'abord à *Mars* et à *Jupiter Vengeur*, ensuite à *Cybèle*, mère de tous les Dieux, qui eurent chacun leur statue dans ce temple célèbre.

Elle vint à César présenter son image;
Mais fière d'opposer à l'injure des ans
Et sa splendeur passée et ses honneurs présents;
Indiquant d'une main, sur la pierre brisée,
Toute sa gloire antique écrite au Colisée,
Et de l'autre, fondant sa moderne grandeur
Sur vingt peuples soumis à l'anneau du pêcheur,
Qui dans son temple saint, adorateurs fidèles,
Viennent de tous les arts admirer les modèles.
Tandis qu'avec effroi d'un œil religieux,
Edmond contemple au loin ce fantôme orgueilleux,
Voici que dans les airs, sur la ville étonnée,
Deux aigles font voler le char de l'Hyménée;
La Victoire et l'Amour s'y tenant par la main,
Veillent sur un berceau, l'espoir du genre humain:
L'ombre auguste, qui touche au séjour du tonnerre,
Le reçoit dans ses bras pour le rendre à la terre;
Elle descend, d'un signe entr'ouvre les remparts,
Et va le déposer sur l'autel des Césars.
A ce bienfait des cieux, garant de leur promesse,
Rome de ses transports fait éclater l'ivresse;
L'airain tonnant au loin sur le Tibre écumant,
Ebranle d'Adrien le vaste monument (1):

(1) Aujourd'hui le château Saint-Ange.

De leurs tombeaux sacrés secouant la poussière,
Les mânes des héros ont revu la lumière;
Et le feu de Vesta, par le temps consumé,
Dans son temple désert soudain s'est rallumé.

Cependant, averti par les foudres romaines,
Des champs du Latium, de ses monts, de ses plaines,
On court à la cité partager ses transports.
Du paisible Liris les uns quittent les bords;
Les autres, comme aux jours des premiers sacrifices,
Des rives du Clitumne amènent les génisses,
Et couronnent de fleurs les taureaux mugissants.
Entendez-vous hennir les coursiers frémissants?
On laisse de Tibur les bruyantes cascades,
Et du frais Tusculum les douces promenades;
Tout s'empresse, tout part: Edmond respire enfin;
De la ville et du monde il connaît le destin:
Heureux et noble enfant de Rome et de la France,
Il court mêler ses vœux à ceux du peuple immense
A qui le Ciel propice accorde un si beau jour,
Et s'enivre avec lui d'espérance et d'amour.

STANCES

SUR

LA NAISSANCE

DU ROI DE ROME,

PAR M. MICHAUD.

STANCES

SUR

LA NAISSANCE

DU ROI DE ROME.

Depuis le jour prospère où l'auguste Hyménée
Dans le palais des rois alluma son flambeau,
A peine le printemps, sous un soleil nouveau,
Voit briller sa guirlande au front d'une autre année;
A peine, de retour des rivages lointains,
Sur nos coteaux joyeux Flore vient de paraître;
Les temps sont accomplis, et la France a vu naître
L'enfant qu'à notre amour ont promis les destins.

Il te souvient des jours où ta reine adorée,
Lutèce, en tes remparts, en tes jardins pompeux,
Dans un simple appareil se montrait à nos yeux,

Et d'un peuple chéri s'avançait entourée (1).
Son front avait l'éclat de l'aube à son réveil;
Nos cœurs la comparaient à la saison nouvelle
Qui vient parer nos champs, et qui porte avec elle
L'espoir de tous les biens que mûrit le soleil.

Le fleuve, plein d'effroi, sur sa rive fleurie
Un jour n'aperçut point la fille des Césars;
Dans nos jardins déserts, dans nos muets remparts,
On chercha vainement les traces de MARIE;
Le signal de Lucine a retenti trois fois;
Sur les fronts consternés la pâleur est empreinte;
Près de l'Hymen tremblant, Mars a connu la crainte,
Et la douleur gémit dans le palais des rois.

Dieu puissant (2)! de LOUISE abrége la souffrance,
N'interromps point le cours de nos jours fortunés,
Veille sur tous les biens que tu nous a donnés!

(1) On n'a pas oublié que S. M. l'Impératrice, avant son heureux accouchement, se promenait tous les matins sur la terrasse des Tuileries, où elle marchait entourée des bénédictions du peuple.

(2) L'histoire gardera le souvenir de cette nuit mémorable, qui offrit tant de scènes touchantes, et qui fut pour S. M. l'Empereur et Roi comme un jour de victoire.

Mais nos vœux sont remplis, ô trop heureuse France !
Le bonheur qui t'attend ne coûte point de pleurs ;
Et, du deuil écartant les funèbres images,
Ton jeune roi naîtra sous un ciel sans nuages,
Comme naît un beau jour dans la saison des fleurs.

Déja Paris entend le bronze pacifique ;
Tous les arts étonnés suspendent leurs travaux (1) ;
Le dieu du fleuve écoute au fond de ses roseaux ;
Le Louvre a tressailli sous son vaste portique....
Oui, c'en est fait ! l'airain tonne et tonne cent fois ;
Il tonne, et la colline au dieu Mars consacrée,
Et le mont où Paris voit sa vierge honorée,
Sur leurs sommets émus répondent à sa voix.

Un globe radieux, s'élançant dans la nue (2),
Aux célestes lambris va porter nos concerts :
Dans les bois écartés et sur les monts déserts

(1) Il est difficile de décrire la vive sensation qu'ont produite dans la capitale les cent coups de canon annonçant la naissance du Roi de Rome.

(2) Au moment qu'on a su à Paris la naissance du Roi de Rome, madame Blanchard est montée en ballon, et elle a semé par-tout, dans son voyage aérien, ces mots écrits sur des feuilles de papier : *le Roi de Rome est né.*

Descend du haut des cieux une voix inconnue.
Du Louvre triomphant le signal est donné ;
Soudain la Renommée, à ce signal docile,
Des bords de l'Éridan aux rives de la Dyle (1),
Dit aux peuples surpris, un nouveau siècle est né.

Du nord et du midi les régions lointaines
De l'heureuse Lutèce ont redit les accords :
Au signal de l'airain qui tonne dans nos ports,
Neptune, impatient de voir briser ses chaînes,
Sur ses flots azurés lève un front radieux ;
Au seuil de nos hameaux l'espérance est assise,
Et raconte aux pasteurs les bienfaits de Louise,
Et d'un héros naissant l'avenir glorieux.

Renouvelle tes chants, riche et belle Ausonie ;
Peuple de Romulus, noble cité de Mars,
Levez-vous, saluez l'héritier des Césars ;
Du grand Napoléon il aura le génie ;
Comme lui de l'Empire il maintiendra les droits ;
La Victoire a juré de lui rester fidèle ;

(1) Deux heures après l'accouchement de S. M. l'Impératrice, on a appris cette heureuse nouvelle à Bruxelles et à Turin, par la voie du télégraphe.

Il régira le monde, et la ville éternelle
Doit être encor pour lui la maîtresse des rois.

O spectacle inconnu! Lutèce triomphante
De lauriers belliqueux voit ses temples parés:
Le bronze tonne encore... Aux lévites sacrés
La Victoire elle-même, en sa pompe éclatante,
Vient présenter des rois l'auguste rejeton;
Et la Religion, le montrant à la terre,
Sous un dais entouré des enfants de la guerre,
Aux pieds des saints autels va consacrer son nom.

Sion, réjouis-toi : la voix de tes prophètes
Vient t'annoncer encor les jours de l'Éternel :
Devant un jeune enfant, cher espoir d'Israël,
Les cèdres du Liban inclineront leurs têtes :
Des peuples opprimés il deviendra l'appui;
Il punira le crime, il flétrira le vice;
Ses paroles seront la voix de la justice,
Et l'esprit du Seigneur marchera devant lui.

Quand d'un autre David, son glorieux modèle,
Cet enfant adoré connaîtra les exploits :
Sion, dans sa splendeur, aura donné des lois

Aux fils de Samarie, à l'Égypte infidèle;
Le Philistin verra ses remparts démolis,
Ses champs seront couverts de ronces et d'épines,
Et la superbe Tyr montrera ses ruines
Au rivage des mers où son trône est assis.

Vainement la Discorde, en frémissant de rage,
Agite ses serpents étouffés tant de fois:
Le berceau glorieux où dort le fils des rois,
Est pour nous l'arc-en-ciel qui brille après l'orage:
Déja le Ciel plus doux sourit à nos concerts.
O prodige éclatant! de guirlandes parée,
La couche d'un enfant devient l'arche sacrée
Qui conserve la loi promise à l'univers.

O vous, heureux enfants, qui commencez la vie!
Jeunes fleurs qui naissez pour un monde nouveau!
Un astre aimé des cieux luit sur votre berceau;
A vos destins futurs le vieillard porte envie.
Sur une terre heureuse et sous un ciel serein,
Vous verrez sans effroi les crimes de notre âge,
Semblables au nocher contemplant, du rivage,
Les flots tumultueux de l'Océan lointain.

Au signal d'un héros, père de la patrie,
Une Flore inconnue a paru dans nos bois (1);
Le désert étonné va fleurir à sa voix,
Et verra des cités la féconde industrie:
Le miel américain croîtra dans nos sillons;
Des trésors ignorés dans nos champs vont éclore,
Et sur leurs bords lointains les peuples de l'aurore,
Des rives de la Seine envîront les moissons.

Nos fleuves uniront leurs ondes fraternelles;
Et des climats divers échangeant les trésors,
Le commerce opulent, rappelé dans nos ports,
Régnera sur des mers trop long-temps infidèles.
Tous les arts, enfantant des prodiges nouveaux,
Orneront des palais et des cités nouvelles,
Et, le front couronné de palmes immortelles,
Du grand NAPOLÉON rediront les travaux.

Français, vous n'aurez plus qu'à chanter ses conquêtes;
Le fer qui des guerriers arma les bataillons,
Tracera dans vos champs de paisibles sillons;

(1) Sa Majesté l'Empereur vient d'encourager la culture des plantes qui peuvent suppléer à l'indigo, à la cochenille, à la canne à sucre, etc.

L'airain ne tonnera que dans vos jours de fêtes;
Vous donnerez vos lois à vingt peuples divers;
Et l'arbre de la paix, qui croîtra d'âge en âge,
Sur votre Empire immense étendant son ombrage,
De l'univers soumis entendra les concerts.

LE CHANT DE VIRGILE,

SUR

LA NAISSANCE

DU ROI DE ROME,

PAR M. MILLEVOYE.

LE CHANT DE VIRGILE,

SUR

LA NAISSANCE

DU ROI DE ROME.

L'AIRAIN sonnait ; le bronze, éclatant dans les airs,
De la naissance auguste informait l'univers.
Rome fut attentive : en ses nobles ruines
Tressaillit la cité que fondèrent les dieux ;
Et l'aigle des sept collines
Poussa trois cris vers les cieux.

Le Pausilippe, au fond de sa grotte lointaine,
Les répéta trois fois ; et l'immortel rameau
Du rival de Mélésigène (1)
Frémit long-temps sur son tombeau.

(1) On se souvient qu'Homère, né aux bords du fleuve Mélès, portait, avant sa cécité, le nom de *Mélésigène*.

Lui-même, reprenant cette lyre inspirée,
Qui n'a point oublié le nom de Marcellus,
Il s'élance, couvert de la nue azurée,
Des champs de Parthénope aux monts de Romulus.

O Capitole! sous ta voûte
Il vient chanter l'hymne aux Romains.
Du fond de ses roseaux le Tibre ému l'écoute;
Et l'urne d'or est prête à tomber de ses mains.

« Reprends, cité de Mars! dit le chantre d'Énée,
« La pourpre souveraine et l'orgueilleux faisceau:
« Cesse de déplorer ta gloire détrônée,
« Tes temples en poussière, et tes dieux au tombeau.

« Sois toujours cette ville auguste et fortunée
« Qu'à la mère des dieux comparaient mes accents (1),
« Quand, reine de l'Olympe et de tours couronnée,
« Des rois de l'univers elle accueillait l'encens.

« Le Louvre a triomphé du divin Capitole:
« Lutèce est en ce jour la Rome d'autrefois;
« Mais Rome est fière encor de régner sous ses lois,
« Et du trône du monde un berceau la console.

(1) Virg. Énéide.

« Sur ce berceau chéri des dieux
« Sont apparus, dit-on, des signes prophétiques;
« Ainsi qu'aux jours antiques,
« Un astre inattendu s'est levé dans les cieux (1).

« L'hiver s'enfuit aux monts de la Scandinavie:
« Le soleil, père de la vie,
« A redoublé l'éclat de son disque enflammé;
« Et la Saison de l'espérance,
« Jalouse d'assister au bonheur de la France,
« Remonte avant le temps sur son char embaumé.

« De lauriers et de fleurs la tête environnée,
« Viens rouvrir désormais la marche de l'année,
« Mois consacré jadis à l'amant de Vénus (2)!
« Triomphe, et ressaisis ta guirlande flétrie
« Que posa l'ami d'Égérie
« Sur le double front de Janus.

« Du temple de ce dieu portes étincelantes!
« Fermez-vous à jamais : cachez à l'œil mortel

(1) Découverte d'une nouvelle étoile, peu de jours avant la naissance de S. M. le Roi de Rome.

(2) On sait que, jusqu'au règne de Numa, le mois de mars était le premier de l'année.

« Le char de fer, le glaive, et les haches sanglantes,
« Et du terrible Mars l'inexorable autel.

« Le seuil d'airain, scellé des mains de la Victoire,
« Recevra les tributs de l'univers soumis:
« Là César, au repos condamné par sa gloire,
« Verra se prosterner ses derniers ennemis.

« Là viendront expirer les haines sanguinaires,
« Les discordes incendiaires,
« Et les homicides complots;
« Là viendra se briser la rage
« De cette nouvelle Carthage
« Turbulente comme ses flots.

« Ivres d'une joie insensée,
« Ils avaient dit dans leur pensée:
« Sa race avec lui doit finir.
« Il mourra le dieu de la terre!
« Son trône solitaire,
« Comme sans héritier, sera sans avenir.

« Mais leur espoir s'enfuit tel qu'une ombre légère.
« De César le fils adoré,

« Magnanime héritier des vertus de sa mère,
« Du monde est le lien sacré.

« Seine ! embellis tes bords pour la reine chérie ;
« Pose ton urne à ses genoux.
« Terre d'hymen, heureuse Austrie !
« Cueille, pour l'ombrager, tes myrtes les plus doux.

« Par elle, et le Danube, et l'Oder, et la Sprée
« Ont aux flots du vieux Tibre associé leurs eaux ;
« Par elle, l'olivier d'Astrée
« Sur l'univers romain balance ses rameaux.

« Pourquoi l'arrêt des destinées,
« De ma gloire enchaînant le cours,
« A-t-il donc placé mes journées
« Si loin de ces illustres jours ?
« Rome, ô jeune César ! sous ton règne prospère,
« Ne m'eût point vu de mon vieux père
« Redemander les dieux et les champs envahis :
« Exilé pour jamais de son rustique empire (1),
« Mélibée, en pleurant, n'eût point dit à Tityre :
« Heureux vieillard ! tes champs ne te sont point ravis. »

(1) *Mea regna*. Virg. Ecl. 1.

L'ombre, à ces mots, retourne au sein du mausolée.
Dans les airs lentement sa voix s'est exhalée,
Comme le dernier son d'un luth mélodieux,
Ou comme cette odeur d'immortelle ambroisie,
Dont la brillante poésie
Parfume la trace des Dieux.

CHANT HÉROÏQUE,

COMPOSÉ

POUR LA NAISSANCE

DU ROI DE ROME;

PAR M. PARSEVAL,

MEMBRE DE L'INSTITUT ET CONSEILLER DU CONSEIL DES PRISES.

CHANT HÉROÏQUE,

COMPOSÉ

POUR LA NAISSANCE

DU ROI DE ROME.

L'ÉTERNEL avait dit à l'ange des armées :
Je confie à tes mains mes foudres enflammées ;
Pars, vole ; assujétis au plus grand des humains
L'Empire des Français, l'Empire des Romains ;
Et l'ange avait rempli sa mission sacrée.
NAPOLÉON régnait ; une épouse adorée
Au sort de ce héros unissait son destin,
Quand l'ange de l'hymen, à ce grand séraphin
Par Dieu même envoyé, lui dit : J'ai de la France
Comblé, dans cet instant, la plus douce espérance :
Il est né cet enfant, qui devient à-la-fois
L'héritier de l'Empire et le soutien des rois.
Son jeune âge long-temps ignorera les peines ;

Il dormira, bercé sur les genoux des reines.
Combien de fois sa mère, épiant son sommeil,
Va d'un tendre souris caresser son réveil!
Quand d'un père fameux déja lisant l'histoire,
Son cœur palpitera du besoin de la gloire;
Quand, digne de monter au trône qui l'attend,
Commenceront les jours de son règne éclatant;
Arbitre des humains il régira le monde,
Que de Napoléon la sagesse profonde
Aura pacifié pendant un siècle d'or.
Si des malheurs passés la trace vit encor,
Elle s'effacera sous son règne prospère.
Formé par les leçons de son auguste père,
De la Discorde affreuse éteignant les brandons,
D'une éternelle paix il répandra les dons.
Orgueilleuse Albion, malgré ta vaine audace,
Tu frémis; d'un enfant le berceau te menace.
Autour de ce berceau que de rois vont s'unir!
La France a, dans ce jour, conquis son avenir.

Il dit: mais l'ange heureux qui préside à la guerre,
Craint que l'enfant chargé du bonheur de la terre,
Portant un si grand nom, de tant d'honneurs comblé,
Sous leurs poids ne fléchisse, et n'en soit accablé.

Eh quoi ! dit-il, souvent je succombe aux fatigues,
Quand j'oppose à cent rois, pour combattre leurs ligues,
Un prince infatigable et toujours triomphant ;
Me faudra-t-il encor guider ce jeune enfant ?
Où trouver, pour grandir ses hautes destinées,
Et d'autres Apennins et d'autres Pyrénées ?
D'autres Alpes encor, s'il veut les traverser,
Vont-elles à ma voix devant lui s'abaisser ?
Mais sait-on de quel bras NAPOLÉON foudroie
L'ennemi qu'il renverse, et qui devient sa proie ?
Tantôt, sur un seul point rassemblant son effort,
Son tonnerre jaillit, frappe, et vomit la mort :
Tantôt, développant ses troupes invincibles,
Comme un dragon roulant sur ses orbes terribles,
Il entoure, il étouffe, en ses plis rassemblés,
Ses ennemis étreints de ses nœuds redoublés :
Tantôt à son armée, avide de conquête,
Donnant un corps léger dont il grossit la tête,
Il s'attache en courant à son fier ennemi :
Souvent, quand il le voit dans un poste affermi,
Il feint de redouter le combat qu'il desire,
Se replie avec art, en un piége l'attire,
Et, tout-à-coup sur lui retombant à-la-fois,
Toutes ses légions l'accablent de leur poids.

Son centre a-t-il fléchi, c'est l'instant où la gloire
Aux ailes de l'armée attache la victoire.
La fortune volage, et qui cherche à tromper,
A son génie ardent ne sait point échapper;
Tout cède à mon héros: son fils, suivant sa trace,
Peut, dans la guerre, un jour imiter son audace;
Il peut, sous son égide, un jour se signaler;
Mais jamais aux combats pourra-t-il l'égaler?

Ainsi ce chérubin n'admirait que la gloire
D'accumuler toujours victoire sur victoire,
Bornait les grands talents aux belliqueux succès,
Ne voyait qu'un guerrier dans le héros français,
Et laissait dans l'oubli sa sagesse profonde,
Qui veut fonder la paix et le bonheur du monde.

Cependant pour le fils du souverain des rois,
La foudre aux mains de l'ange a résonné cent fois;
Et cent fois les échos des cieux et de la terre
Répondent par leur bruit au bruit de son tonnerre.
Au grand événement qui signale ce jour,
L'ange de l'hyménée applaudit à son tour;
Et déja, plein du feu qui l'anime et l'inspire,
Ses doigts harmonieux préludent sur sa lyre;

Déja sa voix célèbre, en de sublimes airs,
Le bonheur qu'un enfant promet à l'univers.

A ses sons accouraient toutes les ombres vaines
Des monarques français et des augustes reines,
Sur le trône, jadis compagnes de leur sort.
Depuis qu'ils ont perdu l'asyle de la mort,
Ces rois, déshérités de leurs retraites sombres,
Se lamentaient, erraient; on entendait leurs ombres
Mêler leur voix lugubre au fracas des torrents.
L'ange à peine a chanté, ces mânes accourants
Vers les magiques sons dont l'accent les attire,
De leur foule pressée environnent sa lyre.
Quel spectacle imposant! quels sublimes objets!
O reines, autrefois l'amour de vos sujets!
Paraissez, du pouvoir offrez-moi les emblêmes;
Vos vêtements d'azur, l'or de vos diadêmes,
Vos manteaux étoilés, vos écharpes d'éclairs,
Et vos cheveux flottants déployés dans les airs:
Telles qu'au Scandinave apparaissent les fées,
Nobles filles d'Odin, fières de ses trophées,
Lorsqu'en des coupes d'or aux habitants du ciel
Leurs immortelles mains présentent l'hydromel.
C'est peu : des rois français j'aperçois les fantômes;

Il passent devant moi ; je vois briller ces heaumes,
Ces hauberts, ces brassards, ces larges écussons,
Antiques attributs de leurs nobles maisons.
Te voilà, grand Clovis, roi puissant, mais injuste ;
Et toi, Philippe, orné du beau titre d'Auguste.
Philippe, ô mon héros ! permets que mon burin,
Pour embellir tes traits, de notre souverain
Te prête les vertus et les talents sublimes.
Dans ce royal essaim de princes magnanimes,
François, tu m'apparais, ô toi qui, tour-à-tour
Monarque, chevalier, conquérant, troubadour,
Priais, aimais, servais, chantais avec ivresse
Dieu, la gloire, les arts, la France et ta maîtresse ;
Je te vois écouter, avec tous ces héros,
L'aimable séraphin qui s'exprime en ces mots :

4

Il est né, l'héritier des Trajans, des Augustes,
Qui s'élève entouré du souverain pouvoir :
Fils du chêne au tronc large, aux ombrages augustes,
Il promet de grandir sous ses rameaux robustes,
Et la force du siècle en a produit l'espoir.
Cependant ils disaient, séduits par un vain rêve :
Combattons le héros français ;
Point de traité pour lui, point de paix, point de trêve,

Que la victoire enfin n'assure nos succès.
Son ombre en vain s'étend, sa tige en vain s'élève;
Privé d'utiles rejetons,
Quand le temps flétrira sa verdure et sa sève,
Il ne renaîtra point dans leurs jeunes boutons.

Vain espoir! un noble hyménée
Donne au héros un fils dont s'embellit sa cour.
O trop heureux Français! ô Rome fortunée!
Exhalez votre joie en des hymnes d'amour.
Rome, ne pleure point tes généreux Camilles,
Tes Scipions, et tes Émiles,
Endormis dans la tombe auprès de tes Césars;
Seul il te les rend tous; à ta vue éblouie,
Il va, reproduisant leur gloire évanouie,
Sur sa tête assembler tous leurs rayons épars.

Ouvrez le temple, et que j'entende
Sonner l'airain religieux.
Grands, que votre élite s'étende
Et resplendisse dans ces lieux.
Avancez, brillantes cohortes
Du couple auguste et triomphant;
Du parvis franchissez les portes,

Accompagnez l'auguste enfant.
Il entre, environné de la pompe suprême,
En ces réduits sacrés, où les flots du baptême
Vont du Christ à son front donner le divin sceau!
Autour de son brillant berceau
Les fleurs voltigent, l'encens fume,
L'air de guirlandes se parfume;
Les bannières, les croix, les candélabres d'or,
Les festons, les rubis prodiguent leur trésor;
L'*Hosanna* retentit : gloire au Dieu qui féconde!
Gloire au héros français! gloire aux flancs généreux
Dont l'heureux fruit promet à vingt peuples heureux,
Le salut de l'État et le bonheur du monde!

Malheur aux nombreux pavillons
Dont Albion se glorifie;
Déja cet enfant les défie,
Et des flots fend les tourbillons.
Ces flots, si changeants, si perfides,
A l'Anglais cachent un écueil;
Il verra leurs gouffres avides
Engloutir enfin son orgueil.
Mais la France fertilisée
Verra toujours, dans ses vallons,

Pleuvoir, en féconde rosée,
Les fruits, les fleurs, et les moissons.

L'Anglais, dans son délire, a dit aux mers profondes:
Vos flots sont mes sujets; seul j'y veux naviguer;
Son délire a dit aux deux mondes:
Cédez-moi l'empire des ondes,
Ou sur elles par-tout j'irai vous subjuguer.
Et la terre à ce point se verrait asservie!
Peuples, ressaisissez votre empire et vos droits:
L'auguste enfant qui naît va consacrer sa vie
A venger les affronts des peuples et des rois.

Albion! Dieu lui-même entretient le prestige
Qui nourrit ta funeste erreur;
Tu bois l'ivresse et le vertige
Dans la coupe de sa fureur.
Que de rois dévorés des peines les plus vives,
Par tes nombreuses trahisons!
A ceux qui furent tes convives,
Tu ne versas que des poisons;
Mais ils s'unissent, mais leurs chaînes
Étouffent les antiques haines;
Mais un hymen vengeur, au feu de ses flambeaux,

Bientôt embrasera tes coupables vaisseaux;
Dieu l'a dit. Qui rendra ses présages frivoles?
Que pourront contre lui tes impuissants efforts?
Sous la foudre de ses paroles,
Vaisseaux altiers, riches trésors,
Des cupides Anglais navigantes idoles,
Tombez, écroulez-vous; et que puisse à jamais
Le monde repousser vos avares bienfaits!

Ainsi l'ange chantait; et les ombres charmées,
Pour le fils du héros d'un beau zèle animées,
Vont l'orner à l'envi des vertus qu'autrefois
Elles ont fait briller sur le trône des rois.
Bientôt le noble enfant est de vertus sans nombres
Enrichi par l'essaim de ces illustres ombres;
C'est la foi, la candeur, l'indulgente bonté,
L'héroïque valeur, l'inflexible équité:
Ainsi dans cette enceinte où des Français célèbres
Descendent les débris en leurs palais funèbres,
Où les restes glacés des antiques héros
Parlent dans leur silence et leur noble repos,
Un mortel, entouré de ces ombres sublimes,
Respire leurs talents, leurs vertus magnanimes;
La mort instruit la vie, et, par le souvenir,

Le passé de ses dons enrichit l'avenir.
Tel paraît cet enfant, noble héritier du trône,
Élève de ces rois dont l'essaim l'environne.
Mais à peine du jour le flambeau radieux
De son premier éclat a coloré les cieux,
De leurs spectres légers les figures pâlissent,
De leurs confuses voix les accents s'affaiblissent,
Froids accents, qui rendaient, par la mort effacés,
Un murmure semblable au bruit des temps passés.
Bientôt l'éclat du jour pénètre de ces mânes
Les corps aériens, les formes diaphanes;
Leurs yeux roulent pareils à des feux presque éteints.
Fuyez, il en est temps, fuyez, fantômes vains;
J'aperçois le nuage où votre image encore
Paraît, s'éteint, renaît, s'affaiblit, s'évapore:
L'auguste enfant s'éveille, et ce fils d'un héros
Semble être un habitant de l'orageux Claros,
Qui, rêvant d'Ossian les nébuleux royaumes,
A cru de ses aïeux voir les pâles fantômes.

LA NAISSANCE
DU ROI DE ROME,
ODE,

PAR M. A. SOUMET.

LA NAISSANCE
DU ROI DE ROME,
ODE.

En nuage embaumé l'encens vole et s'exhale;
L'autel s'orne de fleurs; la cloche baptismale
A promis à la terre un habitant nouveau;
Quel est ce jeune enfant que Lutèce contemple?
        Et sous les portiques du temple
Quelle voix a chanté les hymnes du berceau?

Tout-à-coup l'air frémit, l'airain s'allume et gronde:
Aux pieds du fils des rois tombent les rois du monde;
De ses futurs destins le Ciel même étonné,
Se décore pour lui d'une étoile nouvelle,
        Et de la splendeur paternelle
Son berceau triomphant repose environné.

La gloire avec amour protége son enfance;
Tout prêts à s'immoler pour sa noble défense,
Les braves devant lui balancent leurs drapeaux;
Et, sur son front divin posant le diadême,
Déja NAPOLÉON lui-même
Entre ses bras vainqueurs le montre à ses héros.

Tel un aigle, quittant sa roche hospitalière,
Emporte ses aiglons dans les champs de lumière.
Fier, il les accoutume à l'empire du ciel;
Et, traversant des airs la voûte étincelante,
Les montre à la foudre brûlante,
Qui doit être soumise à leur vol immortel.

Salut, fils de César! une reine attendrie
Auprès de ton berceau retrouve sa patrie,
Et promène autour d'elle un regard triomphant;
A ce luxe orgueilleux, ces pompes, ces offrandes,
Elle préfère les guirlandes
Qui parfument la couche où dort le jeune enfant.

Du plus grand des héros la sagesse profonde
Se repose sur toi de l'avenir du monde.
A sa famille immense il promet ton appui;

Son immortalité sur ta tête rayonne;
        Et déja la gloire s'étonne
De tresser des lauriers pour un autre que lui.

Oh! quels joyeux concerts ont enchanté nos rives!
Fuyant à ce signal vers ces flottes craintives,
Le monstre d'Albion s'enveloppe de deuil;
Et, de son long sommeil encor toute irritée,
        Rome antique ressuscitée
Pour saluer son roi s'élance du cercueil.

Fils de NAPOLÉON, sois fier de ta conquête,
Dit-elle; devant toi je viens courber ma tête:
Le Dieu dont je descends ne m'abandonne pas;
Il m'appelle, il me rend à ma splendeur première;
        Un diadême de lumière
Écarte de mon front les ombres du trépas.

Sais-tu quel fut mon sort?.... La superbe Ausonie
A vu le monde entier soumis à mon génie;
J'imprimai ma grandeur à cent peuples divers;
Et, lorsque d'Attila les cohortes sauvages
        Eurent asservi mes rivages,
Mon astre en s'éteignant obscurcit l'univers.

Mille ans sont écoulés, et je reprends mon glaive ;
Avec tout son orgueil mon destin se relève.
Lutèce, dont la main pèse le sort des rois,
En m'adoptant pour sœur, me prête son tonnerre,
Et sur les princes de la terre
Deux Romes désormais régneront à-la-fois.

La gloire les unit, leurs aigles fraternelles
S'élanceront ensemble aux voûtes éternelles.
Grace au fameux vainqueur de l'Elbe et de Memphis,
La victoire superbe, et dont il est l'idole,
S'assied encore au Capitole :
J'avais perdu mes dieux, il me donne son fils.

Viens, mon jeune héros, visiter ton Empire :
Un printemps immortel s'apprête à te sourire ;
Les arts vont sur tes pas secouer leur flambeau ;
A ton aspect le Tibre inclinera son urne,
Et, triomphant du vieux Saturne,
Le trône des Césars deviendra ton berceau.

CHANT DITHYRAMBIQUE

SUR LA NAISSANCE

DU ROI DE ROME,

PAR M. P. F. TISSOT.

CHANT DITHYRAMBIQUE

SUR LA NAISSANCE

DU ROI DE ROME.

Livrons-nous aux transports que l'alégresse inspire :
Des maux de la discorde affranchis par les dieux,
Nos fils ne verront pas le glaive ambitieux
Partager les débris de ce superbe Empire :
Des présents de la gloire à ce peuple guerrier
Les dieux ne veulent rien reprendre ;
Et l'héritage d'Alexandre
Dans les mains de son fils passera tout entier.

Compagne d'un héros, bénis ta destinée !
Cet enfant, le lien de cent peuples divers,
L'attente des Français, l'espoir de l'univers,
Est le premier présent de ton jeune hyménée :
Salut au gage heureux de ta fécondité !

Par lui le nom d'un grand monarque,
Vainqueur du temps et de la parque,
Passe de rois en rois à la postérité.

O reine, quel présage ! à peine la lumière
De ton fils au berceau vient frapper la paupière,
Qu'entr'ouverte par un souris,
Déja sa bouche purpurine,
Des longues douleurs de Lucine
S'essaye à te donner le prix.
Plaisir plus doux encor pour le cœur d'une mère !
Sur le faible héritier des antiques Césars
Un immortel époux attachant ses regards,
S'enivre devant toi du bonheur d'être père ;
Et, du trône un moment oubliant les travaux,
Contemple l'enfant qui sommeille,
Ou prête une craintive oreille
Au murmure si doux de son léger repos.

Ainsi, lorsqu'à l'aspect de l'aigrette flottante
Sur le casque d'acier du redoutable Hector,
Le jeune Astyanax pousse un cri d'épouvante,
Et se rejette au sein qui l'allaitait encor,
Le héros, indulgent aux frayeurs de cet âge,

Dépose avec bonté son casque radieux ;
Il berce de ses mains ce fils, sa noble image,
L'élève vers le ciel, en demandant aux dieux
Un roi l'honneur de sa patrie,
Un roi digne de ses aïeux ;
Spectacle touchant et pieux,
Que son Andromaque attendrie
Regarde en souriant et les pleurs dans les yeux.

Tels sont aussi les vœux du héros de la France :
Sur les ailes de l'espérance
Son ardente prière a volé jusqu'aux cieux :
« Eternel protecteur d'un peuple audacieux,
« Tu fondas cet Empire, achève ton ouvrage ;
« A cet enfant inspire mon courage ;
« Range l'univers sous sa loi ;
« Qu'héritier de mon sceptre et gardien de ma gloire,
« Il transmette à nos fils une illustre mémoire :
« L'Europe et le monde, après moi,
« Veulent de ta bonté le présent d'un grand roi. »

D'une tige illustre et féconde
O tendre et premier rejeton !
Tout notre espoir sur toi se fonde ;

Race du grand Napoléon,
Réponds à l'attente du monde,
Et ne va point fléchir sous le poids de son nom.
Né du sang généreux d'un monarque intrépide,
La fille des Césars dans ses flancs t'a porté;
Tu dois préluder comme Alcide,
Et conquérir aussi ton immortalité.

Minerve à la prudente Alcmène
Annonce que, long-temps victime de la haine,
Son vaillant fils un jour doit monter radieux
Au lit d'une jeune déesse,
Et, le front brillant d'alégresse,
S'enivrer de nectar dans la coupe des dieux:
De ce grand avenir la superbe promesse,
Loin d'éblouir la reine, éclaire sa sagesse;
Elle veut que, dès le berceau,
L'enfant, sous les yeux de l'Envie,
Commence cette noble vie
Qui l'affranchira du tombeau.

Sur le bouclier de son père,
Ce lion caressant goûte un profond sommeil;
Heureux pendant la nuit, heureux à son réveil,

Il sourit à sa tendre mère.
Loin de lui les soins corrupteurs,
Par qui l'imprudente mollesse,
D'un roi préparant la faiblesse,
Promet un vil esclave à de lâches flatteurs.

Sous les yeux vigilants d'un sage (1),
Au front couronné de lauriers,
Alcide aiguise son courage,
Et s'exerce aux travaux guerriers.
Tantôt l'ardeur qui le dévore
Poursuit les monstres des forêts;
Et de son arc novice encore
Partent d'inévitables traits;
Tantôt, devant le vieux Centaure (2),
D'un coursier frémissant, jusqu'alors indompté,
Il soumet la colère et l'indocilité.

Suivi d'une brillante élite
De cent fils de héros par son père adoptés,
Et de sa jeune gloire émules redoutés,

(1) Castor, un des précepteurs d'Hercule.
(2) Chiron.

Le voyez-vous, terrible, incapable de fuite,
Pressant l'attaque et la poursuite,
Dans ces jeux de Bellone, image des combats,
Commander la victoire à ses nouveaux soldats?
Vainqueur de ses rivaux, il dépose les armes;
C'est alors qu'à son cœur, nourri dans les alarmes,
Révélant les plaisirs de la tendre pitié,
Linus lui fait verser des larmes
Sur le sort d'un mortel par les dieux oublié,
Ou célèbre, en vers pleins de charmes,
La vertu des grands cœurs, la fidèle amitié;
D'autres fois, pour calmer l'ambitieuse ivresse
Qui dédaigne la paix comme un lâche repos,
Du prêtre d'Apollon la divine sagesse
Élève les bons rois au-dessus des héros.

Loin des conseils du vice et de sa voix perfide,
Napoléon, tu l'as promis!
Ainsi, couvert de ton égide,
Croîtra pour nous un autre Alcide,
La naissante terreur de nos fiers ennemis (1).

(1) *Voyez* le statut sur l'éducation des princes de la famille impériale.

Prince, tous ces exploits, épreuves du courage
D'un héros fabuleux, tant de fois triomphant,
N'étaient qu'un vain spectacle et que des jeux d'enfant,
Près du sévère apprentissage
Qu'imposent à ton fils et tes hardis travaux,
Et cet Empire immense, accru sous tes drapeaux,
Qui du Tibre au Texel, de la Baltique au Tage,
Sur vingt peuples divers de mœurs et de langage,
Étend son ombre auguste et ses vastes rameaux.
Mais que la muse de l'histoire,
Condamnant vingt rois immortels,
De l'oubli des soins paternels
Punisse leur noble mémoire,
Et d'un peuple, après eux, déchu de ses honneurs,
Leur impute à jamais la misère et les pleurs,
Tu ne crains pas ses cris accusateurs :
L'avenir des Français occupe ta grande ame ;
Des vertus de ton fils tu veux nourrir la flamme ;
Tu veux être son guide. Eh ! quel autre, dis-moi,
Du lait de la sagesse abreuvant son enfance,
Formerait l'héritier de ta vaste puissance !
NAPOLÉON, saisis ce noble emploi ;
Il demande le cœur d'un père tel que toi.

Quel honneur pour ce fils, ta superbe espérance,
Si, docile aux conseils que lui promet ta voix,
Élève de ton règne, et plein de tes exploits,
Appuyé par l'amour et les vœux de la France,
Il soutient dignement, sous les regards des dieux,
Le fardeau de l'Empire et d'un nom glorieux!
Mais du lent avenir je franchis la distance;
Déja de sa naïve enfance
Les jours heureux sont loin de nous;
Des antiques héros déja son cœur jaloux
Au-dessus d'eux cherche à marquer sa place.
Semblable au fier aiglon, dont la naissante audace,
Dans les champs du soleil, qu'il ignorait encor,
Affronte les périls, noble instinct de sa race,
Je le vois... de lui-même il a pris son essor.
Malheur aux fils des rois, bercés par la mollesse,
S'ils venaient éprouver la force et la jeunesse
De ce premier de tes soldats!
Entraîné par la gloire aux ailes enflammées,
Il nous rappelle un père, et ses fameux combats
Où le souffle de Mars consumait des armées.
Plus prompt que les feux dévorants,
Ou que la course des torrents,
Rien ne peut l'arrêter.... aucun n'ose l'attendre.

Fameux dans l'âge d'Alexandre,
Et digne comme lui des larmes de César,
Déja des bords de l'Ourse, ou des champs d'Ibérie,
A ton ordre il revient dans la belle Hespérie;
Et les peuples en foule accompagnent son char.

Il est aux pieds du Capitole;
C'est là qu'environné d'une foule de rois,
Son père au monde entier fait entendre sa voix.
Flottants au caprice d'Éole,
Les drapeaux ennemis, garants de ses exploits,
Nos aigles, ce noble symbole
De sa vertu guerrière et des vœux de son cœur,
Précèdent le jeune vainqueur,
Qui monte les degrés du temple.
Il entre; et, debout sur le seuil,
Dans un transport mêlé d'orgueil,
Son respect admire et contemple
L'éclat et les splendeurs du trône paternel:
Mais, ô doux prix de sa victoire!
Parmi ces pompes de la gloire,
Il surprend avec joie un souris maternel.

A l'aspect de ton fils la majesté sévère

S'adoucit par degrés sur ton front radieux;
Une vive alégresse éclate dans tes yeux,
Et le superbe roi cède la place au père.
A la face du ciel et de tes vieux guerriers,
De ce triomphateur tu baises les lauriers,
Et du sacré bandeau tu couronnes sa tête;
Cependant que d'un bruit pareil à la tempête,
Les cris d'un peuple entier ébranlant ses remparts,
De Rome en leurs tombeaux réveillent les Césars.

Restez dans vos demeures sombres,
Des méchants rois coupables ombres,
Et de notre félicité
Fuyez l'aspect et le supplice,
O vous, monstres de cruauté,
Vous dont le règne détesté
Doit à des prodiges de vice
Son affreuse immortalité.
Ils souilleraient vos rangs augustes,
Monarques belliqueux et justes,
Dernier honneur du nom romain.
O délices du genre humain!
Approchez, divin Marc-Aurèle,
Magnanime Trajan, et vous pieux Titus,

Des fils et des rois le modèle :
D'un père disciple fidèle,
Déja ce jeune prince annonce vos vertus.

Puissent les justes dieux de ces fêtes si belles
Montrer à mes regards les pompes solemnelles,
Et conserver encor à ce cœur inspiré
Quelques brillantes étincelles
Du feu poétique et sacré!

Et toi, que chaque jour implorent en silence
Le pauvre sous le chaume, et les rois sous le dais,
Toi, dont l'urne prodigue épanche les bienfaits,
Et trompe en ses desirs la crédule espérance,
Fortune !... entends les vœux que t'adresse avec moi
Tout un peuple orgueilleux de l'amour de son roi.
Sur des monts couronnés de neiges éternelles,
Tu vis d'Alcide et d'Annibal
Préluder le jeune rival :
Dans ces campagnes immortelles,
Le plus brillant de ses travaux,
Tu fus docile à ce héros,
Et son génie avait tes ailes.
Sur le rocher stérile, écueil de Soliman,

Sous les murs d'Alexandre, au sommet du Liban,
Comme au pied de ces Pyramides
D'où vingt siècles assis contemplaient nos soldats,
Par-tout de ses aigles rapides
Ton vol suivit l'audace au milieu des combats.
Deux fois tu trompas l'Insulaire,
Et d'un nuage tutélaire
Tu couvris le frêle vaisseau
De ce vengeur de la patrie :
Au nom du monde qui t'en prie,
Adopte son fils au berceau ;
Et que, soumise aux lois d'un prince digne d'elle,
Son ornement et son appui,
Notre France, heureuse et fidèle,
Dans la gloire et la paix se repose avec lui !

ODE

SUR LA NAISSANCE

DU ROI DE ROME,

PAR M. TRENEUIL,

ADMINISTRATEUR-BIBLIOTHÉCAIRE DE LA BIBLIOTHÈQUE DE L'ARSENAL.

ODE

SUR LA NAISSANCE

DU ROI DE ROME.

La poésie est plus sérieuse et plus utile que ne le croit le vulgaire.

FÉNÉLON (*Lettre à l'Acad. franç. sur l'éloquence.*)

TELLES on voit briller ces sphères vagabondes
Qui, frappant de terreur les peuples et les mondes,
D'un vol précipité, s'éloignent de nos yeux;
Des arrêts du destin prophétiques ministres,
Dont le front toujours pâle, armé de feux sinistres,
Semble menacer l'ordre établi dans les cieux :

Tels passent, enivrés de sanglantes chimères,
Ces fougueux conquérants, puissances éphémères,
Produites pour détruire ou punir les Etats;

La haine, après leur mort, s'attache à leur mémoire:
Fléaux de l'univers, ils n'ont fondé leur gloire
Que sur de grands malheurs et de grands attentats.

Mais quand l'esprit d'erreur, la faiblesse et le crime
Ont par degrés conduit sur les bords de l'abyme
Un empire incertain, ébranlé par le temps;
Si du Ciel protecteur la puissance infinie
Suscite tout-à-coup un souverain génie
Qui l'arrête, affermi sur ses vieux fondements:

S'il saisit de l'État les rênes délaissées;
Si, le succès toujours couronnant ses pensées,
Il fixe l'harmonie où régnait le chaos;
S'il enchaîne le cours des publiques misères,
Et qu'il sache, à son gré, des factions contraires
Émouvoir, aplanir, et balancer les flots:

Si, dans l'art des combats sans rival et sans maître,
On voit à son nom seul s'enfuir et disparaître
Les peuples contre lui soulevés par les rois;
S'il est moins un héros sur le char de la guerre,
Qu'un grand législateur qui visite la terre,
Pour en renouveler les trônes et les lois:

Qui n'admire à ces traits l'envoyé de Dieu même?
Qui ne lit sur ce front, né pour le diadême,
De l'Etat rajeuni la force et la splendeur?
Qui ne sent que sa race, en monarques féconde,
Seule peut enfanter et garantir au monde
Des siècles florissants de paix et de grandeur?

Toi que si tendrement agitait l'espérance,
France, réjouis-toi, triomphe, heureuse France!
Vois du Très-Haut sur toi les desseins s'accomplir;
Et toi, divin enfant, qu'appelaient nos hommages,
Sois grand, sur-tout sois bon! ces vœux sont des présages
Que le Ciel me révèle, et que tu dois remplir.

Que toutes les vertus l'ombragent de leurs ailes!
Chantons, en son honneur, sur nos lyres fidèles,
L'amour qui pour nos rois transportait nos aïeux;
De cet antique amour, leur plus beau caractère,
Rallumons à l'envi la flamme héréditaire,
Et que nos souverains redeviennent nos dieux!

Ah! si la poésie enfantait les merveilles
Qui de ses favoris ont illustré les veilles,
Quand la terre admirait leurs chants législateurs;

Et si le Ciel, propice au zèle qui m'entraîne,
Imprimait à ma voix la vertu souveraine
Qui sait, en les frappant, renouveler les cœurs:

J'apprendrais aux humains qu'un pouvoir sans partage,
De l'immortel pouvoir sainte et vivante image,
Est leur plus sûr garant de salut et de paix;
Que le joug paternel, le seul joug monarchique,
Pour le maintien sacré de l'ordre politique,
Convient à chaque peuple, et sur-tout aux Français.

J'oserais signaler, sentinelle aguerrie,
Les esprits novateurs, fléau de la patrie,
Prêt à lancer contre eux les foudres de ma voix:
Je dirais aux États, penchés vers leur ruine:
Chassez l'impiété, rejetez sa doctrine;
Les ennemis de Dieu sont ennemis des rois.

Combien douze ans chargés de malheurs et de crimes
Sauraient profondément de ces graves maximes
Retracer dans les cœurs le tardif souvenir!
Je ferais de ces temps revivre les images,
Salutaires fanaux, qui, de ces grands naufrages,
Iraient, en l'éclairant, préserver l'avenir.

Ainsi la poésie, art trop souvent futile,
Art plus souvent encor dangereux et servile,
Redeviendrait enfin le langage des dieux;
Et, laissant dans les cours ramper la flatterie,
Ma muse citoyenne, en servant la patrie,
Servirait le monarque et la cause des cieux.

Quel besoin a-t-il donc qu'émules de bassesse,
Des essaims de flatteurs le poursuivent sans cesse
Pour brûler à ses pieds un mercenaire encens?
Le soin de le louer, imposant ministère,
Appartient à des voix dont son oreille austère
Ne saurait condamner ni craindre les accents.

Ces superbes canaux ouverts à la fortune,
Et qui vont agrandir l'empire de Neptune,
Par ces heureux liens vingt fleuves réunis,
Ces chemins inconnus frayés à la victoire,
Que cet aigle intrépide, élancé vers la gloire,
Marque en sillons de feu sur le front du Cénis:

Le malheur consolé recouvrant ses hospices,
L'humble Religion, ses pompeux édifices,
Tous les arts à-la-fois pleins d'un esprit nouveau,

Ces siéges renommés, ces savantes batailles,
De trois peuples rivaux célèbres funérailles,
Dans les champs d'Iéna, de Wagram et d'Eylau:

Voilà de quelles voix il estime l'hommage;
Les voilà ces amis dont le noble langage
Revèle à son grand cœur l'entière vérité:
Ces éclatants exploits, ces monuments civiques,
Lui rappellent du moins, orateurs énergiques,
Les sueurs, les trésors, le sang qu'ils ont coûté.

Fils de NAPOLÉON, ô prince en qui la France
Voit fleurir sa plus chère et plus haute espérance,
Sois digne du monarque à qui tu dois le jour;
Sois digne des vertus de ton heureuse mère;
Sois digne des Français: que ton règne prospère
S'écoule plein de gloire et de paix et d'amour!

Mais j'apercois déja la muse de l'histoire
Qui, des faits les plus beaux remplissant ta mémoire,
Allume par degrés ta généreuse ardeur;
Tu connais les héros, les monarques, les sages;
Et tes yeux, animés par ces vives images,
De l'astre paternel soutiennent la splendeur.

Vois à ses pieds vainqueurs tomber tous les obstacles ;
Vois se développer la chaîne des miracles
Qui l'ont des potentats rendu le souverain ;
Apprends l'art, successeur et fils du plus grand homme,
De porter comme lui, dans Paris et dans Rome,
Deux sceptres, si légers pour sa puissante main.

Quels devoirs te prescrit sa vaste renommée !
Avec quel tendre orgueil ta jeunesse enflammée
Se plaît à contempler ses immenses travaux !
Mais tu crains, je le vois à tes brûlantes larmes,
Que l'univers, soumis par ses lois et ses armes,
Ne condamne tes jours au tourment du repos.

N'entends-tu pas ton nom retentir sous le chaume ?
Les pauvres, dispersés dans ton double royaume,
De ta naissance auguste adorent le bienfait :
Cesse donc d'envier la gloire de ton père ;
Même gloire t'attend : son cœur te laisse à faire
Tout le bien qu'il médite, et qu'il n'aura point fait.

Ah ! permets, dans ce jour de pompe et d'alégresse,
Que je vienne à tes yeux, conduit par la Sagesse,
Apporter en tribut ces utiles tableaux ;

Et que dans les palais ma muse solitaire
Se fasse reconnaître à cette voix austère,
Qui de soixante rois a vengé les tombeaux.

J'ai vu, j'ai parcouru la montagne aux deux cimes :
L'une s'enorgueillit de ces chantres sublimes
Qui savent des héros consacrer la valeur ;
L'autre sous les cyprès élève ces poëtes
Qui, de l'humanité courageux interprètes,
Ont dévoué leur lyre au culte du malheur.

Qu'ils chantent, d'une voix également habile,
Le grand Agamemnon et le bouillant Achille,
Ou le sort de Priam, d'Andromaque et d'Hector ;
Ils sont tous aussi chers au dieu de l'harmonie,
Tous créés pour la gloire ; et l'arbre du génie
Sur leurs fronts triomphants courbe ses rameaux d'or.

DISCOURS
AU ROI DE ROME,

PAR M. VIGÉE.

DISCOURS
AU ROI DE ROME.

Salut, auguste enfant, précieuse espérance,
Gage du long bonheur que doit goûter la France,
Salut. Sur ton berceau, poëte adulateur,
Je ne viens point brûler un encens corrupteur.
Quand du trône pour toi s'entr'ouvre la barrière,
Amante des vertus, ma muse libre et fière,
De ton royal destin, de ton noble avenir,
Sans crainte, sans orgueil, ose t'entretenir,
Et, de la vérité prenant le seul langage,
Te parler des devoirs auxquels le sceptre engage.

Un grand peuple à tes lois un jour sera soumis:
Puisse-t-il ne te voir qu'avec des yeux amis!
Son amour a marqué l'instant de ta naissance;
Qu'il marque aussi l'instant fixé pour ta puissance!
Connaître les esprits et les savoir gagner,

C'est mériter déja la faveur de régner:
Au cœur de tes sujets grave donc ton image,
De la postérité je t'assure l'hommage.
Le souvenir d'un roi toujours est honoré,
Lorsqu'on l'aimait vivant, que mort il fut pleuré.

Mais qu'est-ce qu'un bon roi? garde-toi bien de croire
Que j'accorde ce nom au prince que l'histoire
Me peint nonchalamment sur le trône endormi,
Des veilles, du travail, de la gêne ennemi;
Dans son repos honteux, ne s'inquiétant guère
Des douceurs de la paix, des fureurs de la guerre;
Sans jamais se montrer d'un soupçon combattu,
Accueillant du même œil le vice ou la vertu;
Savourant des flatteurs les perfides caresses,
D'une facile main prodiguant les largesses,
Et, de justes rigueurs heureux de s'abstenir,
Sans cesse pardonnant alors qu'il faut punir.
Sur le front d'un tel roi la couronne chancelle:
Ce n'est point la porter, c'est succomber sous elle.

Le bon roi vient s'offrir sous de plus nobles traits.
Une molle indolence est pour lui sans attraits:
Il sait qu'il doit sa vie au bien de son empire,

Il le sait; à ce bien il faut que tout conspire.
L'intrigue n'oserait usurper son pouvoir :
C'est par lui qu'il agit, par ses yeux qu'il veut voir.
Propice à la vertu, mais inflexible au vice,
La prudence est sa règle, et sa loi la justice.
Graces, emplois, honneurs, richesses, dignités,
N'appartiennent qu'à ceux qui les ont mérités.
Le méchant est saisi d'un effroi salutaire:
Le mal, on s'en abstient; le bien, on doit le faire.
Que l'un de ses voisins marche contre l'Etat,
C'est lui qui de l'armée est le premier soldat.
Ainsi, pour ses sujets, ferme, actif, intrépide,
Leur soutien dans la paix, aux combats leur égide,
De respect et d'amour on peut l'environner.
Le bon roi, c'est celui qui sait bien gouverner.

Sans doute, dans cet art te cherchant un modèle,
Je pourrais évoquer Trajan et Marc-Aurèle;
A leur ombre allier l'ombre de ce Titus
Dont le nom se rattache à toutes les vertus:
Mais Rome seule, enfin, aurait-elle eu la gloire
D'inscrire de grands noms aux fastes de l'histoire,
D'enfanter des héros à qui tout dût céder,
D'obéir à des chefs dignes de commander

Ah! d'un silence ingrat n'affligeons point la France.
Cette vie est un jour qui pour tes yeux commence,
Auguste enfant. Les jeux, les doux amusements,
Vont embellir le cours de tes premiers moments.
Tour-à-tour je te vois des genoux de ta mère
Passer avec amour dans les bras de ton père,
Enchanter leur regard, sur ta bouche arrêté,
Du souris caressant qu'ils se sont disputé.
Mais d'un ciel toujours pur que l'heureuse influence
Fasse éclore la fleur de ton adolescence!
Pour des goûts sérieux, pour d'utiles plaisirs,
L'Etude, à haute voix, réclame tes loisirs.
Ouvre alors de Clio les archives fidèles;
Vois, compare, balance, et choisis les modèles
Que parmi tous ses rois la France vient t'offrir.
Tel s'est fait admirer, et tel s'est fait chérir.
Dans le fils de Pépin à-la-fois on renomme
Les vertus du grand roi, les talents du grand homme.
Là le surnom de Juste éternise un Louis (1).
Ici le peuple au ciel du dernier des Henris,
Redemande en pleurant la bonté, la vaillance.
Plus près de ton berceau, dans sa magnificence,

(1) Louis XII, surnommé le Juste et le Père du Peuple.

Brille ce trône altier, rayonnant de splendeur,
D'où le prince à son siècle imprime sa grandeur.
Ton choix est fait, arrête. Ah! pour des jours d'alarmes,
A tes yeux attendris je demande des larmes ;
Oui, pleure sur un peuple aimable, généreux,
Dont la bonté se change en un délire affreux.
Pèse bien la leçon, qu'en expirant te laisse
Un roi victime, hélas ! de sa seule faiblesse.
A peine tu conçois les crimes, les excès,
Dont la honte et l'horreur souillent le nom français,
Tu veux fermer le livre..... encore quelques pages,
Et le calme naîtra du sein des noirs orages ;
Mille débris couvraient le trône renversé,
Un seul homme a paru, le chaos a cessé.

Armé de son génie, étayé de sa gloire,
De cette même main qui fixe la victoire,
Le vois-tu, rallumant l'espoir au fond des cœurs,
Des partis divisés contenir les fureurs ;
Enchaîner, étouffer le Trouble, l'Anarchie,
Et de tous ses liens la Licence affranchie ;
A la Discorde horrible arracher son flambeau,
Sur le front de Thémis replacer le bandeau ;
Parmi les attentats, les vœux les plus sinistres,

Rendre à Dieu ses autels, au culte ses ministres;
Et, sans s'épouvanter du cri des factions,
Remettre enfin la France au rang des nations.
Aussi la France entière, en sa reconnaissance,
Le conjure à genoux d'accepter la puissance.
Il cède, un juste espoir ne sera point déçu:
Plus d'un vaste projet dans son ame est conçu,
Et sur chacun de tous sa politique fonde
Le salut de son peuple et le bonheur du monde.
Le démon de la guerre, en hydre transformé,
Sans cesse contre lui se représente armé;
Et sans cesse trompée en son effort crédule,
L'hydre nouvelle en lui trouve un nouvel Hercule.
De ses nobles travaux, de sa prospérité,
Qui pourrait parcourir le cercle illimité?
A travers les lauriers lorsque élevant sa tête,
La France s'agrandit de conquête en conquête;
Que Neptune s'attend à voir ses fers brisés;
Que des ports, des canaux, à l'envi sont creusés;
Dans la Seine, par lui vengé d'un long outrage,
Le Louvre avec orgueil baigne enfin son image.
De hideux bâtiments sur ses pas sont détruits:
Là s'élèvent des quais, là des ponts sont construits;
Là de ses légions, à défaut de l'histoire,

Le marbre doit garder le nom et la mémoire.
Par-tout à l'indigence un hospice est offert;
A l'enfance par-tout un lycée est ouvert;
Sans attendre jamais qu'un vœu la sollicite,
Sa bienfaisance court enrichir le mérite.
Les arts encouragés enfantent à sa voix.
Vingt peuples différents sont régis par ses lois.
Où sa foudre est lancée, où gronde son tonnerre,
Il ne veut qu'assurer le repos de la terre.
Dans le siècle présent, il n'a point de rival;
Dans les siècles passés, il n'a point eu d'égal:
Et la postérité ne pourra point le croire,
Qu'un seul homme ait sur lui rassemblé tant de gloire.

Toi-même, contemplant ce règne merveilleux,
Tu t'étonnes, des pleurs échappent de tes yeux!
Ton cœur tressaille... Eh bien! l'histoire qui t'éclaire,
Te le dit par ma voix: Tombe aux pieds de ton père,
Cet objet de surprise, et d'envie et d'amour,
C'est lui, c'est le héros à qui tu dois le jour.
Dans l'art de gouverner ne prends point d'autre guide,
Confie à ses leçons ta jeunesse timide:
Désespérant sur lui de jamais l'emporter,
Tu seras assez grand si tu peux l'imiter!

Mais aux vœux de la France unissant ta prière,
Demande que le Ciel prolonge la carrière
D'un roi qu'ont illustré tant de faits éclatants;
Que son heureux hiver à ton heureux printemps
Puisse encore sourire! et, douloureux présage,
Quand son front fléchira sous les glaçons de l'âge,
Tel que de feux brillants se colore un beau soir,
Au sein des Immortels lorsqu'il ira s'asseoir,
Avec crainte et respect saisissant la couronne
Que te lègue son nom, qu'un droit sacré te donne,
A la France éplorée, à l'univers surpris,
Du Grand Napoléon montre le digne fils.

CARMEN

IN PROXIMUM ET AUSPICATISSIMUM

AUGUSTAE

PRAEGNANTIS PARTUM

SCRIBEBAT N. E. LEMAIRE,

APUD IMPERATORIAM STUDIORUM UNIVERSITATEM

IN PARISINA LITTERARUM HUMANIORUM FACULTATE

POESEOS LATINÆ PROFESSOR.

CARMEN

IN PROXIMUM ET AUSPICATISSIMUM

PRÆGNANTIS AUGUSTÆ

PARTUM.

Undè pio strepitu, templorum e turribus altis,
Æra cient populos ad limina sacra ruentes?
Undè tot insoliti tolluntur ad æthera cantus,
Et stant votivis cumulata altaria donis?

Quæ vox grande sonans (1), et summo numine digna,
Non audita diù ex adytis oracula pandit,
Implet inexhausto desuetas lumine mentes,
Imploratque Deum pro Napoleonis amata
Conjuge, ut optati felicia munera partûs,

(1) Mandatum EE. Cardinalis, nec non II. et RR. Archiepiscopi Parisiensis, qui publicas per templa omnia supplicationes indixerat.

Perpetuum solii columen, pacisque beatæ
Non unum populis orantibus annuat omen?

Pastoris vocem agnosco, qui fundere puros
Doctrinæ latices, et RELLIGIONIS avitæ
Tollere *vexillum* reginâ jussus in urbe,
Cogit oves, nullo nuper custode vagantes,
Et docet unanimes uni parere magistro.
Te reducem, ô præsul sævis defuncte procellis,
Te tua præsentem templo facundia prodit:
Hìc primum FIDEI PARISINÆ à sede ministrum
Te regere adductas DIVINI JURIS habenas
NAPOLEO voluit, qui magni nominis aurâ
Missus in imperium, stellâ præeunte, supremum,
Erexit patriam dirâ sub morte jacentem,
COELUMQUE ET TERRAS concordi fœdere junxit.

Ingredere in sanctam correptis fascibus arcem;
Aras tange tuas; spirantem concipe toto
Corde DEUM; fatis aperi nunc ora propinquis,
Ora, DEI jussu, mutatæ credita genti:
Cœptas perge preces (tibi munia prima precari),
Ut MARIÆ fecundi abeant sine pondere menses,
Nullaque maturæ fastidia sentiat horæ.

O mihi si qua tuæ tardum vis ignea mentis
Ingenium afflaret! tua si præcepta secutus
Possem oratori non impar ire poeta!
Non me doctiloqui superaret musa MARONIS,
Cùm dedignatus virgulta *humilesque myricas*,
SICELIDAS raperet *paulò* ad *majora* CAMOENAS,
Et *caneret sylvas* romano *consule dignas!*
Nam si, vulgares ignoti infantis ob ortus,
Tot rerum explicuit CUMANO carmine pompas,
Ut nunc, vaticinans de NAPOLEONE futuro,
Aurea per terras descendere *regna* juberet,
Ordine ab integro *magnos procedere menses*,
Atque exsultantem tanti patris incremento,
Sponte novis sese submittere legibus orbem!

O PATRIA! heroum genitrix fecunda, superbum
GALLIA, tolle caput! jàm surgunt aurea verè
Tempora; plaude tibi; te vastis ardua ramis
Protegit, et primam generoso e stipite prolem
Arbor agit, longos quæ duratura per annos
Ventorum immotâ ridebit fronte furores.
O tu cara DEO, qui NAPOLEONA creavit,
O PATRIA! immodicis da vela tumentia votis!
Huic *natos natorum, et qui nascentur ab illis*,

Ille Deus promisit adhuc, promissaque solvet.
Terrarum dominos gestat tibi regia conjux
Fœta salute tuâ : tu, mundi fœta salute,
Nunc pateris primos Maria prægnante labores;
Sed mox cum Maria fausto recreabere partu,
Et regum æternam cernes tibi crescere gentem.

Tu quoque pacatis, ô felix Austria, regnis,
Plaude tibi, et socio spes nostras præcipe voto,
Tu, quæ læta viris, non solâ laude virorum
Clara, sed uxorum prudenti fœdere vincis,
Et gemino sexu geminos agis usque triumphos.
Nec pigeat nuper lectas armasse phalanges,
Magnanimosque duces, cùm frustrà invaderet Ister
Ille tuus nostrum torrenti vortice Martem;
Pax et fata jubent: En Marte potentior ipso
Apparet Maria; et vinci se Victor amavit.

Salve, ô terrarum tu lumen amabile; salve,
O Germanorum dignissima Filia Regum,
Quæ Reges paritura venis; tu gaudia nostræ
Gentis, et alter amor, jungis cum Patre Maritum:
Sicut ad æstivos pubescens vinea soles,
Pampineis sociat geminas amplexibus ulmos,

Dùm gentes hilarem inter se Pæana canentes,
Hospitibus gaudent choreas agitare sub umbris.
Te regnaturam patriis signavit ab astris,
Inter avos Rex pace potens, Rex fortior armis
Theresia, augustoque caput signavit honore,
Dùm nascentem aleret puro Sapientia lacte;
Regia te Virtus, Pietas te sancta, benigno
Crescentem fovêre sinu, studioque fideli
Certantes, habilem sceptris finxere gerendis;

Vix matura viro, tot splendida dotibus, aulas
Europæ ancipites, suspensaque regna tenebas,
Quem sponsum thalami majestas illa maneret,
Cùm tibi Rex Regum, tacito qui captus amore
Te sub mente diù consortem elegerat unam,
Napoleo, cinxit merito diademate frontem,
Dotalem tradens, heros uxorius, orbem.
Napoleo elegit, quid laudibus ampliùs addam?
Cùm te felicem ante alias, tantique hymenæi
Prima verecundo libantem pectore dona,
Dimidiam in solii partem laudisque vocaret,
Non regale dedit digno sine munere nomen;
Sed tecum imperii curam partitus, egenas
Cum pueris credit matres, gentique futuræ

Semper proscipiens, rex et pater optimus idem,
Te matrem esse jubet puerorum matre carentûm;
Ut, dùm pauperibus spargens solatia cunis,
Virgineo infantes miseros solabere vultu,
Virgineum pectus materno assuescat amori.

En erit ille dies, quo maxima templa, secundos
Per procerum fremitus, populi acclamante catervâ,
Invises jam mater ovans, gratesque potenti
Persolves Mariæ, duplici quòd munere talis
Contigerit tibi PROGENIES, talisque MARITUS;
Hìc gentem de more tuam solemnibus aris
Affusam invenies, memorique ità voce precantem:
« O Mariæ geminum jubar, ô fax alma salutis!
« O cultum semper nomen semperque colendum!
« HÆC COELO REGINA MICAT, MICAT ALTERA TERRIS! »

Tuque, tot ominibus faustis precibusque vocata,
Nascere, progenies, et amanti allabere mundo,
Augustæ matri, augustoque simillima patri!
Exoriare!..... tibi thalamo in stellante paravit
Splendentes auro et gemmis tua GALLIA cunas;
Et dùm victrici lauro, palmisque paternis
Surgentem puerum exornat, PAX aurea circùm

Innocuæ myrtum maternam innectit olivæ.

Hinc tibi Relligio, vigilat Themis indè, ferentes
Quæque suas, Regum et patriæ tutamina, leges.

Jam sese jurata tibi Fortuna fideli
Mancipat obsequio : jamdudùm Gloria solem
Ipsa suum accendit, patrisque in fronte refulget,
Cognatum undè oculis nascens puer hauriat ignem.

Fama triumphales circùm cunabula cantus
Personat, ut primo jam vincere discat ab ortu.

Europæ famulis de gentibus undique reges
Legati veniunt, qui vectigalia prono
Sceptra genu inclinent, et in ipso limine vitæ
Ritè colant Dominum terrâque marique futurum.

Roma suum expectat Regem, natoque patrique
Festa parans, Flacci nunquàm moritura canentis
Per sacrum ingeminat de Druso carmina clivum :
« In natis patrum est virtus, fortesque creantur
« Fortibus, et nullas aquilæ genuere columbas. »

Fatidicos sensit Tusco sub gurgite cantus.
Sensit et obstupuit priscus regnator aquarum
TIBRIS; arenoso flavum caput extulit amne;
CÆSAREÆQUE iterùm sperans ditionis honores,
Venturum ultorem fluctu assurgente salutat.

Hujus in adventum præsago agitata tremore
Sponte sepulcra patent; nocte emersere profundâ
Et POPULI quondàm regis sanctique SENATUS
Unanimes hodiè MANES, radiisque decori
Per septem geminos tollunt capita ardua montes;
CONCILIUM TRABEATUM, INGENS! stupuere trophæis
Et sceptro insignem, solemni incedere pompâ
NAPOLEONA suæ rediviva ad mœnia Romæ;
Miratique omnes uni succumbere famæ,
ENSEM FATIFERUM et VENERABILE SIDUS adorans.

Jam non subverso mœrens VICTORIA templo,
Exul, et antiquis viduata QUIRITIBUS, errat.
Barbaricos inter cineres turpesque ruinas;
Sed sua laurigero exultans per mœnia curru,
Thuricremis renovat vigiles altaribus ignes,
Quæ stans NAPOLEO PRÆSENTI NUMINE firmat.

Nec jam præteritos CAPITOLIA muta triumphos,
Absentesque Deos, exstinctaque fulmina lugent;
Namque novo intremuit rupes Tarpeia TONANTE.

Hæc te fata manent: ô tandem nascere, nobis
Expectate puer: toto donabere mundo;
Nam penes est patrem proprii custodia mundi;
Omnia nunc parent genitori; atque ipsa superbos
ANGLIA mox ponet fastus, Thamesimque subactum
Flebit, et avulso pelagi exarmata tridente,
ÆQUÆVAS MUNDO LEGES, latèque patentis
Oceani discet communia jura vereri.

Intereà oppositis orti de fontibus amnes,
SEQUANA DANUBIUSQUE, simul concordia tandem
Agmina lympharum sub eodem sidere volvant,
Immunique ferant commercia libera ponto:
Et jam fraternis gaudentes fluctibus urnas
Defendant AQUILÆ sociato fulmine junctæ:
Atque olim assuetæ grandi terrere volatu,
Romulidumque gravi imperio vexare, quietum
Nunc foveant amplexæ alis victricibus orbem.

NASCENDO

IL PRIMO FIGLIO

A NAPOLEONE IL GRANDE,

Per il Signor A. BUTTURA.

NASCENDO
IL PRIMO FIGLIO
A NAPOLEONE IL GRANDE.

« Quando Alcide, mia prole, aperse il ciglio,
« Dal cielo Ate crudel, diva de' mali,
« Cadde colpita dal mio sdegno eterno.
« Al nascergli d'un figlio,
« Napoleon, mia gloria frà mortali,
« Gitterà l'orrid' Ate a l'imo averno ».

Tal di Giove il decreto alto lucea
Sovra l'olimpie soglie in note d'oro:
E, per desio del gran momento, intorno
Con gaudio s'accoglièa
De' magnanimi spirti il nobil coro,
Che fero il mondo di bell' opre adorno.

Presso l'olimpie soglie, adamantino
Di Virtute il palagio ampio risplende,
Che al ciel congiunge le cose create:
Indi il favor divino
Giù cala, e l'uman priego al Nume ascende:
Quì stan de' sommi eroi l'alme beate.

Eran tutti raccolti, e la sonante
Porta de' cieli aperser l'Ore alate,
De l'aspettata prole annunziatrici.
Diede il segno il Tonante,
E risposero il tuon cento fiate
Del lieto mondo le città felici.

Giulio e 'l gran Carlo il divo eroe nascente
Scorsero al padre per l'azzurra via
Che dal trono di Giove il suo divide.
Sacro foco lucente,
Che con lor da l'empireo al suol venia,
Purga ogni nebbia, ogni mal seme uccide.

Ate, che già movea, nefanda diva,
L'invisibil fra noi rapido piede,
Strignendo i cor con velenata mano,

Ritta su l'angla riva,
Suo nido estremo, urlo sì forte diede,
Che rimbombò ne l'ultimo oceano.

Negro le sta sul crin vipereo un nembo;
Bolle il mar, come a sotterranea scossa,
Ond' isola talor nasce, o s'affonda.
S'apre d'Averno il grembo,
De l'empia ingoja la rabbiosa possa;
Su l'Erinni fatal chiudesi l'onda.

L'ANNIVERSAIRE

DE LA NAISSANCE

DU ROI DE ROME,

Par M. BAOUR DE LORMIAN.

L'ANNIVERSAIRE

DE LA NAISSANCE

DU ROI DE ROME.

Ah! si la Poésie, en merveilles féconde,
Fille auguste du ciel, et délices du monde,
Recommande en effet aux siècles à venir
Des peuples et des rois l'immortel souvenir;
Si le luth prophétique entre ses mains résonne,
Si la Gloire sourit aux palmes qu'elle donne,
Quel âge plus fertile en généreux efforts
Lui demanda jamais de plus mâles accords!
Qui la retient? qu'attend son céleste délire?
L'univers en suspens se tait devant sa lyre.
Où suis-je? quelle ivresse éclate en nos remparts?
Où vont se rassembler tant d'avides regards?

Quel est ce jeune enfant, roi promis à la terre?
Autour de son berceau, cher au dieu de la guerre,
Veillent incessamment l'alégresse et l'amour.
Ses yeux s'ouvrent à peine à la clarté du jour,
A peine il se présente au banquet de la vie,
Et la fille du Tibre, à ses lois asservie,
Contemple avec orgueil le jeune souverain;
Son trône s'affermit sur des bases d'airain;
Et l'aigle, qui pour lui va déployer ses ailes,
Menace de son vol des régions nouvelles.
O spectacle touchant et sublime à-la-fois!
Tandis que l'encens monte aux pieds du Roi des rois,
Que des hymnes d'amour et de reconnaissance
De l'héritier royal célèbrent la naissance,
Tout l'Empire se lève, et mille bataillons
Déja vers nos confins portent leurs pavillons.
Le héros ressaisit sa foudroyante épée;
Aux regards d'Albion, d'étonnement frappée,
Il commande, et, fidèle aux ordres de César,
La Victoire s'avance et prépare son char.
Quels que soient les projets qu'il médite en silence,
Quels que soient les climats où va briller sa lance,
Vers l'Empire français ramenant son essor,
Son génie est présent et nous protége encor.

A l'appel de l'Honneur et de la Renommée,
Une élite brillante, et d'espoir enflammée,
Quitte un instant des lieux à son amour si chers;
Comme une chaîne immense elle embrasse les mers:
La France entre ses mains vaillantes et fidèles
Remet nos arsenaux, nos ports, nos citadelles.
Sur ce dépôt auguste, à sa garde commis,
Que peuvent maintenant de lâches ennemis?
Sa valeur en répond..... Insolente Carthage!
Ose d'un pied profane effleurer le rivage!
Oppose tes esquifs, tes feux, tes matelots,
A ces remparts vivants qui surveillent les flots!
Téméraire! il est temps que le courroux suprême
De ton front dépouillé chasse le diadême.
Les temps sont arrivés..... frémis d'un juste effroi;
Le sang des nations va retomber sur toi.
Tu juras dans ton cœur une guerre mortelle;
Eh bien! reçois-la donc, implacable, éternelle,
Digne de ta fureur, digne de tes complots!
Oui, j'en jure César, j'en jure ses héros;
C'est le dernier combat de la guerre Punique.
Je vois enfin, je vois le monstre britannique,
D'un or imaginaire épuisant les secours,
Dans la rage et la faim traîner ses derniers jours;

Je le vois, prisonnier dans ses propres murailles,
Lui-même en rugissant déchirer ses entrailles,
Et du haut de ses monts, par la foudre frappés,
S'abîmer dans les flots qu'il avait usurpés.....
Et cependant au loin quelle douce lumière
Des braves triomphants colore la bannière!
L'Océan affranchi, sous un ciel libre et pur,
Abandonne aux zéphirs son écharpe d'azur.....
Les voilà... ce sont eux... Préparons nos guirlandes!
Que l'Empire à leurs pieds dépose ses offrandes.
Aux accords de la harpe, au son des boucliers,
César les reconduit au sein de leurs foyers.
Beaux de gloire, chargés d'opulentes conquêtes,
Ils se sont réunis dans la salle des fêtes.
La coupe est dans leurs mains; les échos d'alentour
Prolongent les refrains de l'hymne du retour;
Et le grand-chef, vainqueur des haines étouffées,
Au berceau de son fils attache ses trophées.
Son fils... Si jeune encore, il ne soupçonne pas
Quelle splendeur un jour doit entourer ses pas.
Il ne tressaille point aux caresses d'un père;
Mais quand, favorisé par son astre prospère,
Les ans auront mûri sa précoce raison;
Lorsque, dans tout l'éclat de sa jeune saison,

Il verra, grace aux soins d'une active prudence,
En canaux bienfaiteurs circuler l'abondance;
Par des nœuds fraternels vingt peuples réunis;
Les fleuves détournés et les monts aplanis;
Nos royales cités, nos campagnes fécondes;
Les mers nous apportant les tributs des deux Mondes;
Tous ces arcs triomphaux, ces palais enchantés,
Cet amas de grandeurs et de prospérités;
Par-tout la paix, par-tout les arts et l'industrie,
Parsemant de trésors le sein de la patrie.
Oh! devant le héros dont il reçut le jour,
Comme il palpitera de respect et d'amour!
Comme, l'œil attaché sur son noble modèle,
Et livrant tout son cœur à la voix paternelle,
Il s'instruira dans l'art d'affermir à jamais
Ce vaste monument de gloire et de bienfaits!

L'ANNIVERSAIRE

DE LA NAISSANCE

DU ROI DE ROME,

PAR M. MILLEVOYE.

L'ANNIVERSAIRE

DE LA NAISSANCE

DU ROI DE ROME.

Les champs du ciel brillaient et de pourpre et d'azur;
Et l'astre d'Orient, sur les pas de l'année
Ramenant pour la France une illustre journée,
Se levait dans les airs plus riant et plus pur.
En ces instants, du haut de la voûte sacrée,
On dit que de nos murs la patronne adorée,
Invisible, s'ouvrit un lumineux chemin,
Et descendit vers nous, des palmes à la main.
Dans ses yeux rayonnaient la joie et l'espérance:
La rose des vallons parait encor son sein;
Et les abeilles d'or, attributs de la France,
Voltigeaient autour d'elle en bourdonnant essaim.

Elle a touché la terre, et sa sainte houlette
Ouvre devant ses pas la royale retraite.
Louise sommeillait sous l'or de ses lambris :
L'illusion d'un songe à ses sens attendris
Venait de retracer les heures de souffrance
Où ses larmes payaient le bonheur de la France.
Rendue à ces moments si cruels et si doux,
Elle voyait encor la pâleur d'un époux ;
Elle entendait encor ce cri : Sauvez la mère !....
« Jeune reine, lui dit la céleste bergère,
Lève-toi, viens au temple, en ce jour solemnel,
Présenter avec moi ton fils à l'Éternel.
Je protégeais ce fils, même avant sa naissance :
Pour lui, dans tes jardins de parfums embaumés,
Des soleils du printemps je hâte l'influence ;
Et mes agneaux chéris, symbole d'innocence,
En paisibles coursiers désormais transformés,
Guident le char propice où son auguste enfance
Captive le regard des habitants charmés.
J'ai fêté dans les cieux ta pompe nuptiale :
Un jour je reviendrai sur le front de ton fils
Étendre, de mes mains, cette onction royale
Que des cieux autrefois j'apportai pour Clovis. »
Elle dit, et posant la palme tutélaire

Sur ce berceau chargé des destins de la terre,
Remonte avec lenteur aux éternels parvis.
Des prophètes sacrés la foule réunie
Redit ses plus beaux chants d'alégresse et d'amour,
Et des lyres du ciel l'ineffable harmonie
De l'instant fortuné salua le retour.
Jérémie, essuyant ses larmes prophétiques,
De sa Jérusalem oublia les malheurs;
Il chantait, et sa harpe aux lugubres cantiques
Pour la première fois se couronna de fleurs.

FIN.

TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

PIÈCES POUR LE MARIAGE DE LL. MM. II. ET RR.

PIÈCES POUR LA NAISSANCE DU ROI DE ROME.

FIN DE LA TABLE.

